

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XII

QUÉBEC, OCTOBRE 1930

N° 2

L'attaque suprême

LA Russie a depuis le commencement de sa révolution déclaré la guerre à la société actuelle. Elle veut le renversement de l'ordre que nous connaissons, non seulement dans son pays, mais dans le monde entier. Pour atteindre ses fins, elle ne recule devant aucun sacrifice. Chez elle, elle massacrerait des masses de ses enfants, parce qu'ils ne veulent se plier assez docilement à la règle de fer. Ailleurs, elle organisera la propagande de ses idées, ouvrira des écoles pour instruire les enfants de son *credo*, entrera dans les organisations ouvrières pour y semer le mécontentement, pénétrera dans les usines pour créer des cellules qui, d'après elle, seront les organes du grand soir de demain.

On ne compte plus les troubles que sa propagande a déclanchés; ses germes de révolution ont fait bien des ravages.

Le bolchévisme, toutefois, ne peut pénétrer partout. Il n'entre pas dans la maison d'un homme content de son sort; il n'est pas intéressant pour celui qui possède.

A ce sujet, on compte une anecdote intéressante et qui fait image.

L'affaire se passait en Pologne récemment devenue indépendante. Un paysan prêchait le bolchévisme. Un de ses amis lui demanda alors:

— Tu veux le partage de tous les biens?

— Certainement.

— Tu veux le partage des terres?

— Oui.

Et l'autre de lui poser ainsi une série de questions, toutes du même genre, pour en arriver à cette question un peu singulière:

— Tu veux le partage des cochons?

— Non, répondit le bolchéviste.

— Pourquoi?

— Parce que j'en possède un.

Nous avons là l'explication de ce que nous disions plus haut et la preuve que le bolchévisme suit la pauvreté, la misère.

On a vu, par exemple en France, le communisme avoir des effectifs très inquiétants. La France passait par sa crise d'après-guerre. Aujourd'hui, une prospérité relative est survenue et on voit que le bolchévisme n'est plus un problème.

Devant la résistance de ce que les Rouges appellent les pays capitalistes, l'Union des Soviets a décidé de frapper un grand coup, d'autant plus grand que le monde entier passe par une crise économique considérable. Désormais, c'est sur le terrain économique que la guerre va d'abord se porter. Il s'agit de créer la misère pour embaucher les malheureux.

Aussi, avons-nous vu la Russie conscrire ses ouvriers pour cultiver le blé et couper le bois; conscrire les enfants d'école pour charger ce bois sur des navires. Et les navires, un beau jour sont partis chargés de bois, chargés de blé pour l'Angleterre, la France, les États-Unis.

Elle va porter son blé chez le consommateur comme elle fait pour son bois. Non seulement, elle va porter son blé et son bois, mais elle monte à la Bourse pour organiser la baisse. Elle jette ainsi sur le marché, et cela en grandes quantités, son charbon.

La lutte économique est commencée, la plus terrible, la plus dangereuse. Son blé jeté en Angleterre et en France est une menace pour le blé américain et canadien. Son bois porté sur le marché américain menace de ruine l'industrie canadienne du bois. On passe même par le Saint-Laurent pour expédier du bois russe aux États-Unis. Il est évident qu'on n'a plus même de pudeur.

L'incroyable, c'est qu'on laisse faire cela. On laisse l'esclavage faire une concurrence victorieuse au travail libre. Les commerçants achètent, sans soupçonner qu'ils sont peut-être à se confectionner un fouet, les uns du charbon, les autres du blé, les autres du bois. Pour peu que nous laissions ces Russes faire, nous augmenterons considérablement l'intensité de la crise économique qui nous étreint. La plus grosse industrie de chez nous, celle du bois a déjà ses grandes difficultés, parce qu'on l'a trop fortement développée, et nous allons la laisser concurrencer par le bois russe.

Il est facile de comprendre que la situation peut être difficile; mais enfin, il est facile aussi de voir que c'est la guerre que le bolchévisme porte chez nous et les autres pays où il n'a pas pu pénétrer. Il veut provoquer la misère pour multiplier les malheureux et pêcher ensuite en eaux troubles.

On dit souvent que le commerce n'a qu'une devise: les affaires sont les affaires.

C'est une devise qui peut suffire quand tout marche bien; mais en temps de crise comme celle que nous traversons, et devant le bolchévisme qui veut conquérir le monde, il est temps qu'on se ravise un peu et qu'à elle on ajoute un peu d'esprit chrétien et de patriotisme bien compris.

Si les Russes d'avant 1917 avaient su le comprendre, ils ne seraient pas où ils sont aujourd'hui.

Thomas POULIN.

UNE MENACE EFFICACE

Belle-maman est en train de suivre un traitement dans une ville d'eaux. Elle y est seule de sa famille.

Son éloignement lui pèse bien un peu, mais elle a dû s'incliner devant un arrêt de son médecin.

Belle-maman a, du reste, trouvé de la société en la personne d'une vieille amie, belle-mère comme elle et seule comme elle également.

L'amie se plaint amèrement de rester parfois de longues périodes sans nouvelles de ses enfants.

— Que ne faites-vous comme moi, conseille belle-maman. Moi aussi j'étais un peu négligée par les miens. Aussi ai-je écrit à ma fille que si je ne recevais pas une lettre tous les jours, je rentrerais immédiatement à Paris.

— Et cela vous a réussi? questionne l'amie. Recevez-vous tous les jours une lettre de votre fille?

— De ma fille, non, mais j'en reçois deux par jour de mon gendre.

Le factionnaire de Bonaparte



Après l'éclatante campagne d'Italie, qui fut illustrée par tant de glorieuses batailles et qui fut terminée par le traité de Campo-Formio, Bonaparte revint à Paris; mais le Directoire, importuné de sa gloire et de son crédit, accueillit avec empressement, comme un exil pour le jeune et ambitieux général, le projet de cette campagne d'Égypte à laquelle il voulut que prissent part non seulement nos armes, mais nos arts et nos sciences; et, pour cela il créa l'Institut d'Égypte.

Là comme partout, la victoire suivit le jeune général; là, comme il le dit à ses soldats, du haut des pyramides quarante siècles contemplèrent le courage de nos armées, et ces quarante siècles, du haut de ces antiques monuments, virent les Français, commandés par un général de trente et quelques années, vainqueurs au Caire, à Aboukir, à Saint-Jean-d'Acre, aux Pyramides.

Mais Bonaparte n'était pas seulement un habile général, c'était aussi un homme d'état; son œil scrutateur du fond de l'Égypte, veillait toujours sur la France. Il comprit les fautes du Directoire, apprit nos désastres dans cette Italie conquise par lui peu de temps avant, et résolut de venir enfin rétablir l'ordre en France; il rêvait déjà le 18 brumaire.

Après avoir audacieusement traversé dans toute sa longueur la Méditerranée, couverte de vaisseaux anglais, la frégate, qui portait Bonaparte et la fortune de la France, aborda sur les côtes de la Provence. Son voyage jusqu'à Paris fut un triomphe; il traversa des populations empressées, qu'exaltait l'éclat de ses victoires.

Ce fut surtout à Lyon qu'éclata l'enthousiasme du peuple. Cette malheureuse ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines encore fumantes; ces habitants sans asile, qui avaient vu tomber leurs demeures, ou sous le canon des républicains, ou sous le marteau d'argent de Collot-d'Herbois, accueillirent avec empressement le jeune général dont le génie venait combattre l'anarchie.

Bonaparte était logé à l'hôtel des Célestins, sur le quai de la Saône; et, pendant le court séjour qu'il fit dans la seconde capitale du royaume, le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte entendit sans cesse les acclamations du peuple empressé de le voir et de l'applaudir. Les révolutions qui détruisent si vite, sont moins promptes à reconstruire, et déjà, depuis longtemps, la place Bellecour était veuve de

ses beaux et brillants hôtels, dont les débris jonchaient la terre. La municipalité de Lyon crut devoir profiter du passage du général pour faire poser la première pierre de la première maison de cette place, aujourd'hui, encore l'ornement de cette belle et opulente cité.

Bonaparte accepta cette mission ; il comprenait que le rôle des destructeurs était terminé et que celui des réparateurs devait commencer.

Au troisième étage des Célestins, dont le premier était occupé par Bonaparte, habitait un artiste dont le nom n'a pas été sans éclat. Au nombre de ses enfants était un petit blondin de quatre à cinq ans, possesseur, comme tous les garçons de cet âge, d'un fusil de bois, d'une giberne en carton et d'un chapeau de papier, qui, placé sur sa blonde tête, la corne en avant, lui donnait un air tout martial. La foule inaccoutumée qui entourait l'hôtel, le mouvement insolite que produisaient les visites des autorités, les allées et venues des aides de camp, des chefs de corps, etc., éveillèrent la curiosité du petit garçon, qui, ayant appris qu'il y avait dans la maison, au premier, un illustre général, s'empressa d'aller s'affubler de sa giberne, de son chapeau de papier, et qui, s'armant de son fusil de bois, fut bravement se poster en faction sur le palier du premier étage, devant la porte du général, et se promena gravement de long en large, toujours l'arme au bras.

Il y avait déjà quelque temps que le factionnaire improvisé veillait à la porte du général, avec toute la gravité d'un vieux soldat lorsque Bonaparte, ouvrant brusquement le palier avec la rapidité qui lui était habituelle se prit les jambes dans son factionnaire, qu'il n'avait pas aperçu, le renversa et manqua lui-même faire la culbute. Il n'en résulta pas un grand mal, mais le factionnaire, qui ne s'était pas encore trouvé à une si chaude affaire,

se mit à pleurer et à crier de toutes ses forces. Bonaparte s'empressa de relever ce petit grenadier, et, le prenant dans ses bras, il le porta avec tous les honneurs dus au courage malheureux, dans l'appartement de Joséphine Bonaparte.

— Voilà, ma chère amie, dit le général en plaçant l'enfant sur les genoux de sa femme, un jeune soldat qui a été blessé à sa première affaire ; toutefois, je pense que ses blessures ne sont pas bien graves et que quelques bons soins le remettront en état de reprendre son service.

— Ah ! mon Dieu ! dit Mme Bonaparte, qu'a-t-il donc, ce pauvre petit ?

— Il a manqué de me faire rompre le cou ; je n'ai pas l'habitude d'avoir des factionnaires de cette taille-là ; je ne l'ai pas vu. Mais le voilà guéri, et d'ailleurs, un soldat, ça ne doit jamais pleurer.

— Je ne pleure plus, dit l'enfant en essuyant ses yeux avec le revers de sa main... J'ai perdu mon chapeau, ajouta-il

— Il sera resté sur le champ de bataille, dit le général ; nous allons le retrouver. Je vais te replacer en faction et te donner ta consigne."

Aussitôt que Mme Bonaparte eut essuyé les yeux de l'enfant, qu'elle eut rempli sa giberne de dragées et de pralines, le général prit le petit soldat par la main, et, comme pour le sobriquet de *petit caporal*, qui lui fut donné plus tard par l'armée, il plaça en faction l'enfant et lui dit d'un ton grave :

— Tu ne laisseras entrer par cette porte personne sans lui dire : *sonnez !* Et surtout, n'oublie pas ta consigne !"

Le général partait pour assister à une cérémonie qui était une véritable fête pour les Lyonnais. Enfin, on allait donc reconstruire ; et, en effet, c'est à cette époque que commencèrent les magnifiques travaux qui firent de cette ville une rivale de toutes les capitales de l'Europe.

La cérémonie terminée, Bonaparte revint à son hôtel escorté par toutes les autorités civiles et militaires de la ville. Arrivé sur le palier de son appartement, le général, à la tête de son escorte, retrouva son fidèle factionnaire, qui, d'une voix ferme, lui dit :

— *Sonnez !*

— C'est juste, dit Bonaparte en souriant. Puis, se tournant vers sa suite :

— Excusez, citoyens, mais un général doit être le premier à respecter une consigne, et je dois me conformer à celle que j'ai donnée moi-même à mon factionnaire. C'est bien, dit-il à l'enfant, je vois que tu comprends bien ton devoir ; tu feras un bon soldat."

Le lendemain, Bonaparte partit pour Paris, où de si graves intérêts l'appelaient, mais ce ne fut pas sans promettre appui et protection à la famille de son factionnaire. Joséphine surtout, cette femme si bonne, si généreuse, engagea l'artiste à venir à Paris, où elle l'accueillit plus tard avec cette grâce et cette amabilité qui doubleraient le prix de la faveur qu'elle accordait.

Nous retrouvons plus tard Bonaparte avec son jeune factionnaire, qu'il n'oublia pas ; car, lorsqu'après avoir été premier consul, consul à vie, et enfin empereur, il fonda un lycée, qu'il décora de son nom, il y donna, dès l'origine, une place à son petit protégé.

Laissons donc l'un dicter les lois à l'Europe, entrer dans toutes les capitales, comme un propriétaire entre chez lui, et l'autre se maintenir de la sixième à la troisième, dans les trente à vingt-cinq premiers de sa classe.

Nous arrivons à l'année 1811, à cette apogée de la gloire de Napoléon, à ce moment où le soldat de fortune, devenu empereur, forçait l'antique et altière maison de Habsbourg à

briguer son alliance, comme une des plus nobles qu'elle pût envier.

Napoléon voulut voir son lycée, s'assurer par lui-même que tout était bien, porter enfin son regard d'aigle dans cet établissement qu'il affectionnait. La guerre était l'aliment le plus certain de son empire, Napoléon cherchait tous les moyens d'inspirer à la jeunesse le goût de l'art militaire ; il ne négligeait rien pour entretenir dans ces jeunes tête l'amour de la gloire et de la vie des camps. Les glorieux bulletins de nos armées étaient lus au réfectoire et toujours suivis des cris mille fois répétés de : vive l'empereur ! Ce n'est pas tout ; il avait envoyé au lycée des fusils anglais, et un brave officier de la garde impériale avait été chargé, avec un sous-officier, de faire des soldats de tous les jeunes écoliers.

Il serait difficile de faire comprendre aujourd'hui avec quel enthousiasme ces braves enfants se pressaient à cette espèce d'initiation à la gloire de l'époque ; ceux qui jadis aimaient tant la balle, la corde ou le cerceau, ceux qui attendaient autrefois avec tant d'impatience la récréation du midi pour jouer aux *barres* ou à *vistre*, ne pensaient plus qu'à une chose, à obtenir l'honneur de faire partie du bataillon qui, sous les ordres du capitaine Bernier et du sergent-major Colombeau, faisait l'exercice pendant la récréation du dîner, sous ces beaux marronniers qui ombrageaient la rue des Fossés-Saint-Victor.

On attendait donc l'empereur. Tout était en émoi dans le lycée ; trois jours de suite, on fit des préparatifs ; trois jours on attendit en vain. Le quatrième, enfin, le grand empereur arriva à l'heure du dîner ; un poste d'honneur avait été placé à la porte d'entrée, et deux factionnaires veillaient en dehors. Aussitôt que, de loin, on aperçut le cortège impérial, le cri : aux armes ! se fit entendre ; l'état-major scientifique du lycée se rassembla sous la porte pour complimenter l'empereur ; des détachements des chasseurs de la garde et des dragons de l'impératrice précédaient et suivaient la voiture de l'empereur, qui mit pied à terre au milieu des vivats mille fois répétés par la foule qui encombra la place Saint-Étienne-du-Mont. Au moment où Napoléon allait franchir le seuil du passage qui conduisait à la première cour, l'un des factionnaires dit d'une voix ferme :

“ *Sonnez ! sire.* ”

Napoléon, qui n'entendit pas bien, s'arrêta. Il fallait voir quels regards menaçants partaient du groupe des professeurs et se dirigeaient sur le jeune factionnaire.

“ Qu'a dit cet enfant ? reprit l'empereur.

— Sire, dit l'enfant, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté : *Sonnez !*

— Sonner ! Et pourquoi faire ?

— Je vois dit le jeune lycéen, que la mémoire de Votre Majesté est en défaut. ”

Les regards irrités des proviseurs, gérants et professeurs, devinrent plus étincelants.

“ Que veux-tu dire ? dit l'empereur en prenant l'oreille du petit factionnaire.

— Je veux dire qu'il y a douze ans, Votre Majesté, ayant eu la bonté de me placer en faction, m'a donné pour consigne de ne laisser entrer chez elle personne sans lui dire : *sonnez !* Je ne l'ai pas oublié, moi.

— Effectivement ! A Lyon, n'est-ce pas ? Oui, je me rappelle fort bien ; mais tu es devenu si grand ! C'est bien, je suis content de toi : tu présentes les armes avec toute la régularité exigible. Je te reverrai tout à l'heure. ”

Après que l'empereur eut examiné les classes, les dortoirs, le réfectoire, etc., qu'il trouva d'autant mieux arrangés qu'il y avait quatre jours qu'on l'attendait, il revint dans la cour où le bataillon était sous les armes, Le manie-ment d'armes, les conversions, les changements de front furent exécutés avec une précision qui faisait honneur aux instructeurs. On avait retardé jusqu'à cette visite solennelle une promotion de sous-officier ; elle eut lieu devant l'empereur. Le grade de sergent-major était le plus élevé à conférer ; il fut donné à Jubé, bon et digne garçon qui, après avoir fait honneur et gloire toutes les campagnes de Sax et de France, consacra, lorsque vint la paix, ses talents à l'éducation de la jeunesse. Soit que la faveur spéciale accordée au jeune factionnaire de Bonaparte par l'empereur Napoléon eût influencé les autorités du lycée, soit que l'empereur eût recommandé son petit factionnaire, il n'en est pas moins vrai que ce dernier fut nommé caporal, chargé de la bouteille à l'encre, ce qui lui conférait tout à la fois des fonctions militaires et administratives.

Plusieurs années s'écoulèrent encore, sans que le jeune lycéen revît son protecteur ; mais un jour, — c'était au commencement de 1813, — Napoléon, qui avait alors à lutter contre toute l'Europe, voulut, pendant un voyage qu'il fit à Paris, visiter l'école militaire de Saint-Cyr. Il entra dans la politique de l'empereur d'avoir l'air de s'occuper de petite chose pour faire croire que les grandes ne le tourmentaient pas. Il vint donc à l'école militaire et examina tout avec soin.

“ Sire, lui dit le général commandant l'école, il y a un élève qui est au cachot ; il a commis une faute grave, et j'ai cru devoir user de sévérité.

— Qu'a-t-il fait ? demanda l'empereur.

— Sire, il a provoqué son sergent en duel, et il l'a blessé d'un coup de compas ; car je dois dire à votre Majesté que les élèves n'ayant pas à leur disposition des armes propres au combat, les deux délinquants ont jugé à propos de briser un compas de mathématiques et

d'en attacher les pointes à des baguettes qui leur ont servi d'épées.

— Faites amener devant moi cet élève !” dit l'empereur d'un ton brusque.

Un instant après le coupable était conduit, par la garde de police, devant l'empereur, placé au centre du front de la troupe.

Le pauvre garçon arriva tout confus devant son terrible juge, les yeux baissés et roulant dans ses mains son bonnet de police ; il attendit en silence son arrêt.

“ Si vous étiez plus âgé, dit l'empereur, vous seriez fusillé demain ; j'ai pitié de votre jeunesse, mais j'ai créé cette école pour avoir des officiers, et non des bretteurs. Je vous chasse ; un duelliste est toujours un lâche, et je n'aime pas les lâches.

— Ah ! sire, s'écria l'élève, en proie à la plus violente douleur, par grâce ! par pitié ! ne répétez pas ce que vous venez de dire ! Appelez-moi mauvais sujet, insensé, fou ; donnez-moi tous les noms que vous voudrez, mais ne me dites pas que je suis un lâche, vous me feriez mourir !”

Et de grosses larmes sillonnaient les joues du pauvre enfant, qui était presque aux genoux de Napoléon.

“ Votre sang, reprit l'empereur, qui s'aperçut de l'effet qu'avait produit sur le jeune élève sa remontrance, votre sang ne vous appartient pas ; il appartient à la France, et vous n'avez le droit de le verser pour satisfaire un sot amour-propre.

— Ah ! sire, reprit le jeune élève en s'agenouillant tout à fait, permettez-moi d'invoquer un bien doux souvenir. Enfant, j'eus l'heureuse pensée, tout faible que j'étais, d'aller veiller à votre porte ; vous avez daigné m'accueillir avec bonté, vous m'appeliez alors votre petit factionnaire ; souvenez-vous-en, sire, et pardonnez-moi ! Je ne vous demande qu'une grâce ; j'ai commis une faute, je mérite d'être puni ; eh bien ! que Votre Majesté veuille bien me faire admettre comme simple soldat dans un régiment, et, quand je serai devant l'ennemi, elle verra si je ne suis qu'un bretteur.

— Retournez au cachot, dit l'empereur ; demain, vous apprendrez mes ordres.”

Le lendemain le coupable était incorporé dans un régiment de la jeune garde, comme simple soldat ; il perdait l'avantage de son admission à l'école et recevait sa feuille de route pour rejoindre son corps.

Laissons encore une fois l'empereur et son factionnaire suivre, en sens opposé, deux routes parallèles. Le dernier gagnait un à un ses grades secondaires sur les champs de bataille, où le premier perdait chaque jour une partie de sa puissance. C'est que l'Europe, lasse d'être la vassale d'un seul potentat, fatiguée de voir ses capitales ouvertes à la grande armée comme

autant d'hôtelleries, se ligua, et, profitant du désastre qu'avait jeté dans notre brave armée le froid, ce terrible auxiliaire mille fois plus dangereux pour nos soldats que le feu et le fer des Cosaques, se rua toute entière sur les débris de ces phalanges qui avaient été porter leurs bivouacs au delà de Moscou.

Le régiment vers lequel avait été dirigé le jeune élève de Saint-Cyr était alors en Saxe, et le pauvre enfant se trouva, pour son début dans l'art militaire, à la terrible bataille de Lutzen. Un an plus tard, le 13 mars 1814, Napoléon, qui défendait alors pied à pied le sol français et luttait seul contre tant d'armées coalisées, vint, le soir de la journée pendant laquelle on avait combattu sous les murs de Reims, et, s'adressant à un officier supérieur, lui dit :

“ Quel est donc ce bataillon qui a si bien tenu toute la journée dans la plaine ?

— Sire, lui répondit le général, voilà ce qui en reste !

Et il lui indiqua du doigt sept jeunes gens, tous blessés.

“ Prenez leurs noms, général, et qu'ils soient tous décorés.”

Alors, l'un d'eux, qui portait l'épaulette de sous-lieutenant, se soulevant avec peine, dit d'une voix affaiblie.

“ Vous le voyez bien, sire, j'avais raison de vous dire, à Saint-Cyr, que je n'étais pas un lâche...”

— J'en étais sûr moi-même en te grondant, reprit l'empereur, qui reconnut son protégé ! je n'avais pas besoin de cette preuve fatale. Tiens, en attendant que vos brevets vous soient expédiés, prends ma croix, elle sera bien portée. Yvan, faites donner des soins à ces braves enfants. Puis, il ajouta plus bas : Je vous recommande mon ancien factionnaire.”

Depuis, ils ne se sont plus revus ; mais le jour où l'on porta sous la voûte des Invalides les cendres de Napoléon, on pouvait remarquer dans le cortège un homme de quarante-cinq ans, à la tournure militaire, essuyant avec la main qui lui restait, les larmes qui coulaient abondantes de ses yeux. C'était le factionnaire de Bonaparte qui rendait un dernier devoir à l'empereur Napoléon.

A. JADIN.

(L'ami des Enfants).

Dieu nous soutient toujours : quand nous sommes en santé, du bras droit ; quand nous sommes malades, du bras gauche. Quand c'est du bras gauche, nous sommes plus rapprochés de son cœur.

Sainte MECHTILDE.

Le Purgatoire

Depuis quelque temps, l'âme bienheureuse qui ne me quitte pas et me parle intérieurement m'avait avertie que Dieu voulait me faire voir le Purgatoire. Effrayée, je résistais depuis quinze jours, lorsque le premier septembre, pendant ma visite au Saint-Sacrement, elle revint à la charge avec plus d'insistance, je cherchais à détourner mon esprit des choses dont elle voulait l'occuper et pour cela je fis le chemin de la croix et récitai mon chapelet. Mais mes lèvres seules remuaient. Mon cœur n'était pas à ce que je faisais. Une puissance supérieure me forçait de voir et d'entendre ce dont j'aurais voulu pouvoir me distraire.

Elle me dit entre autres choses qu'il existait plusieurs régions au Purgatoire, que les souffrances des âmes étaient aussi variées que les fautes commises pendant leur vie, que leurs peines se mesuraient exactement sur leur culpabilité, comme dans le ciel les degrés de gloire sont proportionnés aux mérites des élus.

Elle me fit encore connaître l'existence au Purgatoire d'un lieu qu'on appelle l'abîme, tout proche de l'enfer, que les souffrances y étaient excessives et les ténèbres horribles, que là gisaient, souvent pour des siècles, les âmes les plus coupables, celles surtout, qui, après avoir passé leur vie entière sans penser à Dieu, sans remplir aucun des devoirs de la religion, se confessent au moment de la mort et se sauvent, grâce à l'absolution jointe à leur faible contrition. Leurs souffrances sont telles que sans le souvenir du jugement qui leur a révélé qu'elles étaient sauvées, elles se croiraient en enfer. Et chose terrible, après leur longue et douloureuse expiation, elles obtiendront dans le ciel un degré de gloire à peine plus élevé que celui des enfants morts après le baptême. Parce qu'elles n'ont rien fait pour Dieu, qu'elles n'ont jamais agi que pour des motifs naturels, que toutes leurs vertus n'ont été que des vertus humaines, elles n'ont acquis aucun mérite, et n'ont droit à aucune récompense.

Il me fut dit aussi que les autres âmes du Purgatoire, après avoir connu toutes leurs fautes à la lumière de Dieu au moment du jugement, en perdent ensuite le souvenir, qu'elles savent seulement n'avoir pas été assez pures pour s'unir à Dieu, et qu'elles trouvent une paix profonde malgré leurs souffrances à voir sa justice s'exercer sur elles, n'ayant et ne pouvant plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu qu'elles aiment d'un amour dont nous ne saurions nous faire une idée.

Mais quand aux âmes qui sont dans le lieu nommé l'abîme, elles se rappellent fort bien leur vie de la terre, elles savent qu'elles n'ont rien fait pour Dieu, qu'elles ont repoussé toutes les avances de la grâce. Et comme le regret de la gloire qu'elles ont perdue par leur faute ne pourra pas entrer avec elles dans le paradis, Dieu permet qu'elles l'éprouvent, au temps de leur expiation, avec une véhémence qui devient leur plus grand tourment. Car elles sentent que durant une éternité elles connaîtront et aimeront beaucoup moins le Souverain Bien qu'elles ne l'auraient connu et aimé, si elles l'eussent servi fidèlement.

*
* *

Le soir, au moment où j'allais faire mon oraison, l'âme dont je parle se présenta de nouveau devant moi ; mais cette fois, elle était accompagnée de son ange gardien, dont la lumière m'éblouissait, surtout celle d'une étoile, qui resplendissait à son front comme un soleil. J'eus peur et je fis le signe de la Croix mais l'ange sourit, et me montrant un Christ qu'il tenait à la main, il me dit, en l'approchant de mes lèvres : " Nous ne craignons pas la Croix, le crucifix est notre amour ! "

Puis l'âme, Sœur X..., me dit qu'elle venait me chercher pour me conduire en Purgatoire. Effrayée, je résistais encore. Mais elle subjuga ma volonté en me disant que c'était la volonté de Dieu, et que si ma volonté se conformait à la sienne, il m'en récompenserait en me rendant témoin d'une des visites de la Sainte Vierge au Purgatoire.

Je ne fis plus d'opposition, et m'armant une seconde fois du signe de la croix, je répondis que je voulais tout le bon plaisir de Dieu. Aussitôt j'éprouvai cette sensation indéfinissable que je ressens, toutes les fois que pareille chose m'arrive. Il me sembla comme toujours que mon âme abandonnait mon corps, pour suivre les guides célestes qui étaient venus la chercher.

Puis je me sentis descendre, descendre bien longtemps, comme si je m'étais enfoncée sous terre dans des profondeurs insondables. Sœur X..., se tenait à mes côtés, et l'ange le premier descendait en éclaireur, le visage tourné devant nous, de manière que l'étoile de son front éclairât un peu les ténèbres qui environnaient.

*
* *

Bientôt un océan de feu s'offrit à mes regards. L'ange y entra le premier, nous l'y suivîmes, et nous nous enfonçâmes tous trois dans ces brûlants abîmes, sans que ces flammes

me fissent éprouver d'autre souffrance que celle d'une excessive chaleur. Nous descendions toujours, et plus nous nous enfonçons dans les profondeurs de cette mer de feu, plus la chaleur devenait insupportable, et les ténèbres profondes.

Enfin nous arrivâmes dans un lieu où le feu ne donnait plus aucune lumière, et où je n'aurais rien vu sans la clarté divine qui environnait l'ange et sa compagne. L'ange me dit : " Ce lieu est celui qu'on appelle l'abîme il est tout près de l'enfer ! " Et en effet j'entendis aussitôt les cris de désespoir des malheureuses victimes de la colère éternelle du Seigneur. Leurs cris de rage et leurs blasphèmes arrivaient jusqu'aux pauvres âmes qui font leur expiation dans ce triste lieu, et ne sont pas un de leurs moindres tourments. Elles y sont aussi souvent tourmentées par la vue des démons que Dieu emploie quelquefois comme les exécuteurs de sa justice.

A la lumière de l'ange, je vis ces pauvres âmes qui me furent montrées sous des formes humaines. L'étendue du lieu où elles sont est immense, et cependant il est si rempli de ces âmes infortunées, qu'elles me semblaient entassées les unes au-dessus des autres, enfermées dans leur obscure et brûlante prison absolument comme les larves des abeilles dans les cellules d'un rayon de miel. Elles ne pouvaient faire aucun mouvement, et il est impossible de rien dire qui puisse donner la plus légère idée de leurs souffrances. Il faut les avoir vues pour les comprendre un peu. Tout ce que je puis dire, c'est que si ceux qui s'y exposent pouvaient entrevoir un seul instant cet horrible lieu, leur vie serait bien différente de ce qu'elle est.

Je vis dans ce lieu quelques-unes des personnes que j'ai connues, des hommes surtout, qui, après avoir vécu sans aucune pratique religieuse, se sont confessés au moment de la mort, et ont été sauvés par l'infinie miséricorde de Dieu. Je compris alors que ce Purgatoire, qui me paraissait une terrible expression de la justice de Dieu, était cependant la plus admirable invention de son miséricordieux amour ; car sans lui combien d'âmes sauvées qui auraient été perdues !

La chaleur que j'éprouvais dans ce lieu était telle que je me sentais suffoquée, il me semblait que j'allais mourir. L'ange vit ma souffrance, et il agita un peu ses ailes au-dessus de moi. Je respirai plus librement, mais j'éprouvais une si grande frayeur que je le suppliai de me faire sortir. Je craignais de le voir s'en aller tous deux et me laisser là.

Je ressentais aussi une profonde pitié pour les pauvres âmes condamnées à rester en ce lieu de longs siècles, quelques-unes peut-être jusqu'à la fin du monde. Aussi je suppliai Dieu avec ardeur de vouloir bien leur accorder

quelque soulagement au nom des mérites et des souffrances de son divin Fils. Je vis alors quelques-unes de ces âmes légèrement soulevées de leur couche de feu, et ce fût tout ce que je pus obtenir pour elles.

*
* *

L'ange se mit alors à remonter, nous le suivîmes, et nous nous arrê tâmes dans une autre région qui ressemblait à une mer de feu. Mais ce feu n'était pas obscur comme celui de l'abîme. Je vis au milieu de ces flammes dévorantes une multitude de personnes de tout sexe, de tout âge, de toutes conditions. Elles étaient tellement submergées et pénétrées par le feu qu'elles paraissaient de feu elles-mêmes.

L'ange me dit que les flammes qui s'attachaient ainsi à ces pauvres victimes étaient douées par la justice divine d'une sorte d'intelligence qui les faisait agir sur elles selon la nature et la gravité de leurs fautes. Les degrés dans les souffrances sont aussi variés que les culpabilités, et il n'est presque pas d'âmes qui éprouvent les mêmes souffrances, parce qu'il n'en est pas qui soient coupables au même degré. Deux personnes par exemple ayant commis la même faute peuvent ne pas être également coupables devant Dieu, et sa justice discerne admirablement le degré de culpabilité de chacune pour y proportionner la peine.

L'ange me dit que la plupart des personnes que je voyais dans cette région n'avaient fait du salut qu'une affaire secondaire, avaient aimé le monde et ses plaisirs, avaient vécu dans le luxe et s'étaient accordé toutes les jouissances en leur pouvoir. Mon Dieu ! qu'elles les expient chèrement, et que leur manière de penser et d'agir serait différente, s'il leur était donné de recommencer leur vie ! Elles seraient, je n'en doute pas, plus avides de pénitences qu'elles l'ont été de plaisirs.

*
* *

Je vis là encore quelques personnes de ma connaissance, mais j'en remarquai une surtout que je ne connais pas, et qui m'intéressa beaucoup à cause de son excessive jeunesse, de la douceur de son regard et de son air de souffrance. Je demandai à ma compagne qui elle était. Elle me répondit simplement : " Elle se nomme Nathalie. " Plus tard je sus son histoire.

Touchée d'une profonde compassion pour elle, je me mis à prier, et dans l'ardeur de ma prière, je disais à Notre Seigneur : " Mon Dieu, vous avez versé tout votre sang pour cette âme ! Lui en refuserez-vous maintenant quel-

ques gouttes ? Une goutte, mon Dieu, une seule goutte de votre sang pour cette âme, et les flammes qui la brûlent s'éteindront." Je vis à l'instant une goutte de sang tomber sur elle, et aussitôt elle parut dégagée des flammes qui l'environnaient ; il lui en restait seulement quelques-unes aux pieds. Elle me remercia d'un regard empreint d'une ineffable reconnaissance, et s'élança, joyeuse dans une région supérieure.

*
* *

Nous remontâmes alors dans une troisième région, où les flammes étaient plus légères et plus lumineuses. L'ange me dit que là faisaient ordinairement leur purgatoire les prêtres, les religieuses qui avaient vécu d'une manière conforme à la sainteté de leur vocation, ainsi que les personnes pieuses qui mouraient sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu. Ces âmes me paraissaient bien plus sous l'impression de la miséricorde et de l'amour du Seigneur, que sous celle de la justice, tant leur paix est profonde, et leur amour pour lui est ardent.

*
* *

Nous passâmes de là à la région la plus élevée et qui est comme le vestibule du ciel. Là il n'y a plus d'autre feu que celui de l'amour de Dieu, et ce feu divin achève d'effacer dans ces saintes âmes jusqu'aux dernières traces de leurs plus légères imperfections. Et quand ces flammes sacrées ont fait tomber sous leur action à la fois douce et purifiante le dernier grain de la poussière terrestre, elles emportent d'elles-mêmes l'âme purifiée dans le ciel, parce que rien ne s'oppose plus à son union immédiate avec Dieu. Le péché étant le seul obstacle à cette union, une fois qu'il est détruit, non seulement en lui-même, mais dans la peine qu'il a mérité, l'âme cesse de souffrir et entre aussitôt en jouissance du bien souverain après lequel elle soupirait avec une dévorante ardeur.

La seule souffrance qu'on endure dans cette dernière région du Purgatoire est celle de la privation de Dieu, et le tourment de ces pauvres âmes ressemble à celui d'un famélique, à qui on refuserait toute espèce de nourriture, et qui, lié par une chaîne impossible à rompre, verrait à une courte distance une table abondamment servie, à laquelle il ne pourrait atteindre.

Ces pauvres âmes sont consumées par une soif inextinguible de Dieu ; elles l'aiment, cette bonté divine, avec une ardeur dont on ne saurait même se former une légère idée. Dégagées de la manière, éloignées de tout objet sensible, elles n'ont qu'une pensée, Dieu ; qu'un désir,

celui de le voir, de le posséder. Elles ne sont susceptibles d'aucune distraction. Quand même elles se retrouveraient au milieu de nous, près des objets qu'elles auraient le plus aimés sur la terre, elles ne penseraient et n'aspireraient encore qu'à Dieu.

Cet amour est doux, et cependant il est immense souffrance, mais une souffrance qui n'altère en rien la paix et la résignation de ces âmes saintes. Leur volonté est tellement transformée en celle de Dieu qu'elles ne peuvent vouloir que ce qu'il veut pour elles, et elles ont une si grande connaissance de son infinie sainteté, qu'elles aiment en quelque sorte l'expiation qui les purifie, et qu'elles se précipiteraient au plus profond de l'abîme, plutôt que de consentir à s'unir à lui tant qu'il leur reste la plus légère souillure.

Beaucoup d'âmes arrivent dans cette région par le suffrage des prières offertes pour elles, qui les font sortir des autres régions où l'on souffre davantage. Il en est d'autres, en petit nombre, des âmes bien saintes, qui arrivent là aussitôt après leur mort, et qui ne subissent pas la peine du feu, mais ne sont purifiées que par celui de l'amour de Dieu. On peut rester longtemps dans ce lieu, et beaucoup y restent pour n'avoir pas assez aimé Dieu sur la terre, et pour avoir trop peu désiré le bonheur de le posséder.

Il me fut dit encore que quelques âmes faisaient leur purgatoire dans des lieux particuliers. Ainsi il est des âmes qui le font dans leur familles, dans les lieux où elles ont péché. Et alors Dieu permet qu'elles conservent le souvenir des fautes que sa justice leur fait expier.

D'autres le font dans les églises, et c'est là une grande grâce, parce que la proximité du Saint-Sacrement adoucit et diminue leurs souffrances.

D'autres enfin le font dans le tombeau, où leur corps se réduit en poussière. Je demandais si le purgatoire n'était pas plus affreux là qu'ailleurs ; il me fut répondu que non, que la privation de Dieu est toujours la même.

On me dit que les âmes qui faisaient leur purgatoire dans des lieux particuliers souffraient également la peine du feu.

L'Ange Gardien.

CHEZ LE COIFFEUR

Calino se fait couper les cheveux. Quand l'opération est terminée, le coiffeur lui remet une glace à main pour qu'il puisse juger de l'effet de la coupe.

— Vos cheveux sont-ils bien comme cela, Monsieur ?

Calino se regarde attentivement ; puis, rendant le miroir au coiffeur :

— Non, un peu plus longs !

Le baiser du cobra

C'était l'après-midi de Noël. Le dîner terminé, je m'installai à l'aise dans ma chaise longue, un cigare à la bouche et un journal à la main, pour faire une lecture reposante et ensuite un petit somme, si les moustiques n'y voyaient rien à dire. Mais j'avais lu à peine une demi-page quand un tambourinage effréné accompagné d'une musique fantastique vint couper court à mon pieux dessein. Jetant un regard vers le portail, je vis que ce qui aurait pu me faire croire à une invasion de barbares se réduisait, en fin de compte, à un trio d'indigènes les plus paisibles et les mieux intentionnés du monde. C'était un charmeur de serpents jouant du fifre et accompagné de ses deux jeunes acolytes, dont l'un était armé d'un tambour et l'autre portait suspendus, aux deux extrémités d'un bambou, deux gros paniers.

En un clin d'œil, de tous les coins de la maison, enfants et domestiques se précipitèrent dans la véranda. " L'invasion des barbares, la voici " me dis-je. L'un voulait voir la danse des serpents, l'autre, les tours du jongleur, tous étaient sérieusement d'avis qu'il ne pouvait y avoir de meilleure aubaine, une après-midi de Noël, qu'une représentation de bateleurs. Toute résistance étant impossible, je fis signe à la petite troupe d'approcher.

En bon psychologue, l'artiste commença par ce qu'il savait devoir par-dessus tout retenir l'attention des enfants, l'étalage des serpents. Ce fut d'abord un phyton très agréablement tacheté, long d'au moins quatre mètres et gros en proportion qui, jugeant que c'était déjà bien assez de s'exhiber, refusa d'obtempérer à aucun ordre, excepté celui de rentrer dans son panier. Puis ce fut le tour de trois cobras dont l'un, beaucoup plus cossu que les autres, avait un air particulièrement vicieux. Au son du fifre, ils se dressèrent et dansèrent suivant tous les mouvements du charmeur, comme s'ils étaient hypnotisés. Après que les enfants les eurent contemplés à satiété avec une curiosité mêlée de crainte, les reptiles réintégrèrent leur panier d'osier, et le second acte commença.

Y a-t-il quelqu'un qui ait passé une année dans l'Inde et qui n'ait pas assisté à une séance de jongleurs ? Si on faisait le compte de tous ceux de ce pays dont la profession unique est d'amuser les badauds, la statistique serait une révélation. Le programme ne varie guère : tours de passe-passe, jeux de gobelets, escamotage de bagues, trucs de pyrophagie, production spontanée d'un poussin, d'un lièvre, voire même d'un manguier minuscule avec ses fleurs ou ses fruits : mais l'artiste est si habile

qu'on ne peut s'empêcher de lui octroyer, outre la récompense qu'il attend et qu'il a bien méritée, un tribut d'admiration. Arrivé au bout de son répertoire, le jongleur fit un salam, reçut son présent, fit un second salam jusqu'à terre, qui voulait dire : " Je suis un ver de terre en présence de votre Seigneurie ", et se disposait à partir.

C'est à ce moment que les choses commencèrent à aller mal. Mu par le désir d'examiner plus à loisir le magnifique cobra dont j'ai parlé, et qui était bien le plus beau spécimen de l'espèce, que j'ai jamais vu pendant mon long séjour dans l'Inde, je demandai au charmeur de le relâcher et de le faire manœuvrer encore une fois en ma présence. Mis en appétit par le présent reçu et alléché par la perspective de celui à venir, mon homme ne se fit pas prier. L'épanouissement de sa figure seul en disait long sur le plaisir que je lui procurais.

Soulevant le couvercle du panier, il pressa la queue de l'animal, façon de lui intimer l'ordre d'avoir à sortir de nouveau et de s'exhiber. Celui-ci ne voulait rien entendre. Gonflant son cou et exposant toute grande sa paire de lunettes, il se mit à se démener et à siffler — sa façon à lui de jurer et de sacrer ! — Plusieurs fois, il essaya de frapper son homme, celui-ci avec une habileté et un calme extrêmes, parait tous les coups.

Sachant que ce spécimen m'intéressait fort, et désireux, sans doute, de faire montre de sa maîtrise en l'art de manier les serpents les plus revêches, il le saisit des deux bras et le portant à une distance de dix mètres le déposa à terre, tout en récitant des incantations. S'étant fait apporter de l'eau, il l'aspergea généreusement et fixa sur lui son regard comme s'il avait voulu le transpercer. Le cobra se leva sur son séant. Le laissant dans cette posture rituelle, le charmeur revint près de moi et, s'étant accroupi, invita de la voix et du geste le serpent à venir lui donner un baiser ; mais l'animal ne bougea pas. Alors le charmeur se remit à jouer du fifre et commanda à son assistant de l'accompagner du tambour. Le cobra, debout, demeura immobile comme cloué sur place. La musique devenant plus rapide et animée, il commença à se glisser en avant tout lentement. Quand il fut à une distance de quatre à cinq pieds, le charmeur cessa de jouer, se mit à l'appeler avec la tendresse de voix d'une mère caressant son bébé, et imitant l'acte de quelqu'un qui donne un baiser, l'invita de nouveau à venir lui donner cette marque d'affection. Le cobra s'approcha tout près de lui, sa tête à la hauteur de celle du charmeur, et appliquant ses lèvres sur celles de son maître, resta plusieurs secondes dans cette posture. Ce spectacle terrifiant nous fit tous trembler de peur.

Le cobra recula lentement et se dirigea de lui-même vers son panier, mais son maître

anxieux de montrer l'emprise qu'il avait sur la bête et pensant sans doute qu'un second baiser lui vaudrait une augmentation de baksheesh, le saisit par la queue, l'attira violemment à lui, le fit se dresser de nouveau et en exigea un deuxième. Le cobra en avait assez. Il refusa net d'obéir et se retourna prestement malgré toutes les caresses dont le charmeur l'accablait. Alors, celui-ci lui donna un coup sec sur la queue, le tira à lui plus violemment, voulant lui faire comprendre à sa manière qu'il ne le laisserait pas quitte sans une nouvelle preuve de soumission. Le cobra devint de plus en plus obstiné. Voyant sa fureur, je priai mon homme d'en rester là. "Non pas, non pas, Maha Probhou ! — grand Seigneur — il ne sera pas dit qu'un misérable cobra me désobéisse en présence d'une compagnie aussi respectable que la vôtre." Il frappa sur la queue du reptile un coup encore plus sec, le força à se retourner, proféra une malédiction que je ne me permettrai pas de répéter, et lui offrit ses lèvres. Dans un accès de fureur, l'animal fit un bond, le frappa en plein sur la bouche et enfonça ses dents — ou était-ce ses crocs ? — dans la lèvre inférieure de son maître. Celui-ci fit effort pour s'arracher à l'étreinte, mais le cobra tenait bon. Un cri d'horreur s'éleva de toutes les poitrines. Le charmeur, se redressant de toute sa hauteur, saisit la tête du reptile d'une main et la queue de l'autre, l'arracha de sa bouche, puis l'ayant fait tourner plusieurs fois en le tenant par la queue, lui brisa la tête contre un tronc d'arbre, répétant l'opération jusqu'à ce qu'il fut bien sûr que la vie était éteinte, et finalement le lança au loin, en proférant d'horribles jurons.

Horrifié, je m'approchai du pauvre homme qui crachait le sang et j'examinai sa bouche. La lèvre inférieure était lacérée. Je ne pouvais pas dire si le cobra s'était servi de ses crocs, mais il avait certainement fait tout l'usage possible de ses dents. Le pauvre homme était très excité et ne semblait plus être dans son assiette. Voyant que j'étais inquiet à son sujet : "Ce n'est rien, me dit-il, il m'a mordu seulement avec les dents et il n'y aura aucune conséquence grave : je lui ai extrait ses crocs." Très poliment, mais résolument, il déclina l'offre que lui je fis de le conduire immédiatement à l'hôpital et demanda un peu d'eau pour se rincer la bouche et laver la morsure. Je remarquai que la lèvre inférieure commençait à enfler. Comme je lui demandai s'il sentait de la douleur, il me répondit qu'il avait la sensation d'une brûlure. Là-dessus il se prépara à partir, mais me fit préalablement un profond salam, ce qui voulait dire : Un baksheesh (présent) s'il vous plaît. Je lui tendis un billet de cinq roupies, qu'il recut avec des signes non équivoques de satisfaction.

Ayant de nouveau chargé tout son attirail sur les épaules de son assistant, il se dirigea à

pas pressés vers le bazar, sans oublier de recommander à mon porteur d'eau de me débarrasser du cadavre de son bourreau.

Je pensais que l'incident n'aurait pas de suite. Mais dix minutes s'étaient à peine écoulées quand un ami vint me voir. Je lui racontai ce qui s'était passé. Il s'intéressa fort à mon récit. Tout ce qui rampe, mais surtout les serpents, morts ou vivants, étaient sa marotte. Il voulut savoir combien il y avait de minutes exactement depuis que l'homme avait été mordu et quels symptômes j'avais remarqués. Quand je mentionnai que sa lèvre inférieure avait enflé sur-le-champ et qu'il éprouvait la sensation d'avoir reçu une piqûre de feu, il devint inquiet et m'assura que l'homme était perdu. Pour s'en assurer davantage, il me demanda où était le cobra et, ayant appris que le porteur d'eau l'avait emporté, il courut vers sa hutte. Le domestique était en train de creuser un trou pour l'enterrer. L'ayant fait laver, il examina la bouche à l'aide d'un forceps et d'une lentille de poche. En un clin d'œil, il se rendit compte que le cobra était armé de son appareil à venin, me le montra et m'assura que le charmeur n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Comme il exprimait le désir de le voir, je fis en toute hâte atteler et je l'accompagnai. Il y avait à peu près trois quarts d'heure que l'accident avait eu lieu, et nous nous demandions si nous pourrions rattraper l'infortuné charmeur. Nous avions à peine fait un mille quand nous aperçûmes un rassemblement sur le bord de la route. C'était notre pauvre homme entouré de ses assistants et d'une troupe de curieux. Nous apprîmes qu'arrivé là, il s'était assis, disant qu'il ne pouvait faire un pas de plus. Il avait pleine connaissance. Quand il me vit, il me reconnut aussitôt et me salua. Sa lèvre était démesurément enflée et la salive s'échappait de sa bouche. Il était incapable de parler et portait à chaque instant sa main à ses lèvres comme pour enlever quelque chose qui le gênait. Il me fit comprendre, à l'aide de gestes, que ses jambes étaient paralysées. Comme il faisait signe qu'il voulait de l'eau, on lui en apporta mais chaque fois qu'il essayait d'en avaler une gorgée, elle lui sortait par le nez. Son souffle devenait très embarrassé. On lisait l'inquiétude sur son visage.

Nous ne pouvions pas abandonner le malheureux sans essayer de faire quelque chose pour lui. Nous le hissâmes sur la voiture et le transportâmes à l'hôpital. Le médecin le fit étendre sur une couchette, mais il se débattit avec le peu de force qui lui restait jusqu'à ce qu'on le mît assis. Le médecin, après un bref examen, déclara que c'était trop tard. Il lui fit tout de même une injection antivénéneuse. La respiration devint de plus en plus pénible. Une seconde injection n'amena aucune amélioration. Bientôt les paupières tombèrent et la

tête s'affaissa. Un vomissement suivi d'une convulsion et la respiration cessa. Quand ses assistants et la troupe de curieux qui nous avaient suivis arrivèrent à l'hôpital, il était mort.

En questionnant ses assistants, j'appris que les crocs avaient été extraits six mois auparavant, mais mon ami, qui s'y connaissait en ophiologie, m'expliqua que le cobra a plusieurs séries de crocs en embryon et que si l'appareil à venin complet — glande et crocs — n'était pas radicalement enlevé, une nouvelle paire de crocs repoussait à la place de ceux qui avaient été extraits.

Les gens s'aperçurent que j'étais très ennuyé. "Qu'y faire ? Maha Probhou", me dit l'un de ses assistants. "Sachant que le cobra était mauvais, pourquoi vouloir s'entêter à lui faire donner un baiser à contre-cœur ? Ce n'est pas votre faute. Était-ce même la sienne ? C'était écrit sur son front !"

Et ce fut toute l'oraison funèbre.

Père J.-L. CONTAT.

(*Le Missionnaire Indien*)

Le caporal.— Sergent, est-ce que je peux encore leur faire faire un peu de saut en hauteur, il n'est que 11 heures et demie ?

Le sergent.— Oui. Seulement, tâchez qu'ils soient tous retombés avant midi.

A L'INCORPORATION

Pierre et Nicolas, deux jumeaux, étaient appelés à l'incorporation.

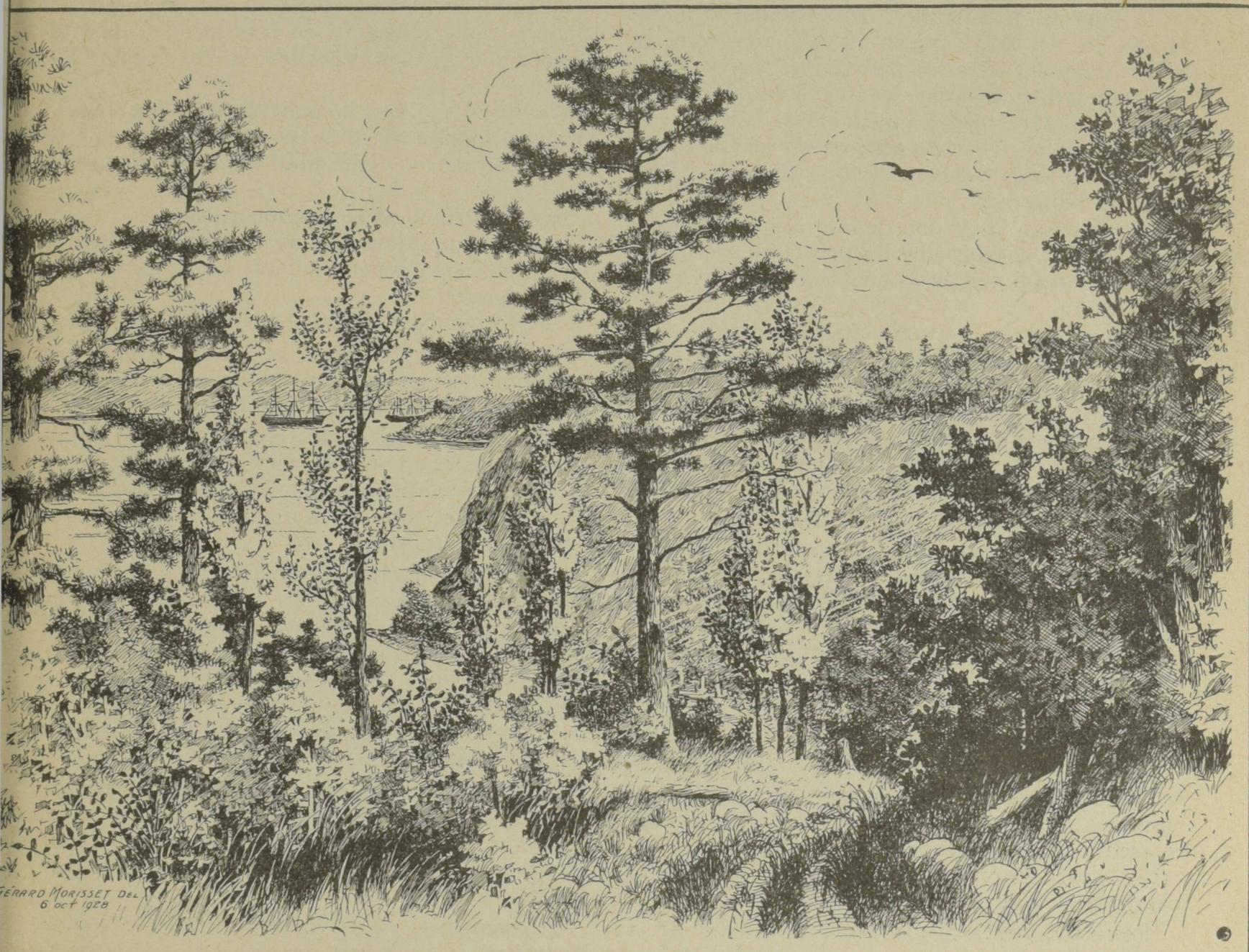
Ils se ressemblaient comme deux jumeaux qui se respectent, c'est-à-dire comme deux gouttes d'eau.

Pierre passa le premier et fut déclaré impropre au service.

— Ecoute, lui dit Nicolas, puisque nous nous ressemblons tant, va te présenter à ma place.

Pierre accepte et revient quelques minutes plus tard :

— T'as de la chance, dit-il à Nicolas, on t'a trouvé bon pour le service.



GÉRARD MORISSET DEL.
6 oct 1928

L'ANSE AU FOULON EN 1759. (Croquis de reconstitution fait par M. le notaire G. Morisset).

La Marouska

CONTE RUSSE

Ce conte de fées, mes petits amis, vous montrera que, même pauvre et délaissé, on peut toujours faire du bien à un plus pauvre et plus délaissé que soi.



Il y avait une fois, sur la lisière d'une forêt, au bord du steppe tout blanc, une isba habitée par un paysan et sa femme. Tout le jour, l'homme taillait des arbres et faisait des fagots, que la femme vendait à la ville. Quand la nuit venait, tous deux se renfermaient dans leur isba misérable et devisaient en regardant cuire leur repas de choux aigres.

“ Ah ! gémissaient-ils, que nous font les quelques roubles que nous rapportons ? Nous n'avons pas d'enfant qui puisse en profiter ! ”

Comme ils étaient honnêtes et bons, Dieu se laissa attendrir et leur donna une fille qu'ils nommèrent Marouska (Marie).

Le jour de sa naissance, la forêt sembla s'illuminer, et, par les sentiers où les bourgeons de sapins craquent sous les pas, on vit venir de petites vieilles à la démarche légère, aérienne presque, qui entrèrent mystérieusement dans l'isba.

C'étaient les fées protectrices de la forêt, qui apportaient leurs cadeaux et leurs souhaits à l'enfant des bûcherons.

La première lui fit don de la grâce ; la seconde, de la beauté ; la troisième lui prédit qu'elle aurait une chevelure dorée, et la quatrième qu'elle serait princesse.

Au moment où, les mignonnes fées parties, les deux paysans fermaient la porte derrière elles, ils virent, bien loin sur le steppe tout blanc, un point plus blanc encore qui s'approchait. Ils reconnurent bientôt la fée de la neige, la blanche fée de la plaine, qui venait, elle aussi, apporter ses souhaits à l'enfant nouveau-né.

Elle entra et alla droit au berceau :

“ Petite Marouska, dit-elle, mesdames les fées de la forêt t'ont comblée de dons physiques ; elles ont oublié l'essentiel : les qualités de l'esprit et du cœur, sans lesquelles on n'arrive à rien. J'ai pensé à cela, et je t'apporte une âme compatissante. Souviens-toi que c'est par la charité que tu gagneras le bonheur.

Et la fée disparut.

La femme du bûcheron mourut. Le bûcheron, resté seul, ne sut comment élever son enfant ; il se remaria. La paysanne qu'il épousa, riche, — elle possédait une isba neuve, — mais méchante et jalouse, éleva durement la Marouska. La fillette malgré les coups, grandit, devenant belle à miracle.

Pour échapper aux mauvais traitements de la marâtre, elle se cachait souvent aux alentours de l'isba. Un jour qu'elle s'était dérobée aux brutalités

et aux injures, elle aperçut l'horrible femme, qui, furieuse de n'avoir pas son souffre-douleur ordinaire, maltraitait un chien errant blotti, à demi gelé, sous l'auvent de l'isba. La pauvre bête, préférant la douleur d'être battue au supplice de mourir de froid dans le steppe, supportait les coups, tendant l'échine, résignée.

Marouska, prise de pitié, sortit de sa cachette et vint bravement au secours de l'animal. Le chien, reconnaissant, s'approcha d'elle, la flaira, lui lécha les mains, et, lorsqu'elle put s'asseoir, posa sa tête avec câlinerie sur ses genoux, puis la regarda longuement.

Il était maigre et décharné, beau cependant, car son poil était lustré et ses formes gracieuses et sveltes. Ses pattes, qu'il appuyait sur les mains de Marouska, étaient douces comme du velours. Mais ce qu'il y avait surtout en lui d'extraordinaire, c'étaient ses yeux, — de véritables yeux humains, qui parlaient...

Marouska le prit en affection, et elle obtint de son père la permission de le garder. Elle l'appela Fidèle.

Il était bon et prévenant.

Quand elle voulait sortir, il lui apportait ses sabots ; si elle ramassait du bois mort, il lui traînait les plus grosses branches ; si elle s'endormait, il veillait sur elle.

Un après-midi qu'elle était dans le bois à cueillir des champignons, il se jeta entre elle et un cèpe vénénéux que son flair subtil lui avait fait découvrir.

Bête et enfant ne se quittaient pas...

Un jour que Marouska avait été battue et tirée par les cheveux, Fidèle, sautant sur son bourreau, l'avait mordu.

“ Cette bête sera tuée ce soir ”, cria la mégère.

Quand le soir fut venu, la jeune fille prit une résolution désespérée : voulant sauver la vie à son chien, elle s'enfuit avec lui.

La forêt était noire, le vent était glacé. Longtemps ils marchèrent, silencieux et tristes. Les yeux de Fidèle éclairaient seuls l'obscurité profonde ; il se tenait aux côtés de sa maîtresse, qui de temps à autre lui caressait la tête.

Une isba abandonnée leur offrit un abri pour la nuit ; Marouska s'y réfugia, tremblante de peur. Pauvre petite ! elle ne pensait pas que le sommeil, par ce froid intense, pouvait être la mort...

En vain Fidèle par ses aboiements lugubres, par sa persistance à lui tirer sa robe, voulut-il l'empêcher de s'étendre et de se reposer. Elle ne comprit pas, et s'endormit.

Toute la nuit le chien promena sa chaude haleine sur le front, les pieds, les mains de son amie, dont le corps se refroidissait lentement. Enfin au petit jour il la vit, les yeux fermés, raidie, inerte ; elle était gelée !

Le chien, pris de folie, commença une course désordonnée : il tentait de grimper aux arbres, descendait dans les foudrières, se déchirait la peau

au travers des taillis et jappait douloureusement en regardant le ciel.

*
* *

Pauvre Marouska! où sont les fées de ta naissance? Les grandeurs qu'elles t'ont prédites: mensonge! Ton titre de princesse: chimère! A quoi te servent, à cette heure, ta beauté et ce bon cœur que t'apportait la fée des neiges? Tu n'as pour te pleurer que ton ami Fidèle, et Fidèle n'est qu'une bête.

Mais où est-il? que fait-il? Il a disparu. S'est-il blessé dans sa course folle? Est-il parti chercher du secours à l'isba des bûcherons?...

Mais non; on aperçoit quelque chose de mou, là-bas, accroché au flanc de la montagne... c'est lui! Il rampe sur l'énorme masse, il est épuisé de fatigue; mais soudain il se ranime: le voilà au sommet.

Le jour a paru. Sur l'horizon encore assombri par le nuit, Fidèle se dresse presque droit. Sa tête paraît toucher le ciel, auquel il semble faire quelque mystérieuse prière dans son âme obscure de bête. Il s'adresse sans doute au soleil qui vient de se lever, le supplie d'envoyer ses rayons les plus chauds sur son amie qui gît, morte peut-être, dans l'isba abandonnée.

Et le soleil entend sa plainte; il crève les nuages de glace, il reparait radieux, brûlant, et promène ses rayons d'or sur la petite Marouska.

Alors s'opère un vrai miracle: peu à peu la jeune fille revient à la vie; ses membres se déraidissent, le sang circule sous sa peau, ses yeux se rouvrent, son cœur bat.

Oh! les fées, les bonnes fées qui m'ont protégée! pense-t-elle.

Mais, à mesure qu'elle ressuscite, un grand trouble l'envahit. Elle ne se reconnaît plus. Ses sabots ont fait place à de ravissants escarpins brodés d'or; à sa jupe de toile bleue s'est substituée une robe d'une étoffe si belle, que Marouska n'en a jamais vu de pareille qu'aux vierges des icones. La grosse toile de sa chemisette s'est transformée en soie si fine, qu'on la dirait tissée par les fées elles-mêmes.

Marouska se lève, et, dans l'éblouissant rayon qui l'enveloppe, s'admire et n'en peut croire ses yeux.

Quel dommage, se dit-elle, personne ne me voit!...

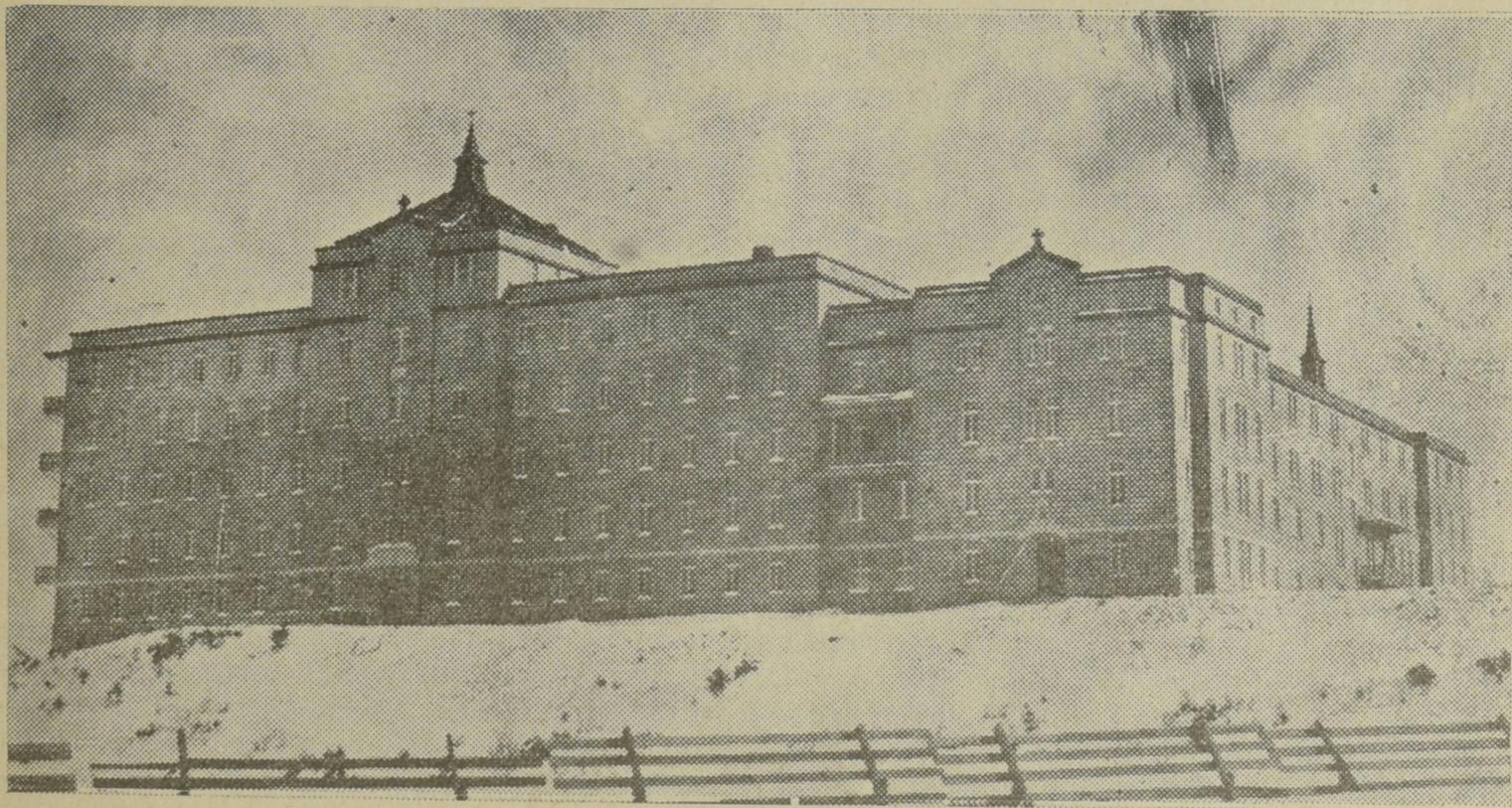
Mais Fidèle, où est Fidèle?

Comme elle l'appelle de toutes ses forces, une fanfare résonne sous la futaie. Des cavaliers, l'épée au poing, le feutre empanaché, font une escorte à un grand personnage sans doute. Ils arrivent près de Marouska et s'écartent pour laisser passer un jeune seigneur, qui, mettant pied à terre, vient au-devant de la jeune fille et lui dit en lui baisant la main:

"Princesse, vous appelez Fidèle; me voici. Pour avoir, dans un jour de colère, tué un chien qui ne m'avait rien fait, je fus condamné par un enchanteur à vivre dans le corps d'un de ces animaux jusqu'au jour où j'aurais sauvé la vie à quelqu'un. La fée qui me protège m'a placé sur votre route, vous savez le reste. Mais que faire de la vie sans bonheur? Marouska, vous êtes si charitable, donnez-moi votre main et devenez ma femme."

La jeune fille, rose comme un perce-neige, toute rayonnante dans le soleil, mit sa main dans celle de son Prince Charmant, qui lui promit de lui rester toujours... fidèle.

INDIA.



LE NOUVEL HÔTEL-DIEU DE LÉVIS

L'erreur de M. Dupont-Ratier

DANS une vaste salle à manger, lambrissée de vieux chêne et brillamment éclairée par un lustre et des candélabres, M. Dupont-Ratier, l'unique pharmacien-droguiste du bourg de Rolbosc-en-Caux, conseiller municipal, donne ce soir un grand dîner pour fêter sa nomination au grade de chevalier dans l'ordre national du Mérite agricole. Sont assis à sa table, non seulement parents et amis, mais le maire, l'adjoint et plusieurs de ses collègues de l'administration communale.

L'amphitryon, issu d'un humble paysan, ne cesse pas de parler de soi avec la suffisance d'un homme "arrivé" et qui ne veut point qu'on doute un seul instant. Sur son enfance très dure et sa laborieuse jeunesse, il conte des anecdotes drolatiques, ne tolérant pas que sa femme — elle les a entendues tant de fois! — se permette la moindre interruption. Épouse circonspecte et renfermée d'un homme qui est tout l'opposé, elle ne redoute rien moins que sa loquacité, et fréquemment il la met au supplice avec ses visées ambitieuses dont il ne voit pas le ridicule.

Les figures des convives, épanouies et plissées par le rire, deviennent graves. L'heure des toasts est arrivée.

Le maire se lève et le premier prend la parole. Il confesse tout le plaisir que ses amis et lui ont éprouvé en apprenant la distinction honorifique qui vient d'être conférée à M. Dupont-Ratier par le Gouvernement.

"Votre légitime fierté en rejaillit sur nous, dit-il, et cette distinction, qui était si impatientement attendue, n'est que la faible récompense de votre abnégation, de votre dévouement à la chose publique... Nous vous savons gré enfin d'avoir pensé, suivant l'usage traditionnel, à arroser ce ruban pour le mieux fixer et je me fais l'interprète... et je lève mon verre..."

Au moment précis où le premier magistrat de la localité achève ces mots, une fanfare joyeuse — ô surprise magnifique! — éclate sous les fenêtres devant la pharmacie.

Les invités s'entre-regardent, ébahis.

M. Dupont-Ratier pâlit, puis devient pourpre; ses yeux s'emplissent d'extase à mesure que ce prolonge au dehors le tumulte harmonieux.

"C'est sans doute pour moi, mon cher maire, demande-t-il de l'air le plus sérieux du monde, qu'on donne cette sérénade.

— Sans doute", répond complaisamment le maire, très surpris lui-même.

Alors, les conseillers, heureux de flatter leur hôte, s'écrient comme un seul homme: "C'est très

certainement en votre honneur, mon cher collègue, voici qu'on vous fête en musique!"

Mais qui donc a ménagé ce coup de théâtre? Qui donc a fait venir cette fanfare?

Et les membres de la famille flairant là-dessous quelque mystification, une farce peut-être, se poussent du coude et rient sous cape. Ils savent de longue date que la fatuité du pharmacien le rend parfois crédule au delà de toute vraisemblance; dans le pays, on a pu seulement remarquer son goût prononcé pour la popularité, car il salue tout le monde, même ceux qui ne répondent jamais à son coup de chapeau.

"C'est en votre honneur", a-t-on dit. D'autres que M. Dupont-Ratier se refuseraient à le croire, mais lui songe tout de suite: "Et pourquoi pas?"

Sans prendre garde au léger haussement d'épaules de sa femme, M. Dupont-Ratier s'excuse de quitter la salle du festin, en disant sur un ton de mystère:

"Je vais les remercier."

Ce n'est ni une farce, ni une mystification.

La fanfare de Valletot-sur-Seine revenait de l'inauguration d'un monument aux morts à une commune du canton. Il pouvait être neuf heures du soir.

Arrivée sur la place de la gare, la Société s'arrête.

"Allons-y d'un p'tit morceau, dit le chef, ça va fait passer l'temps, maint que j'prenions l'train pour r'tourner à Valletot."

Plaçant aussitôt la grosse caisse en face de lui et groupant en cercle ses musiciens, le chef étend les mains. Puis, devant quelques curieux accourus, la fanfare attaque son vibrant allegro: *Le Magyar*.

Par un pur effet du hasard, elle stationne juste devant la pharmacie Dupont-Ratier.

Ne pouvant croire à une simple coïncidence et persuadé que cette société a été invitée secrètement à donner une audition en son honneur, notre homme paraît sur le seuil de sa porte, tête nue, la serviette à la main et, gravement, il attend la fin du morceau.

"Merci, monsieur le chef de musique, s'écrie-t-il alors d'une voix forte, mais légèrement émue, merci de tant d'honneur. Merci d'être venu fêter un nouveau décoré. Voulez-vous me faire l'amitié de prendre le champagne avec nous?"

Le chef, interloqué, répond sur un ton beaucoup moins solennel:

"Vous êtes ben honnête, monsieur. Ma foi! Ce n'est pas de refus.

— Entrez, entrez, fait alors M. Dupont-Ratier aux musiciens, entrez, mes amis!"

Les quinze exécutants, en casquette galonnée, déposent donc leurs instruments dans la pharmacie, puis, par la porte ouverte à deux battants, envahissent la salle à manger.

A cette vue les convives, dont les figures rubicondes sont embrumées par la fumée des cigares, battent des mains et redoublent les bravos.

Le héros du jour, au paroxysme de l'exaltation, fait apporter bouteilles sur bouteilles, flûtes, coupes et biscuits. Et les bouchons de sauter!

Il est à peine besoin de dire que les musiciens, enchantés de l'aubaine, font honneur au champagne que leur sert la maussade Mme Dupont-Ratier. Etrangers au pays, ils ne connaissent du pharmacien que sa munificence et ne comprennent pas pourquoi il se dit leur obligé.

“Moi aussi, messieurs, leur déclare-t-il, je suis musicien (que n'est-il pas!). Vous saurez que j'ai fait autrefois mon service militaire en qualité du bugle, mais il a fallu à regret substituer plus tard à ce passe-temps des études scientifiques qui sont, n'est-il pas vrai, d'une impérieuse utilité.” (Quel homme il était déjà!)

A l'appui de ses dires, il va commencer à raconter ses sempiternelles anecdotes, mais les membres de la fanfare doivent l'interrompre.

Pressés par l'heure du train, ils prennent congé de leur hôte, s'excusant par la bouche de leur chef, de ne pouvoir le remercier d'un petit morceau, “mais heureux d'avoir “sablé” le champagne avec une assemblée aussi distinguée”.

Le maire va lever le siège et partir à son tour. Auparavant, M. Dupont-Ratier tient à lui exprimer sa gratitude pour la délicate attention qu'il a eue de convier la fanfare de Valletot à exécuter une sérénade devant sa demeure.

“Pas du tout, mais pas du tout”, répond le maire.

Le pharmacien croit qu'il proteste par politesse et garde son illusion.

“Un triple ban pour M. le Maire”, s'écrient alors les invités qui, faute d'avoir l'explication véritable du mystère, se raillent à celle que vient de révéler le nouveau décoré.

Or, dès que celui-ci se trouve en tête à tête avec son irascible épouse, il ne peut s'empêcher de lui avouer ingénument :

“Ça, c'est vraiment gentil de la part du maire!

— Décidément, riposte-t-elle, votre décoration vous tourne la tête et vous donne la folie des grandeurs! Quelle idée de supposer qu'on donnait ce concert exprès pour vous!”

D'avoir rompu le charme de cette soirée triomphale, M. Dupont-Ratier garde rancune à sa femme. D'une façon générale, plus elle cherche à ébranler ses convictions, plus il les renforce. Tout de même, cela le tourmente de la savoir incrédule. Il faut à tout prix la convaincre. Dans ce but, il rédige en catimini, dans la paix de son bureau, un court entrefilet, qu'il adressa le lendemain par la poste au *Mascaret*, journal de Valletot et du canton. C'est un compte rendu de la fameuse réunion du dimanche passé, intitulé: *Manifestation de sympathie*. Il s'y couvre lui-même de louanges, cela va sans dire, ne comptant pas trop sur le rédacteur de cette feuille hebdomadaire pour lui en administrer une dose assez copieuse.

“Ah! elle ne veut pas me croire, murmura-t-il, en songeant à sa femme, le journal le lui dira si

c'est vrai! Et il écrit d'une plume audacieuse: “La fanfare de Valletot prêtait son gracieux concours à cette cérémonie.”

*
* *

Madame saisit le journal avec vivacité et lit à haute voix:

“Dimanche dernier, avait lieu dans les appartements de M. Dupont-Ratier, pharmacien, le sympathique et distingué conseiller municipal de Rolsbosc, une charmante réunion...”

Dupont-Ratier, gonflé d'orgueil, ivre d'une joie qui illumine sa figure d'un sourire, épie sa femme par-dessus ses lunettes, prêt à chanter victoire.

“La fanfare de Valletot qui revenait de l'inauguration d'un monument aux morts... lit-on à la fin de l'article, ayant un peu de temps à dépenser avant de prendre le train, s'était arrêtée fortuitement sur la place de la Gare pour y exécuter un de ses meilleurs morceaux. M. Dupont-Ratier, avec sa générosité accoutumée, l'invita à participer à sa réunion intime et offrit le champagne à notre belle phalange, à la satisfaction unanime.”

Suffoqué, humilié, ne pouvant en croire ses oreilles, M. Dupont-Ratier arrache le journal des mains de sa femme et ne veut se rendre qu'à l'évidence.

Le début du texte, en effet, est intégralement celui que notre homme envoya au *Mascaret*, mais la suite a été modifiée par le prote de l'imprimerie qui, chose impossible à prévoir, est un des membres de la fanfare de Valletot. Fort bien renseigné par conséquent, celui-ci a rétabli les faits tels qu'ils s'étaient passés.

“Vous voyez que j'avais raison, s'écrie alors Mme Dupont-Ratier, victorieuse.

— Certainement, Madame, mais certainement, balbutie le pharmacien avec une ironie feinte, car il n'est pas encore revenu de son erreur.

— Maintenant vous n'aurez plus l'audace de me démentir, reprend-elle, en faisant le garçon juge de ce que son argument final a d'irrésistible: *c'est dans le journal!...*”

Edouard BOURGINE.

AU COMMISSARIAT

— Et après que cet homme vous eut donné un coup de poing, que s'est-il passé?

— Il m'en a donné un troisième, Monsieur le commissaire.

— Vous voulez dire un deuxième?

— Non, celui-là, c'est moi qui le lui ai donné!

Ce que doit être le Missionnaire

Si le Français est né "débrouillard" ainsi que le veut le dicton populaire le soldat et le missionnaire sont, à cet égard, les mieux adaptés de nature ou de nécessité à s'accommoder de toutes les situations et à tirer le meilleur parti. C'est le cas du missionnaire surtout. Car, dès l'instant qu'il s'adonne à sa tâche, il est souvent un isolé, qui loin de toutes communications, ne peut compter que sur lui-même, sur Dieu et sa chance. Aussi doit-il devenir comme une sorte de Pic de la Mirandole et posséder ou acquérir un savoir presque universel : *de omni re scibili...* et *quibusdam aliis*. Et fréquemment, c'est de ces *quibusdam aliis* dont il a le plus besoin. Car pour les premiers, il y a les livres, les manuels, mais, quant aux seconds, il n'existe pour le missionnaire que son intelligence, ses mains et sa bonne volonté.

Tous ceux qui ont lu des récits de missionnaires savent combien cette vérité est évidente.

Mais voici précisément un extrait d'une lettre qui montre d'une façon extrêmement vivante, un "Maître Jacques" des Missions, pourrions-nous dire sans irrévérence, dans des métamorphoses imprévues et de multiples activités de tout ordre.

Il s'agit d'un missionnaire du Cambodge.

Ce missionnaire est un homme d'une rare envergure. Il est à la fois : professeur de dogme, de morale, d'Écriture Sainte, de Droit canon de liturgie et de chant, il remplit les fonctions, de supérieur et d'économiste avec surveillance du travail manuel ; il est confesseur ordinaire d'un Carmel et confesseur extraordinaire d'une communauté religieuse, sans préjudice de ses directions aux élèves ; il tient lieu pour le Séminaire de menuisier et de forgeron, de charpentier et de charron, travaillant avec une égale facilité le bois et le fer, mais ayant quelque préférence pour ce dernier ; il répare avec le même sang-froid les montres et les bicyclettes, les horloges et les roues de brouettes, soude et accorde avec la même promptitude, les tuyaux de conduite d'eau et les fils électriques, les dalles de zinc et les anches d'harmonium, manie sans difficulté la truelle ou le pinceau, fait de la reliure et de la photographie, se révèle à l'occasion pharmacien distingué, sachant user avec énergie des ventouses, de l'aiguille à piqûres et de l'instrument de Diafoirus, sans ignorer pour cela les combinaisons chimiques et les purges de cheval ! Il dévore entre temps une foule de livres et revues religieuses auxquelles

il est abonné ; correspondant avec beaucoup de gens, et la plupart des grands théologiens ou canonistes, commentant leurs ouvrages, leur donnant de-ci, de-là, quelque conseil dont ils promettent invariablement de tenir compte dans leur prochaine édition. Sa chambre est un arsenal de livres où on peut faire connaissance avec tous les Pères de l'Église latine et grecque ; tous les docteurs, les théologiens de marque et quelques autres, et tous les dictionnaires actuellement en train de paraître : théologie, apologétique, Bible, art religieux, histoire, etc. Il jouit d'une bibliothèque tournaute que deux bons bœufs de chez nous auraient de la peine à mettre en mouvement et qu'il tourne tout seul. Sa porte est ouverte à quiconque veut lui demander un conseil en quoi que ce soit, dans n'importe quelle langue : français, chinois, anglais, annamite, cambodgien et auvergnat par surcroît... car l'Auvergne le vit naître, et chacune des autres langues, y compris le français, porte l'estampille d'origine. Il est confesseur de tous les chrétiens qui, fuyant les rives inhospitalières de Chine, cherchent refuge à Pnom-Penh. Enfin, pour couronner le tout, il est curé résidant d'une paroisse située à 400 kilomètres de Pnom-Penh, Il y passe ses vacances, vivant d'on ne sait quoi, et en revient avec des fièvres de cheval pour lesquelles il faut des doses de quinine et des purges *ejusdem farinae*. A propos de cheval : voulant un jour faire vite un voyage, il fit, dit-on, crever deux chevaux, rendit le troisième au but en le traînant, après quoi, celui-ci se hâta de mourir quand même, mais en paix. Les indigènes qui l'accompagnaient et qu'il avait peu à peu semés en route, n'en sont pas encore revenus, Aucun ne se hasarde plus avec lui sans savoir où il va et dans combien de temps il faudra y être ! Ayant un bras de mer à traverser pour parvenir à la chrétienté dont il est curé, il se lanca un jour sur une barque trop petite, malgré les éléments déchaînés ; la tempête l'emporta en haute mer où il fut perdu durant deux jours et deux nuits, manquant de tout, de rames, de voile, de gouvernail, de vivres, s'épuisant à vider l'eau de la barque ou blotti avec ses rameurs pour ne pas geler de froid, risquant à chaque instant de chavirer ou d'être emporté par les flots hors de l'esquif, mais encourageant toujours son monde pendant que sur terre on commençait à dire pour lui des messes de *Requiem*,... Il dut son salut à une barque de mer lancée à sa recherche et qui finit par l'atteindre au moment où il pensait à la chanson : " Il était un petit navire etc, " La nouvelle en arriva à l'instant où on achevait de chanter pour lui un service solennel !

Ce tableau à certains endroits, pourra paraître une charge : il est rigoureusement authentique. Et pardessus tout, saint homme,

s'efforçant de compléter par la prière et la mortification ce à quoi son activité ne saurait suffire, car, malgré tout, bien qu'elle soit dans les montagnes, il faut bien avouer que l'Auvergne et ses habitants touchent quelque part la terre... et Achille, tout fils d'une déesse qu'il fût et quoiqu'il eût été plongé dans le Styx, n'en resta pas moins vulnérable au talon...

Avec cela, charmant comprenant, très bien que les autres soient nés — non pas un jeudi, — mais un dimanche, parce que, dans ce cas, l'aptitude au repos est mêlée et relevée par un fond de piété !

Une mauvaise nuit

Pour avoir désobéi une seule fois à sa maman, Petit-Jacques a passé une terrible nuit.

Je vous assure qu'il ne recommencera plus.

Voici comment la chose est arrivée :

La maman, devant rester hors du logis une partie de la journée, dit à son fils :

— “ Je vais laver du linge à la rivière. Tu garderas la maison.

— Oui maman.

— Ratisse les allées du jardin ; si ton camarade Antoine vient, je te défends de lui ouvrir.

— Oui, maman.

Et voilà la maman partie, emportant un gros paquet de linge sur sa tête.

C'est que la pauvre femme était veuve et n'avait que son travail pour vivre et pour élever son cher Petit-Jacques.

Petit-Jacques s'était toujours montré sage et docile, parce qu'il voyait combien sa bonne mère se donnait de peine pour lui procurer des mitaines bien chaudes pendant l'hiver, des chapeaux légers pendant l'été, et du pain blanc en toute saison.

— “ Bonjour, Petit-Jacques. Tu râcles les allées ; je vais t'aider.

— Non, Antoine ; maman m'a défendu de t'ouvrir la porte.

— “ J'entrerai bien tout seul ” répondit Antoine en sautant par-dessus la haie.

La conscience du Petit-Jacques était tranquille ; il n'avait pas ouvert la porte.

Au bout d'un instant, son camarade, cessant de travailler, lui dit :

— “ Viens-tu sur la place ? Il y a une baraque d'arrivée. Tu verras un ours qui danse sur la corde et des singes qui font des grimaces.

— Je n'ose pas. Maman m'a dit de garder la maison.

— Viens tout de même ; nous ne resterons qu'une minute. Pendant ton absence, ma sœur Jeanne gardera ta maison ; elle est justement là qui fait paître notre chèvre.”

Petit-Jacques se gratta la tête avec hésitation et retourna le sable avec le bout de son pied.

— “ Tu n'es qu'un lâche ! lui dit Antoine d'un ton moqueur.

Cette parole fut décisive.

Petit-Jacques, qui ne voulait pas avoir l'air lâche, sortit du jardin.

Arrivé sur la route, il sentit qu'il faisait mal et s'arrêta court.

Antoine, dont les allures résolues en imposaient au petit garçon, regarda son camarade d'une façon si méprisante que celui-ci ayant honte de sa faiblesse, suivit son tentateur.

Ils partirent d'un pied léger et arrivèrent juste au moment où le bateleur quittait la place avec son ours, ses deux singes et son chien.

Antoine et Petit-Jacques furent déçus, mais ils ne perdirent cependant pas tout spectacle.

Un singe était monté sur l'ours ; l'autre se tenait à califourchon sur le chien. Ces cavaliers tourmentaient leurs montures de mille façons et faisaient des cabrioles fort grotesques. Le singe brandissait un sabre de bois. Le singe à l'ours était le plus amusant. Comme il avait de l'espace, il gambadait de la tête à la queue du gros animal, dansait sur sa tête ou se pendait à ses oreilles.

Sans même le remarquer, les deux enfants suivirent la caravane bien loin hors du village.

Les ours ont de la patience, mais il paraît qu'il ne n'en faut pas abuser.

Le singe, qui amusait tant les petits garçons, agaça tellement sa monture que celle-ci finit par grogner d'un ton menaçant.

Le singe, loin d'écouter cet avertissement, redoubla ses taquineries et fit si bien que l'ours, se fachant, brisa sa chaîne, jeta son cavalier par terre et courut sur lui en grinçant des dents.

Le bateleur retourna la tête.

Antoine et Petit-Jacques, voyant la bête déchaînée, se sauvèrent à toutes jambes.

Le malin singe, pour n'être pas seul à braver la colère de l'ours, suivit les petits garçons.

L'ours soufflant, grognant, arriva sur les fugitifs.

Le chien aboyait, le bateleur criait, et les deux enfants couraient à toute vitesse.

Ils s'arrêtèrent, à moitié morts d'épuisement, sur la lisière d'un bois, et virent avec une joie sans pareille que l'ours avait perdu leurs traces.

Lorsqu'ils se furent reposés, ils cherchèrent à s'orienter, car ils étaient perdus. Ils suivirent le premier sentier qui s'offrit à leurs yeux et marchèrent au hasard pendant longtemps.

Comme la nuit approchait, et qu'ils n'avaient rien mangé depuis le matin, leur inquiétude redoubla.

Le vent soufflait avec violence. On entendait toutes sortes de bruits dans la forêt, et les cris des oiseaux nocturnes se mêlaient aux hurlements des loups.

Antoine, si résolu quelques heures auparavant, montra la plus grande frayeur et se mit à pleurer.

“ Je regrette bien de t'avoir écouté, lui dit Petit-Jacques, et je vois que tu n'as pas de courage que pour te moquer des autres. ”

La nuit était tout à fait venue. Ils aperçurent au loin une lueur qui brillait à travers les arbres et se dirigèrent de ce côté.

Ils arrivèrent devant une grande maison qui semblait isolée au milieu des bois.

Antoine, qui pleurait toujours, et qui tenait Petit-Jacques par le coin de sa blouse, n'osa pas aller frapper à la porte.

Celui-ci s'approcha de la fenêtre et regarda dans l'intérieur du logis.

Il vit auprès de la cheminée une grosse femme et un homme avec un grand nez crochu, qui se chauffaient les pieds.

“ Les vilaines gens ! dit Antoine, dont les dents claquaient d'épouvante ; sauvons-nous !

— Où veux-tu aller à cette heure ? Je vais frapper ; advienne que pourra ! ” répondit Petit-Jacques.

A peine avait-il prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit ; l'homme au nez crochu parut, une chandelle à la main, et un gros chien s'élança vers les enfants en aboyant avec fureur.

Antoine et Petit-Jacques poussèrent des cris d'effroi.

“ Ici ! Turc, cria l'homme en rappelant son chien. Que faites-vous là petits vagabonds ? ” ajouta-il d'une voix formidable.

Antoine serra son compagnon sans pouvoir parler.

Petit-Jacques raconta naïvement son histoire.

“ Ce sont des enfants perdus, dit la grosse femme qui s'était avancée sur le seuil de la porte. Entrez, mes pauvres petits ; il ne fait pas bon de rôder dans les bois à pareille heure. ”

Antoine et Petit-Jacques, rassurés par ces bonnes paroles, entrèrent dans la cuisine.

La bonne femme fit approcher les enfants du feu, car ils tremblaient autant de froid que d'épouvante. Elle tira des cendres de grosses pommes de terre, qu'elle leur servit avec du beurre frais.

Lorsqu'ils furent réconfortés, elle les amena se coucher dans une petite chambre, à côté de la cuisine.

Les deux enfants, brisés de fatigue, se jetèrent tout habillés sur leur couchette. Petit-Jacques s'endormit tout de suite. Antoine, dont les terreurs n'étaient point calmées, ne put fermer l'œil. Entendant du bruit dans la cuisine, il se leva et regarda par le trou de la serrure. Il vit un homme court et trapu, dont

le visage, caché par un large feutre, ne laissait voir que de large oreilles rouges, et une barbe de même couleur, toute hérissée.

Antoine, tremblant comme la feuille, réveilla son compagnon et lui fit part de ses craintes.

Petit-Jacques, sautant à bas du lit, vint regarder à son tour par le trou de la serrure ; il entendit l'homme à la barbe rouge qui disait :

“ Je les ai vus arriver chez vous ; ils sont en bon état ; le plus grand est dodu et gras ; le petit est un peu maigre, mais sa chair me semble délicate. Je les prends tous les deux.

— Faudra-il vous les conduire vivants, ou leur couper le cou ? demanda le maître du logis.

— Saignez-les, et passez-les à l'eau bouillante ; ma ménagère ne pourrait jamais se résoudre à tuer ces pauvres petits, riposta l'homme aux oreilles rouges.

— Demain, au point du jour, ils seront chez vous ”, ajouta la grosse femme.

En entendant ces mots Antoine chancela ; Petit-Jacques, le secouant rudement l'empêcha de tomber.

“ Nous sommes perdus, dit Antoine ; l'homme à la barbe rouge est un ogre, et nos hôtes sont ses pourvoyeurs. C'est pourquoi ils nous ont si bien accueillis. ”

Et il se prit à sangloter.

“ Il ne s'agit pas de pleurer, répartit Petit-Jacques ; maman, à laquelle tu m'as fait désober aujourd'hui pour la première fois, répète souvent : “ Aide-toi, le ciel t'aidera. ” Aidons nous donc, et tâchons de sortir d'ici. ”

Les deux enfants ouvrirent doucement la fenêtre. Liant les draps du lit, ils s'en servirent comme d'une corde, et descendirent dans une petite cour qui se trouvait derrière la maison.

Par malheur, cette cour n'avait pas d'issue ; de hauts murs l'entouraient de toutes parts, et la porte de communication était verrouillée.

Dans le fond de la cour, se trouvait une écurie très étroite, où ruminait une vache. A côté, une écurie plus basse et plus vaste servait de logis aux pourceaux.

Ne pouvant s'échapper, nos deux camarades voulurent remonter dans la chambre.

Les draps du lit, mal attachés, cédèrent sous leurs efforts, et nos deux petits aventuriers, bon gré, mal gré, restèrent prisonniers dans la cour.

La nuit étant fraîche, ils furent obligés de passer la nuit dans l'écurie des porcs suffisamment fournie de litière.

Justement cette écurie était vide alors, bien qu'on entendît dans la paille le grognement de petits cochons.

Les jeunes déserteurs passèrent une nuit bien triste dans cette étable froide et nauséabonde. L'inquiétude les tenait en éveil, et le

moindre bruit leur causait de mortelles frayeurs.

Au point du jour, ils entendirent tirer les verrous de la porte, et virent, par l'auge de l'écurie l'homme au nez crochu, qui s'en vint repasser un grand couteau sur une meule.

La grosse femme tournait la manivelle, et tous deux se parlaient à voix basse, en jetant des regards significatifs vers l'endroit où se tenaient blottis les pauvres enfants.

Lorsque le couteau lui parut bien effilé, l'homme s'approcha de l'écurie en s'écriant d'une voix sinistre :

“ Ah ! ah ! mes jeunes gaillards, vous allez passer un mauvais quart d'heure ! ”

En entendant ces terribles paroles, Antoine et Petit-Jacques sortirent de l'écurie et vinrent se jeter en pleurant aux pieds de celui qu'ils prenaient pour un ogre.

“ Grâce ! mon bon monsieur, criait Antoine, en embrassant les genoux de l'homme.

— Ayez pitié de nous ! ” disait Petit-Jacques, en implorant la grosse femme.

L'homme et la femme les regardèrent avec surprise :

“ Que faites-vous dans cette écurie ? ” s'écrièrent à la fois les deux époux.

Petit-Jacques, qui ne mentait jamais, raconta le motif de sa terreur.

Au récit du petit garçon, l'homme et la femme laissèrent échapper les éclats d'un rire immodéré.

Après quoi l'homme pénétra dans l'écurie, et la femme releva les enfants.

“ Voici les jeunes gaillards qui vont passer un vilain quart d'heure, dit l'homme en montrant les deux cochons de lait qu'il tenait par les oreilles.

Tout fut expliqué.

Les petits garçons au comble de la joie, remercièrent ces bonnes gens.

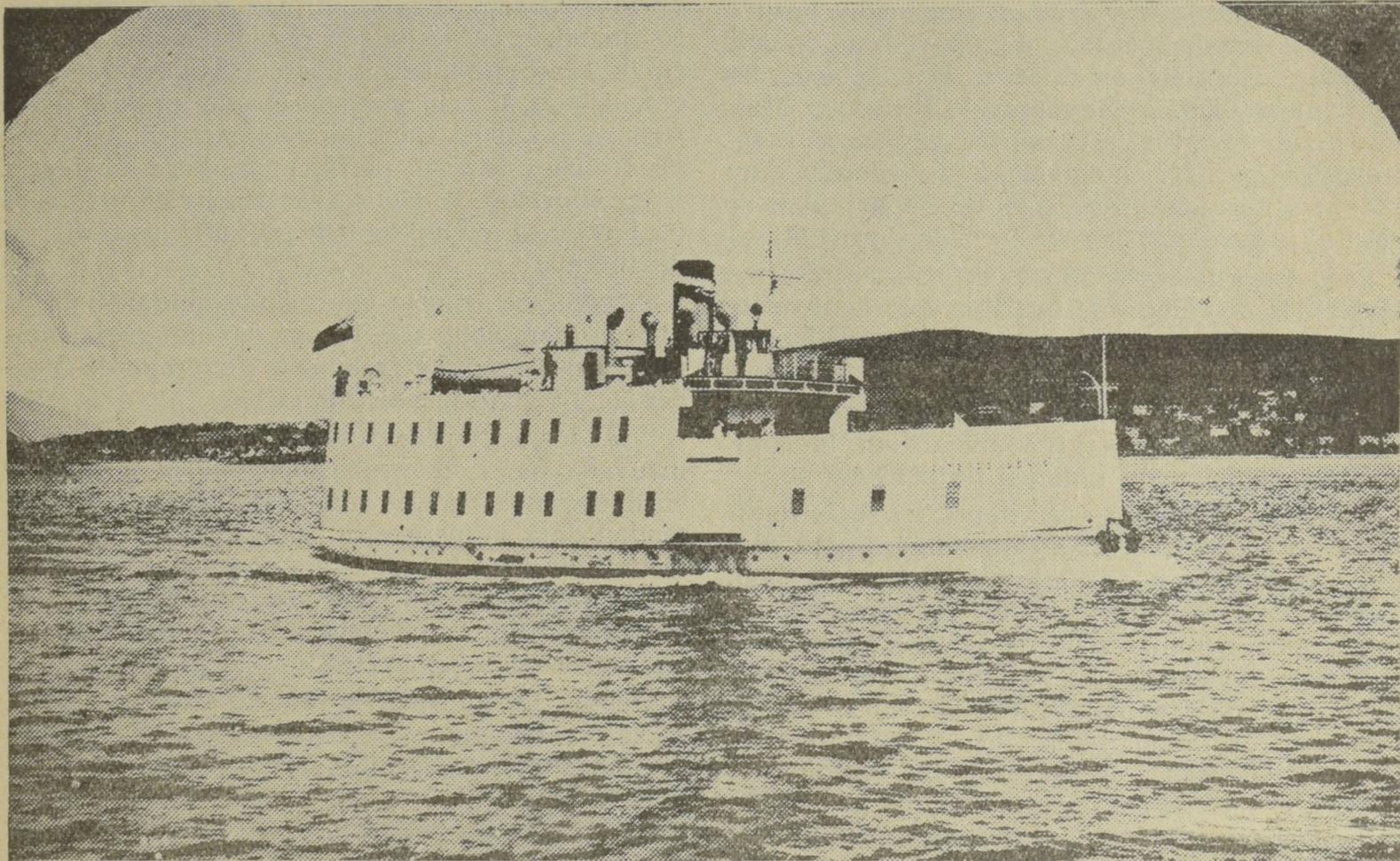
“ Allez, mes enfants, et désormais ne désobéissez plus à votre maman, dit la grosse femme.

— Et surtout gardez-vous d'écouter aux portes ! ” ajouta l'homme au nez crochu.

Qui fut heureux ? C'est Petit-Jacques, lorsqu'il se retrouva chez sa maman, qui était si cruellement inquiète, et à qui il raconta ses aventures.

“ Maman, dit-il je ne fréquenterai plus les mauvaises compagnies, et je suivrai toujours vos conseils.

— Et tu feras bien, mon fils, répondit-elle ; un enfant n'a pas de meilleure ami que sa mère. ”



LE “CITÉ DE LÉVIS”, le nouveau traversier d'hiver entre Québec et Lévis.

La légende de Pégarra

CONTE BASQUE



'EST un frais matin du printemps, pluie de senteurs et de rosée.

Mayhana, Kattina et Maïder ont devancé l'aurore, et le grand bois fleuri retentit de leurs rires et de leurs chansons.

Ce sont les trois gentes damoiselles de trois braves et pacifiques seigneurs basques du Labourd, plus grands chasseurs que ferrailleurs, et songeant avant tout à forcer lièvres et sangliers.

Les seigneurs d'Iturbie, d'Arki et d'Ossomendia sont loin de douter qu'à cette heure matinale, les Trois-Grâces se mirent dans l'eau d'un joli ruisseau, et vont assister à une scène ressemblant à un songe des Mille et une nuits.

Dans la clairière toute illuminée de soleil, paraît soudain aux yeux étonnés, un jeune seigneur vêtu de velours cramoisi lustré d'or. Une coiffe de velours auréole ses cheveux châtons dont les boucles entourent sa tête fine aux grands yeux bleus rêveurs.

Un manteau noir descend à ses genoux, étroitement gainés de cuir, et dans sa main nerveuse se tord une badine à pommeau d'or. On dirait une gravure dont s'ornent les vieux manuscrits composant la bibliothèque fastueuse du sire d'Ossomendia.

— Bonjour à vous, gracieuses habitantes de ces bois, murmure le chevalier en s'inclinant jusqu'à terre. J'arrive de bien loin, d'un pays beau comme le vôtre, où le soleil est éclatant, la mer bleue, les fleurs merveilleuses j'ai nommé la Provence. Mais hélas, pour moi, tout cela est sans prix et sans saveur, et je parcours le monde, à la recherche d'un remède à mes maux, car sous mes apparences de félicité, je garde en moi un horrible tourment.

Trouverais-je enfin auprès de vous, le charme susceptible de rompre le mauvais sort dont m'accabla, dès le berceau, une fée malveillante ?

Pour disputer à la tombe ma frêle vie, ma mère donna l'ordre de détruire jusqu'à la dernière, la troupe croissante des grenouilles dont la complainte troublait mon sommeil de nouveau-né.

Dociles et patients, les serviteurs, les serfs fouillèrent les étangs avoisinant inhabitables pour certaines fées qui ont coutume d'y danser en rond, au clair de lune. L'une d'elles, plus irascible ou plus cruelle, me maudit en ces termes " Jamais tu ne boiras de l'eau de nos fontaines, et si tu t'avisais d'y tremper tes lèvres, aussitôt son cristal se changerait en fange. Jamais tu ne t'affranchiras de notre vengeance implacable, qui toujours et partout, te poursuivra... à moins que tu rencontres de par le monde, la femme assez audacieuse pour oser braver notre puissance... Sache seule-

ment que le jour où, rompant le charme, tu boiras, ma baguette vengeresse frappera."

Et depuis vingt ans, mes lèvres brûlantes n'ont pu goûter à la fraîcheur de l'eau A prix d'or, mon père a obtenu d'un alchimiste le secret d'un élixir qui me permet de vivre, mais je voudrais pouvoir toucher à l'eau cristalline de vos fontaines, de vos gaves, de vos sources chantantes... Ah! jeunes filles si belles, ayez pitié! serez-vous cruelles comme toutes les autres, qui ont tremblé d'effroi?...

Mais Maïder avait écouté comme en extase, les paroles du jeune seigneur... Quand il se tut, elle affirma :

— Revenez demain à pareille heure, et vous serez délivré à jamais, je le jure.

Ses compagnes la regardaient surprises, bouleversées, mais comme poussées par une force invincible, elles remontèrent le côteau, sans oser interroger leur amie.

Restée seule, Maïder d'Ossomendia, rayonnante d'espoir, et comme transfigurée, se mit à l'oeuvre. Agenouillé auprès de la source, ses jolis doigts roses entrent dans la terre humide et noire qui en garnit les bords et pétrissent inlassablement la vase argileuse qui bientôt prend une forme étrange qu'accompagne une sonorité de grotte. Parfois, interrompant son étrange travail, la jeune fille cueille, dans la prairie, maintes plantes d'elle seule connues, qu'elle hache et mêle à l'argile.

Tout le jour, toute la nuit encore, Maïder travailla... et quand parut l'aurore, fière de son oeuvre et confiante en son destin, la fille du seigneur d'Ossomendia se dirigea vers la clairière. Et quand, précédé de son lévrier bondissant, parut le beau chevalier, il aperçut Maïder radieuse qui, debout, portait sur son épaule un vase à reflets roses sur les flancs duquel perlaient les gouttes fraîches de l'eau puisée au ruisseau chantant. Et se courbant, la jeune fille pencha ce vase vers les lèvres du jeune seigneur qui, à longs traits, se désaltéra...

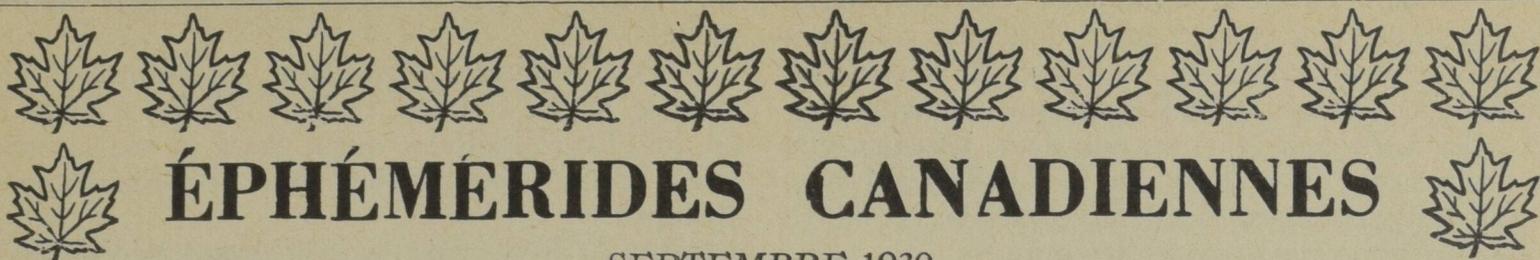
A peine sa bouche gourmande quittait-il l'ampore, qu'un coup sec, frappé par une main invisible, brisa en mille fragments l'ouvrage de Maïder... Le charme était rompu!

" Ma baguette vengeresse frappera ", avait dit la mauvaise fée... mais elle avait seulement brisé le vase, et, sur les débris épars, Maïder, rayonnante, tendait déjà sa main vers l'anneau nuptial que lui mettait au doigt le jeune chevalier sauvé par elle.

Et quelques jours plus tard, au château d'Ossomendia, furent célébrées les épousailles au son des cloches de trois beffrois.

Depuis, quand vient le soir, se dirigent vers la fontaine, les jeunes Basquaises, au fin profil, portant sur leurs épaules, mais surtout sur leur tête, le légendaire " pégarra " aux beaux reflets roses, aux flancs arrondis.

Jeanne DELCOU.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1930

1 — S. G. Mgr Omer Plante, auxiliaire à Québec, bénit le nouvel Hôtel-Dieu de Lévis.

2 — Partis hier de Paris à bord du *Point d'interrogation*, Dieudonné Coste et Maurice Bellonte, deux hardis aviateurs français, sont signalés cet avant-midi à 9 heures 30, heure de l'Atlantique, à Canso, Nouvelle-Écosse. D'après les prévisions ils arriveront ce soir à New-York, but de leur randonnée.

— Les pageants historiques représentant l'*Ame du Canada* attirent le soir des foules considérables à l'Exposition de Québec.

3 — L'hon. M. P.-É. Blondin est nommé président du Sénat canadien. Il succède à l'hon. M. A.-C. Hardy.

— M. Adélarde Belisle, de St-Eustache, gagne la médaille d'or du Mérite agricole, pour la présente année.

5 — Le lieutenant-colonel J.-S. O'Meara et M. Pierre Bertrand, de Québec, et M. le Dr J. Leblond, de Lévis, sont nommés membres de la Commission du Havre de Québec.

— M. l'abbé Victorin Germain, vicaire à Ste-Marie de Beauce, est nommé visiteur-adjoint des écoles de la Commission scolaire de Québec.

6 — Une crosse épiscopale en argent, sertie de 52 rubis, avec feuilles d'érable en or, est offerte à S. G. Mgr R. Villeneuve, évêque-élu de Gravelbourg.

8 — A Ottawa s'ouvre la session extraordinaire convoquée par le Gouvernement Bennett pour remédier au chômage. M. Georges Black, député du Yukon, est élu président de la Chambre, et M. Armand Lavergne, vice-président.

— M. Turnbull, de Régina, propose l'adresse, et M. Onésime Gagnon, de Dorchester, est le second.

9 — Un incendie qui s'est déclaré cette nuit détruit l'église paroissiale, la gare et une partie du village de la station d'Hébertville, au Lac St-Jean.

9 — L'hon. M. Bennett, premier ministre du Canada, donne avis à la Chambre, que son Gouvernement veut dépenser une somme de \$20,000,000. pour combattre le chômage.

11 — Ce matin, en la basilique d'Ottawa, S. G. Mgr Rodrigue Villeneuve, O.M.I., est sacré évêque de Gravelbourg, par S. G. Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa. L'archevêque consécrateur est assisté de LL. GG. NN. SS. Louis Rhéaume, évêque d'Haileybury et Joseph Guy, vicaire apos-

tolique de Grouard. S. G. Mgr Béliveau, archevêque de St-Boniface, donne le sermon en français, et le T. R. Dom Severinus Gertken, abbé *nullius* de Muenster, prêche en anglais.

12 — On annonce que M. Louis Cousineau, C.R., ancien maire de Hull, a été nommé juge de la Cour Supérieure de Québec, en remplacement de l'hon. juge Weir, décédé :

14 — Mgr Philéas Fillion, recteur de l'Université Laval, bénit solennellement la nouvelle église de Belvédère, ville de Québec, dédiée aux Saints Martyrs canadiens.

15 — On apprend que Mgr Joseph Charbonneau et Mgr Joseph Chartrand, vicaires-généraux de l'archidiocèse d'Ottawa, viennent d'être nommés protonotaires apostoliques par Sa Sainteté le Pape Pie XI. M. le chanoine François Boulay, curé de la Cathédrale des Trois-Rivières, est nommé prélat de la maison du Pape.

16 — M. Jean Thomas, M. le Commandeur C.-J. Magnan, M. le Dr Emile Fortier, M. le Commandeur J.-Eugène Corriveau et l'archidiacon Scott, tous de Québec, sont faits officiers d'Académie, par le Gouvernement français.

— Au Château Frontenac de Québec, l'hon. M. T.-A. Stewart, ministre des Travaux publics à Ottawa, ouvre la 17e Convention de l'Association des Bonnes Routes, en présence de près de 500 délégués venus de toutes les provinces du Canada et même des pays étrangers. On y remarque la présence de l'hon. G.-H. Carroll, lieutenant-gouverneur, et de l'hon. M. A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec.

— Au Parlement de Québec s'ouvre le Congrès des Inspecteurs d'écoles de notre province sous la présidence de l'hon. Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction publique.

— L'hon. M. Bennett, premier ministre du Canada, annonce des changements assez importants au tarif douanier. Les droits de douanes sont haussés sur une quantité de produits que l'on peut manufacturer ou produire au pays.

17 — L'hon. M. J.-É. Perreault, ministre de la Voirie et des Mines du Gouvernement de Québec, est élu président de l'Association des Bonnes Routes, actuellement en congrès à Québec.

18 — Le R. P. Joseph Fillion, des Pères Blancs, retourne dans ses missions d'Afrique après un séjour de dix ans au Canada et aux États-Unis.

— Pour la première fois depuis cent ans, une explosion cause la mort de sept personnes à la mine Victoria, près de Truro, N.-É.

19 — M. Frédéric Poulin, de St-Valentin, comté de St-Jean, se classe premier dans un concours spécial tenu au cours de l'été pour la décoration du Mérite agricole de la République Française.

— La *Cité de Lévis*, un des deux bateaux que la Compagnie de la Traverse de Québec à Lévis, a fait construire en Angleterre, arrive en notre ville après une traversée de seize jours.

20 — A Détroit, E.-U., décède subitement M. George-Frederick Porter, de Windsor, Ont., à l'âge de 67 ans. M. Porter fut l'architecte du Pont de Québec et c'est lui qui en surveilla la construction.

21 — A Montréal, s'ouvre la semaine de l'Exposition missionnaire.

22 — A Ottawa a lieu la prorogation de la session spéciale convoquée en vue de remédier au chômage.

23 — L'hon. M. Bennett, premier ministre du Canada, les HH. MM. Guthrie, ministre de la Justice, H.-H. Stevens, ministre du Commerce, et Maurice Dupré, solliciteur général, s'embarquent ce soir à Québec pour l'Angleterre. Tous quatre se rendent à la prochaine conférence impériale à Londres.

23 — Le professeur Gustave Roussy, de la Faculté de Médecine de Paris, donne devant une belle assistance une conférence sur le cancer. Cette conférence marque l'inauguration officielle de l'Institut du Cancer récemment fondé à Québec.

24 — Les membres de la Commission des Assurances Sociales de Québec, créée lors de la dernière session, en vertu de la loi 20 Geo. V, chapitre 14, ont été nommés ce matin par le cabinet provincial. Ce sont : M. Edouard Montpetit, professeur à l'Université de Montréal, président ; Sa Grandeur Mgr Georges Courchesne, évêque de Rimouski ; l'archidiacon F.-G. Scott, de Québec ; M. Georges-A. Savoy, président de l'Association des Manufacturiers Canadiens pour la division de Québec, St-Jean, P. Q. ; M. F.-T. Foster, président du Conseil des Métiers et du Travail, de Montréal ; M. Gérard Tremblay, secrétaire général des Syndicats Nationaux Catholiques de Montréal, et M. le Dr Alphonse Lessard, directeur de l'Assistance publique et du Service Provincial d'Hygiène, Québec.

25 — L'hon. J.-N. Francoeur, ministre des Travaux publics au Gouvernement de Québec, accorde les contrats pour la future prison des femmes qui sera construite sur le Chemin du Bois Gomin, à Québec. L'édifice coûtera au-delà de \$300,000.

— L'Action Sociale Catholique de Québec tient aujourd'hui sa Journée diocésaine des Oeuvres. Deux séances d'études ont lieu à la Salle des Promotions de l'Université Laval.

26 — A Québec la fête des saints Martyrs canadiens est célébrée solennellement en plusieurs églises et chapelles. C'est désormais le 26 septembre de chaque année que sera commémorée la

fête de S. Jean de Brébeuf et de ses SS. Compagnons.

— A l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, décède le R. P. Siméon Paré, C.S.S.R., à l'âge de 64 ans. Le Père Paré, qui a passé sa vie sacerdotale à prêcher des missions, était né à Ste-Anne de Beaupré.

27 — A St-Gervais de Bellechasse, décède M. le notaire Murdock MacKenzie, à l'âge de 57 ans.

28 — A Montréal, devant une foule de plus de 10,000 personnes, a lieu le dévoilement du monument à Sir Louis-Hippolyte Lafontaine par l'hon. H.-G. Carroll, lieutenant-gouverneur de la Province. Ce monument a été élevé dans le parc Lafontaine.

29 — Le résultat des deux concours pour le prix David vient d'être connu.

Premier concours.— Ouvrages de science morale et politique.

Cinq ouvrages écrits en français et deux ouvrages écrits en anglais ont été admis, dans ce concours.

Pour les ouvrages écrits en français, il y avait un prix de \$1,700, qui a été attribué à M. Gustave Lanctôt, assistant archiviste du Canada, auteur de *l'Administration de la Nouvelle-France*, et à M. Raymond Tanghe, auteur de la *Géographie humaine de Montréal*, qui ont été classés "ex aequo" et qui recevront chacun \$850.

Pour les ouvrages écrits en anglais, il y avait un prix de \$600, attribué au Rév. Dr Harvey-Jellie, auteur de *Where shall wisdom be found?*

Deuxième concours.— Ouvrages de critique littéraire, mémoires ou récits de voyage. Douze ouvrages écrits en français et quatre ouvrages écrits en anglais ont été admis à ce concours.

Pour les ouvrages écrits en français, il y avait un prix de \$1,700 attribué à M. Marcel Dugas, auteur de *Littérature canadienne*, et au Rév. Père Lamarche, O.P., auteur de *Ebauches critiques*, qui ont été classés "ex-aequo" et qui recevront chacun \$850.

Pour les ouvrages écrits en anglais, il y avait un prix de \$600, attribué à M. S. Morgan-Powell, auteur de *Memories that leave*.

— M. le Dr P.-C. Daigneau est élu président de la Société du Parler français au Canada. A cette réunion on annonce la publication du *Glossaire*, ouvrage auquel cette société travaille depuis vingt-cinq ans.

30 — On apprend par les *Acta Ap. Sedis*, que M. le chanoine Sylvio Corbeil, Mgr Joseph Lebeau, camérier secret, M. l'abbé G.-Édouard Fitzgerald, du diocèse d'Ottawa, et M. le chanoine J.-Ferdinand Béland, du diocèse des Trois-Rivières, sont créés prélats de la Maison du Pape.

La fille.— Attends un peu, papa, il pleut... je pourrais abîmer mon manteau de fourrure.

Papa.— Tu dis des sottises, où as-tu appris que les lapins se munissaient de parapluies lorsqu'il pleut?

Pour prévenir et guérir les brûlures

Le nombre des brûlures qui pourraient être facilement évitées est considérable. La preuve en est fournie par une statistique extrêmement intéressante du Dr Weigert. Cet auteur a étudié une série d'enfants des écoles de la ville de Lyon au point de vue des cicatrices de brûlures et de leurs origines. Il a ainsi constaté que, sur 250 brûlures, il y en a 100, soit 40 pour 100, qui sont dues à l'ignorance et, par conséquent, parfaitement évitables.

Les causes de ces brûlures sont d'abord les cataplasmes appliqués trop chauds. Il est singulier de voir, en effet, que cette médication de tout premier ordre devienne ainsi la source de complications graves, simplement parce que les mamans ne savent pas qu'un cataplasme ne doit être appliqué directement sur la peau que lorsqu'on a pris soin d'apprécier sa température en le tâtant pendant quelques instants avec le dos de la main. Ajoutons qu'il est de même préférable, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants très jeunes à peau délicate, de n'appliquer le cataplasme qu'après l'avoir enveloppé dans un tissu éponge qu'on peut, d'ailleurs, enlever au bout d'un moment.

N'oublions pas, en outre, qu'une très haute température n'est pas indispensable. On obtient des résultats équivalents en appliquant à la suite les uns des autres plusieurs cataplasmes moyennement chauds.

Une autre cause de brûlures évitables relevé par le Dr Weigert est représentée par la teinture d'iode. C'est là un fait incontestable et dont on doit regretter qu'il ne soit pas plus souvent mentionné par les journaux. Chacun serait ainsi mis en mesure de savoir que la teinture d'iode risque parfois de brûler d'une façon très grave, surtout dans le jeune âge, c'est-à-dire chez le nourrisson.

On dit que ces brûlures sont le résultat de teinture d'iode trop ancienne et décomposée. Pour éviter la décomposition, la teinture d'iode du Codex est depuis peu additionnée d'un peu d'iodure de potassium. Mais, par contre, la teinture actuelle est au dixième, tandis qu'autrefois elle était au treizième. Elle est donc plus concentrée et n'est certainement pas moins dangereuse qu'autrefois.

Pour ma part, je crois que ce qui fait que la teinture d'iode brûle si souvent, c'est qu'on l'applique en couches trop multipliées sur des personnes dont la peau ne supporte pas ce médicament. Pour éviter les brûlures de ce genre, il suffit d'abord de ne jamais appliquer

de la teinture d'iode pure du Codex chez les personnes dont on n'a pas eu l'occasion de tâter par des essais progressifs la susceptibilité à l'égard de cette teinture. Évitez systématiquement l'emploi de la teinture chez les enfants de moins de deux ans. Par prudence on adoptera d'une manière courante la teinture d'iode dédoublée (additionnée de son volume d'alcool), qui, en toute circonstance, est suffisante et beaucoup moins dangereuse que celle du Codex.

Ce ne sont d'ailleurs pas là les seules formes de brûlures évitables. Il en est d'autres sur lesquelles précisément la préfecture de police de Paris vient d'attirer l'attention du public dans une note reproduite dans les journaux. On utilise beaucoup, en effet, dans les ménages, des substances volatiles et inflammables telles que la benzine, l'éther, le pétrole, le sulfure de carbone, etc. On les emploie pour nettoyer des vêtements ou encore pour les soins de la chevelure. Or, ces substances donnent naissance à des vapeurs lourdes qui peuvent, pour ainsi dire, s'écouler vers le sol. De là, elles sont entraînées dans le courant d'air qui va alimenter le foyer. Elles prennent ainsi feu, explosent et enflamment tout ce qu'elles touchent.

C'est ainsi qu'une dame de ma connaissance ayant enfilé un gant pour le nettoyer à la benzine s'approcha, l'opération finie, de la cheminée pour hâter le séchage et se brûla grièvement.

La conclusion pratique est que ces substances, d'ailleurs si utiles, ne doivent jamais être employées qu'en plein air ou dans une chambre sans feu ni lumière.

Notons, en passant, que l'acétone peut, dans beaucoup de cas, remplacer efficacement les substances que je viens d'énumérer, tout en étant beaucoup moins inflammable qu'elles.

Une fois la brûlure faite, il faut la soigner. Terminons donc cet article en donnant quelques brefs conseils sur la meilleure manière de hâter la guérison de ces plaies.

Le meilleur remède, le plus actif, est représenté par le liniment oléo-calcaire, mélange d'eau de chaux et d'huile d'amandes douces auquel on peut ajouter pour 100 grammes 25 centigrammes de chloramine T ou 5 centigrammes de thymol. (Le premier de ces mélanges ne se conserve pas plus de huit ou dix jours) Notons cependant qu'en ces matières il est toujours préférable d'utiliser peu d'antiseptiques surtout s'il s'agit d'enfants, de nourrissons qui, lorsque la brûlure est un peu grande, peuvent être facilement intoxiqués par résorption cutanée.

Lorsque les bulles se sont formées on les crèvera avec la pointe des ciseaux désinfec-

tés à l'alcool, et, pour que l'épiderme ne s'arrache pas et ne mette pas le derme à nu — ce qui exacerbe les douleurs, — on prendra toutes les précautions nécessaires en faisant un pansement soigné.

Pour calmer la douleur, parfois si intense, on aura recours soit à des saupoudrages de magnésie calcinée, soit encore à des bains d'eau additionnée de 10 pour 100 de cristaux de carbonate de soude. On peut aussi faire passer deux ou trois fois de suite sur la plaie, avec précaution, un cristal de carbonate de soude.

Un moyen plus efficace encore d'atténuer la douleur est le contact avec l'eau froide, ou un corps froid, ou encore la ligature du membre au-dessus de la brûlure. On serre cette ligature assez pour que le membre devienne un peu bleu sans cependant faire disparaître le pouls. On laisse cette ligature en place une ou deux minutes puis un relâche la pression jusqu'à ce que le membre ait repris sa teinte naturelle. Puis on serre de nouveau et un peu plus longtemps que la première fois. On relâche de nouveau et ainsi de suite en augmentant chaque fois la durée de la stase déterminée par la ligature. La durée de la compression ne dépassera cependant pas vingt-cinq à trente minutes.

La grande difficulté dans le traitement des brûlures c'est qu'il se forme des adhérences très intimes entre les pièces de pansement, le liquide qui suinte et la surface de la plaie. Par suite, chaque fois qu'on change le pansement de minuscules lambeaux de chair sont arrachés ou déchirés. Il en résulte une douleur vive et la cicatrisation est retardée. On obvie assez efficacement à ces inconvénients en interposant une étoffe spéciale imbibée d'une substance grasse, comme le *tulle gras* qu'on trouve dans le commerce.

On a aussi beaucoup recommandé l'acide picrique. Mais ce médicament semble être actuellement oublié parce qu'il provoque des accidents d'intoxication surtout chez les nourrissons. Dans tous les cas, on saura qu'une compresse imbibée d'acide picrique doit être *essorée* avant d'être appliquée sur la brûlure.

Je ne parle pas ici des applications de paraffine, qui ne peuvent être correctement faites que sous la direction d'un médecin.

Telles sont les notions d'hygiène pratique qu'il convient d'avoir présentes à l'esprit et de répandre. Elles éviteront bien des brûlures et leur cortège de souffrances. Elles feront que les cicatrices seront moins disgracieuses. Enfin, elles épargneront pas mal de cancers cutanés qui se développent souvent sur des cicatrices de brûlures mal soignées.

DR MORHARDT.

(L'Ecole et la vie.)

Salles de bains



Il est important d'attirer tout spécialement l'attention du public sur le très grand danger qui peut exister dans une salle de bains du fait de conducteurs électriques qui ne seraient pas établis dans des conditions parfaites de sécurité. En effet, une baignoire est toujours par ses diverses canalisations en bonne liaison avec la terre.

Une personne prenant son bain est donc par toutes les parties immergées de son corps en parfaite communication avec le sol, la surface du corps approchant en effet de deux mètres carrés. Si elle vient à toucher soit une portion de conducteur accidentellement dénudée, soit même une borne d'appareil, une douille, un culot de lampe sous tension, elle se trouve être dans les conditions les plus favorables à l'exagération des conséquences du contact. Nous avons déjà signalé le danger des fils souples reliés à de petits appareils électriques mobiles, lampes, radiateurs, électro-masseurs, fers à friser électriques, etc. Une personne qui, étant dans son bain, se met en contact avec l'un de ces appareils mobiles même en excellent état, s'expose à se trouver sur le trajet d'une dérivation à la terre capable de l'électrocuter. Nous verrons que le même danger peut parvenir directement d'une pièce métallique, canalisation quelconque, fil de sonnette même, en liaison accidentelle avec les conducteurs d'éclairage.

Le danger est presque aussi grand pour une personne qui, sans être dans la baignoire, se tient pieds nus ou en pantoufles mouillées dans la salle de bains — dont le parquet est presque toujours très humide et en connexion avec le métal de la baignoire qui lui-même est à la terre. On peut citer de nombreux cas d'électrocution survenus dans ces conditions.

Aussi insistons-nous tout particulièrement sur la nécessité de proscrire dans les salles de bains et dans les locaux particulièrement exposés à l'humidité (buanderies, blanchisseries) l'usage de tous appareils électriques mobiles. Une utile précaution paraîtrait être de couper par des joints isolants toutes les canalisations, alimentation d'eau, vidange, tuyaux de gaz, etc., pénétrant dans une salle de bains éclairée électriquement : mais alors il faudrait que toutes les masses métalliques enfermées dans la salle de bains, saufs les conducteurs, fussent métalliquement reliées entre elles et que l'ensemble fût *toujours* parfaitement isolé du sol, même en cas d'humidité excessive. Un défaut fortuit d'isolement de cet ensemble métallique créerait un très réel danger que l'on ne pourrait

soupçonner ; aussi paraît-il préférable de soigner tout particulièrement l'isolement des canalisations électriques fixes, de les disposer toutes, ainsi que les lampes qu'elles alimentent, hors de portée de la main et de proscrire dans les lieux humides l'emploi d'appareils électriques portatifs et de câbles souples. Le commutateur d'allumage des lampes devrait être toujours placé à l'extérieur de la salle humide.

Pour la même raison, on doit toujours éviter de toucher simultanément un appareil ou un conducteur électrique et un objet métallique pouvant se trouver relié à la terre, robinet d'eau ou de gaz, conduite, radiateur, rampe d'escalier en fer, poste téléphonique, même un fil de sonnette. Nous insistons pour faire remarquer que le danger des installations électriques dans les locaux humides est très sérieusement accru, d'une part, si la distribution est à 220 volts, d'autre part, si elle comporte un point normalement relié à la terre.

EXEMPLES D'ACCIDENTS. — Voici une série d'exemples d'accidents destinés à éclairer les indications qui précèdent :

1° A Genève, une cuisinière ayant les mains mouillées prit d'une main une lampe électrique, de l'autre elle voulut tirer de l'eau de la conduite, à peine eut-elle saisi le robinet qu'elle fut électrocutée (Weiss) ;

2° Dans une cuisine dont le parquet en béton armé était recouvert de carreaux, on constata que les montures métalliques de certains appareils chauffés électriquement étaient sous tension ; des dérivations superficielles s'étaient établies par suite de la présence d'eau salée sur les appareils. Le sol où étaient enfouies les conduites d'eau et de gaz formait une excellente terre. Les décharges atteignaient une intensité dangereuse en raison surtout de ce que les opérateurs avaient généralement les mains mouillées et que le parquet était habituellement humide (*Industrie électrique*, 1909, p. 483) ;

3° Une personne assise sur une chaise prenait un bain de pieds dans un appareil fixe à circulation d'eau chaude et d'eau froide. Elle profitait de son inaction pour se faire un massage facial à l'aide d'un vibro-masseur électrique à 110 volts. Elle se trouvait en contact parfait avec la terre par l'intermédiaire de l'eau de la cuvette et l'ensemble des canalisations de l'immeuble ; à un certain moment, par suite d'un défaut d'isolement du fil torsadé attaché au masseur, le bras ou la main fut mis en contact avec le courant.

Les deux seuls souvenirs qui lui restèrent de l'incident furent qu'elle ne put lâcher l'appareil, se sentit immobilisée et se retrouva tombée de sa chaise sur le parquet. Il est évident qu'elle dut subir une perte momentanée de connaissance suffisante pour lui avoir fait perdre l'équilibre, fait auquel elle doit peut-

être son salut. La chute permit, en effet, la rupture du circuit qu'elle formait avec la terre soit en provoquant la sortie des pieds de l'eau, soit en faisant tendre les fils torsadés qui perdirent le contact du bras (*Revue générale d'Électricité*, 9 janvier 1921, p. 130) ;

4° Une dame fut trouvée noyée dans sa baignoire, et ce ne fut que longtemps après que l'accident fut expliqué par les secousses que l'on ressentait en touchant le cordon d'appel électrique situé à côté et dont les fils étaient mis en charge par un défaut de l'installation électrique (même source) ;

5° Après avoir travaillé dans l'eau, un ouvrier, les chaussures mouillées, touche le raccordement de sa lampe portative, et il est tué (110 v. altern.) (*Industrie Électrique*, 1913) ;

6° En 1922, à Francfort, une femme prenait un bain dans une baignoire mise à terre ; conservant les pieds dans l'eau, elle voulut atteindre une lampe portative ayant un socle métallique et tomba foudroyée. Son mari venant à son secours succomba de la même manière. On a reconnu que le fil de la lampe était détérioré et que l'un des conducteurs touchait à la masse de celle-ci. Le courant était alternatif à 120 volts. Malgré la tension relativement faible du courant, le corps de la femme présentait des brûlures caractéristiques au point de contact avec la baignoire et sur la main qui avait touché la lampe. (*E. T. Z.*, 24 août 1922; t. XLIII, P. 1095 et *R. G. E.*, 8 septembre 1923, p. 79 D.)

Les six accidents que nous venons de relater ont été choisis parmi ceux que la présence de l'eau ou de l'humidité a provoqués.

De MERVILLE.

(*La Science Moderne*).

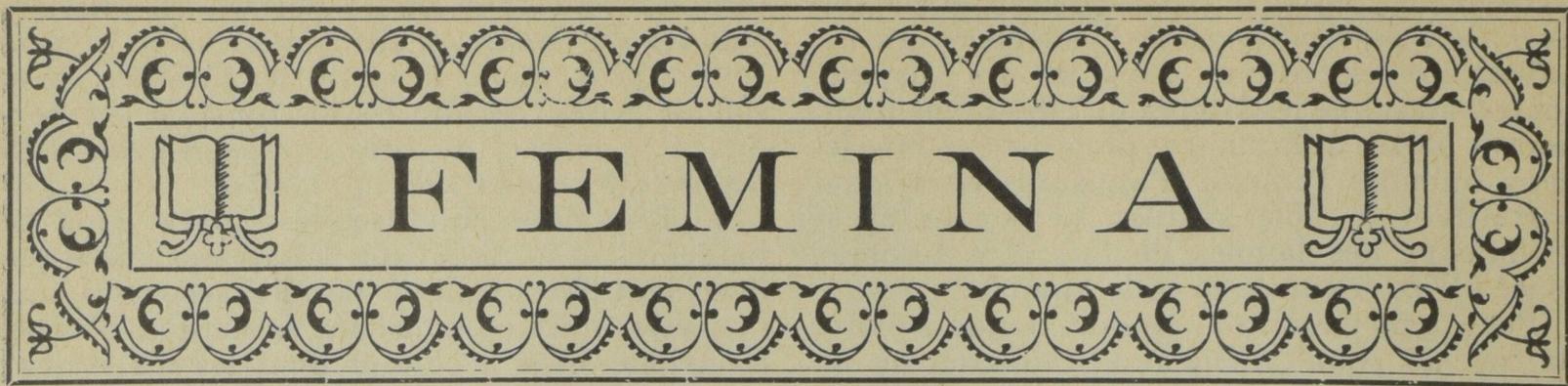
RECLAME BIEN FAITE

Il n'y a pas très longtemps, un brave monsieur se trouvait dans un grand magasin. Tout à coup, il aperçut une pièce d'or sur le tapis. Il laissa négligemment tomber ses gants et se baissa pour la ramasser.

A son plus grand regret, il constata, en se relevant, que la pièce était toujours là. Manoeuvrant alors avec une prudence infinie, il fit un petit tour et repassa au premier endroit. La pièce d'or était toujours là. Cette fois, il laissa tomber son mouchoir, regarda furtivement autour de lui, se baissa et ramassa le mouchoir, mais la pièce ne vint pas !

Alors, pris de colère, il laissa tomber son chapeau. Au même instant, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna furieux, et vit devant lui un employé du magasin qui, d'une voix aimable, lui dit à l'oreille :

— Permettez-moi, monsieur, de vous recommander la colle forte de la maison. Elle est sans rivale, comme vous avez pu le voir !



Raisons de vivre

LES mondaines qui ne se préoccupent que de leurs parures et de leurs succès ne se doutent guère de ce que sont certaines détresses matérielles et morales. Celles pour qui le retard d'un essayage est une catastrophe et qui voient paraître le premier ride avec épouvante pourraient-elles comprendre la douleur vraie et profonde, le dévouement et la bonté?...

Celles encore qui passent des heures chaque matin à se faire polir les ongles, friser les cheveux, peindre les lèvres, le bout du menton et le croquant des oreilles, qui sans cesse convoitent et acquièrent le colifichet à la mode trop dispendieux pour leurs ressources, pensent-elles que la vie est une perpétuelle course au plaisir et à l'oubli des devoirs?...

Il vient pourtant une heure où, lassée de tout, celle que le monde a prise, reconnaîtra le vide qui l'entoure. Ennuyée, elle se demandera comment d'autres ont fait: "La vie est-elle pour tous, aussi ennuyante et stupide?..."

Ah non! La vie est ce qu'on la fait. Remplie de futilités, elle conduira au néant, mais vécue pleinement, elle donnera la satisfaction et le bonheur.

Si au lieu de passer des heures à combiner des plaisirs qui ne sont que de l'agitation, la mondaine voulait seulement donner quelques instants à une tâche sérieuse, elle aurait vite compris le sens de la vie et les grandes raisons que nous avons de jouir du temps qui nous est donné.

Les travailleuses que la dureté des temps contraint à un labeur forcé, les employées, les institutrices, les mères de familles nombreuses, les maîtresses de maison sans aide ne se demandent pas quelles sont leurs raisons de vivre.

Toujours le Devoir les commande et si de temps à autre elles s'accordent quelques instants de repos, c'est afin de concentrer leurs forces et

de reprendre la tâche avec un nouveau courage. Celles qui volontairement ont renoncé aux joies de ce monde: religieuses, célibataires volontaires ou femmes d'oeuvres ne se demandent jamais non plus quelles sont leurs raisons de vivre. Partout, elles favorisent l'éveil du bien et leur tâche pour être ardue n'en est pas moins remplie de consolations.

Celles qui, libérées des soucis matérielles savent faire de leur temps un emploi intelligent en cultivant les dons qu'elles ont reçus ne seront jamais non plus les victimes de l'ennui.

Le temps qu'elles auraient pu perdre en futilités se trouve noblement employé tant pour elles que pour ceux qu'elles charment ou qu'elles instruisent.

Travailler, soigner, consoler, enseigner, c'est monter sans cesse vers plus de beauté, plus de bonté. Celle qui sera fidèle à ce programme ne connaîtra jamais le pouvoir déprimant de l'ennui. Elle travaillera à son perfectionnement moral tout en aidant les autres et sa vie sera belle et si bien remplie qu'il n'en restera jamais la moindre parcelle pour les futilités.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

SOLITAIRE.— La résolution que vous avez prise — de ne plus venir causer avec moi — n'est guère sage... pourquoi vous enlever volontairement cette distraction sous prétexte que cela m'ennuie peut-être?... En êtes-vous bien certaine?... Ne croyez vous pas plutôt que lorsque votre joli billet mauve manque dans mon courrier, j'en éprouve une grande tristesse?...

Je me dis alors que votre état de santé n'est pas aussi bon, que l'oubli est venu ou la lassitude, que sais-je?... Il ne faut plus me dire de ces choses tristes et que vous ne ferez pas, n'est-ce

pas?... L'affection est si rare et la véritable amitié aussi, hâtons-nous de cueillir et de conserver ces aimables visiteuses, de les garder longtemps...

Pourquoi ne pas me parler un peu de votre vie sédentaire, de vos lectures, des amitiés qui vous sont chères... vous goûteriez un grand plaisir à vous raconter ainsi... Donc plus de papillons noirs, chassez-les bien loin de vous en vous disant que vos lettres ne m'importent pas du tout, au contraire, je sympathise de tout coeur avec votre infortune qui vous tient à la maison... Ne gêchez pas la joie que vous ressentez à venir à notre Femina par cette crainte puérile... Donc à bientôt petite amie lointaine?...

Jeanne LE FRANC.

Comme autrefois

Saynète, par JEAN D'ASSENOY.

JEANNETTE, 18 ans.

EUGENIE, son amie, 22 ans.

FRANCOIS, fiancé de Jeannette, 25 ans.

LE PERE MATTHIEU, père de Jeannette, 60 ans.

TANTE CATHERINE, sa tante.

Une salle de ferme : table, bancs, dressoir garni de faïence, chaises de paille, mobilier ad libitum, selon que l'on voudra placer la scène en Bretagne, en Normandie, en Auvergne. Dans un coin, un piano ; pendue au mur, une petite bibliothèque avec des livres de classe.

SCENE I

JEANNETTE, EUGENIE

Mise prétentieuse, robes voyantes, coiffures exagérées, bijoux, bagues, chaînes, etc. Les deux amies sont sur des chaises ; entre elles, un grand carton rempli de rubans : gaze, soie fleurs, etc. Sur la table, des journaux de modes ouverts.

EUGENIE. — Pourquoi ne veux-tu pas mettre ces roses rouges sur ton chapeau des dimanches ?

JEANNETTE. — Elles n'iront peut-être pas avec ma robe bleue ?

EUGENIE. — Au contraire, c'est la grande mode cette année !... Vois, là à l'article :

“ Nouveautés de la saison ” : “ Les couleurs heurtées font fureur... ” Avec une boucle de brillants et du ruban vert sur ta paille jaune, ce sera tout à fait dernier genre !... Tu n'as pas idée de l'effet que tu feras dimanche à la fête avec ce chapeau là !... Il ne faut pas que nous ayons des airs de campagnardes, pense donc !... Toi, surtout !... Que dirait ton fiancé en te voyant des toilettes démodées... Lui, Parisien, un beau monsieur !... Papa l'a aperçu ce matin au moment où il descendait du train, il paraît qu'il n'est plus reconnaissable !

JEANNETTE, — Vraiment ! ?

EUGENIE. — Non. Il est tout rasé comme les jeunes gens d'à présent, et il était mis, ma chère !... Un vêtement gris, un chapeau gris aussi, des souliers jaunes ! C'est un tout autre homme que le François d'il y a deux ans.

JEANNETTE, avec fierté. — Moi aussi, je suis une toute autre Jeannette que celle qu'il a quittée !... Te rappelles-tu nos coiffes et nos petits tabliers, et nos jupes avec des fronces !... (*Elle rit.*) Etions-nous assez fagotées !... Tandis que maintenant nous sommes aussi bien que n'importe qui !...

EUGENIE, d'un air entendu, — Il n'y a rien de tel, vois-tu, ma chère, que des talons hauts, de jolis souliers et des cheveux bien ondulés pour vous donner l'air distingué.

JEANNETTE. — Oui, et puis un peu de rouge sur les lèvres et un peu de poudre Ninon sur les joues... Avec cela on est aussi bien que les grandes dames de Paris. Quand je suis allée à Montfort pour passer mon examen, il n'y avait pas une seule jeune fille aussi élégante que moi, et je me souviens qu'en voyant ma toilette, l'inspecteur d'Académie s'est penché vers le professeur qui m'interrogeait ; ils ont parlé tout bas en me regardant, et ils ont fait tous les deux : oh !... oh !... comme lorsqu'on admire quelque chose de très beau. J'étais fière, tu comprends !

EUGENIE. — Je crois bien !... Ah !... comme je regrette que maman n'ait pas voulu me laisser passer mon brevet ! C'est ça qui vous donne l'air distingué d'avoir de l'instruction !

JEANNETTE, avec modestie. — Oui, ça vous pose bien dans le monde, et puis, on peut causer un peu de tout : d'histoire, de sciences, de littérature, de voyages... On fait des citations : “ Comme dit La Fontaine, Racine, La Bruyère... ”, on place une petite date de temps en temps sans avoir l'air d'y toucher ; alors chacun pense : Comme elle est savante !

EUGENIE. — As-tu relu tous tes livres de classe pour pouvoir bien causer avec ton fiancé ?

JEANNETTE. — J'ai surtout revu ma chimie et mon histoire naturelle, parce que, à Grignon, c'est surtout la botanique qu'il aura étudiée.

EUGENIE, *avec un soupir*. — Ah ! tu es bien heureuse, Jeannette, que tes parents aient dépensé sans compter pour te faire apprendre tant de belles choses !... Et le piano, et le dessin !... C'est moi qui aimerais jouer de la musique !... des tangos des valse !...

(*Elle prend d'un air absorbé une fleur dans le carton et la tortille entre ses doigts. — Bruits de sabots à la cantonnade.*)

JEANNETTE, *effrayée*. — Ah ! mon Dieu ! Voilà papa qui revient des champs ! Vite Eugénie, enlevons tous ces chiffons ! Il n'aime pas me voir occupée de ma toilette !... Tiens, prends tout ça et montons dans ma chambre, nous serons plus tranquilles.

(*Elles ramassent fleurs, plumes, rubans, les jettent pêle-mêle dans le carton et disparaissent en courant.*)

SCENE II

LE PERE MATTHIEU, *seul*

(*Il entre en tapant ses gros sabots contre le sol tombe épuisé sur le banc, jette son chapeau sur la table, appuie ses deux mains sur ses genoux d'un geste las.*)

— Ah ! mon Dieu qu'y fait chaud !... Mon Dieu qu'y fait chaud ! J'ai une soif à vider tous les pichets qui se pendent là !... Eh ! Jeannette !... Où es-tu, ma fille ? Apporte-moi donc une grande bolée de cidre !... Eh bien, tu as entendu ? (*Il regarde à droite et à gauche.*) Tiens ! Elle n'est plus ici ! Où a-t-elle bien pu s'en aller ?... J'l'entendais tout à l'heure en entrant dans la cour qui bavardait avec son amie Eugénie... En voilà une que j'voudrais bien voir autre part qu'ici !... Depuis que Jeannette la voit quasiment tous les jours, je ne la reconnais plus ! Elle qui était si bonne fille quand elle courait sur ses quinze ans !... C'est vrai qu'elle est plus jolie depuis qu'elle s'habille en dame de la ville, mais je crois bien que ma pauvre défunte n'aurait pas aimé qu'elle quitte son costume de paysanne !... Elle dit que c'est pour son prétendu qu'elle fait ça... qui n'voudrait plus d'elle avec sa coiffe et son châle... qu'c'est un beau monsieur qui a vu Paris... un tas de niaiseries, quoi !... Mais ça m'étonnerait fort que François fasse le dégoûté, car elle est rudement gentille !... Il s'amènera tantôt, qu'il a dit à Catherine... peut-être bien qu'y va arriver ?

SCENE III

MATTHIEU, TANTE CATHERINE

TANTE CATHERINE *entre en tricotant un bas*. — Tiens, tu es seul ?... Je croyais, à t'entendre parler d'en haut, que François était là.

MATTHIEU. — Non, n'y a personne... Dis donc, tu n'as pas vu Jeannette ?

TANTE CATHERINE. — Elle était ici tout à l'heure avec la fille à Pierre Verchou.

MATTHIEU. — Eugénie ? M'est avis qu'il vaudrait mieux pour la Jeannette qu'elle ne soit pas toujours fourrée ici ! Elle donne à ma fille des idées de coquetterie qui ne sont pas du tout de mon goût.

TANTE CATHERINE. — Tu es bien difficile... Moi, je trouve que Jeannette est très bien comme elle est !... Jolie, et instruite, et savante même !... Toutes les jeunes filles du village en sont jalouses.

MATTHIEU, *bourrant sa pipe*. — Tout juste, et c'est ça qui me chagrine !... J'aimerais bien mieux qu'elle soit comme toutes les autres filles de chez nous !... J'ose plus lui parler, seulement ! J'ai peur de faire des sottises comment qu'elle dit ?... des fautes de français... Bien vrai !... J'ai fait une fière bêtise en l'écoutant !... M'est avis qu'ça va branler dans le manche !...

TANTE CATHERINE. — Qu'est-ce qui va branler dans le manche ?

MATTHIEU, *allumant sa pipe*. — Son mariage, tiens !... François aurait dû s'amener c'matin s'il avait envie d'voir sa promesse... Il n'est pas venu encore, c'est bien mauvais signe... Vrai de vrai..., comme j'm'appelle Matthieu, j'voudrais bien le voir l'grand François !

SCENE IV

LES MEMES, FRANCOIS

FRANÇOIS, *entrant gaiement*. — Quand on parle du loup, il gratte à la porte, vous savez, oncle Matthieu. J'ai entendu mon nom tout à l'heure en passant devant la fenêtre ; vous pensiez à moi ?

MATTHIEU, *très ému, tend les bras vers François*. — Ah ! mon petit !... J'suis t'y content de te voir, non, mais j'suis t'y content !... Viens que je t'embrasse ! (*Ils s'embrassent.*)

FRANÇOIS. — Bonjour, tante Catherine !... Toujours les mêmes habitudes de bonne travailleuse, je vois... Vous allez bien ?

TANTE CATHERINE *le regarde avec admiration*. — Si tu ne m'avais pas parlé, je ne t'aurais pas reconnu, mon garçon ! Comme te voilà brave, et beau, et bien habillé !

MATTHIEU, *essuie une petite larme. Avec une voix chevrotante en riant et pleurant*. — C'que tu es bien !... Non, mais, c'que tu es bien !... J'croyais qu'Paris te renverrait tout changé, mais en te regardant d'bien près, j'te retrouve tout à fait. Tu as appris du nouveau, là-bas, hein ?

FRANÇOIS, *distrain*. — Oui, j'ai beaucoup appris... Mais, est-ce que Jeannette n'est pas ici ?

MATTHIEU. — Ta promesse ? (*D'un air mystérieux.*) Tu vas en avoir une de surprise !... Tu te rappelles qu'elle était bien gentille quand tu es parti, il y aura deux ans à la Saint-Pierre... eh bien, maintenant... Non... j' préfère ne rien te dire, tu vas voir !... (*Il va à la porte et appelle.*) Jeannette !... Eh ! Jeannette !... Viens vite en bas ! (*Il revient vers François et lui tape sur l'épaule.*) Non, mais tu vas la voir !... C' que tu vas être surpris !

SCENE V

LES MEMES, JEANNETTE

(*Elle est mise à la dernière mode, frisée, fardée. Exagérer la raideur de la démarche.*)

JEANNETTE, *s'avance vers François et lui tend la main d'un air cérémonieux.* — Bonjour, mon cousin,

FRANÇOIS, *balbutiant.* — Bonjour... ma... cousine.

JEANNETTE. — Vous ne vous ressentez pas trop des fatigues du voyage ?

FRANÇOIS, *toujours saisi.* — Mais... non... ma cousine.

(*Jeannette avance une chaise, s'assied tout d'une pièce, la taille raide, la tête immobile.*)

JEANNETTE. — J'espère que l'air salubre de la campagne vous reposera de l'atmosphère malsaine de la capitale.

FRANÇOIS, *toujours de même.* — Evidemment, ma cousine.

LE PERE MATTHIEU, *à François.* — Hein, mon garçon, qu'est-ce que je t'avais dit que tu ne la reconnaîtrais pas ?

FRANÇOIS, *d'un air convaincu.* — C'est vrai, mon oncle.

TANTE CATHERINE, *reprenant avec vivacité.* — Elle a passé son examen, tu sais, François ; elle sait tout ce qu'il y a dans les livres qui sont là.

FRANÇOIS *lance un regard vers l'étagère où sont empilés des livres de classe, puis s'incline devant Jeannette.* — Tous mes compliments, ma cousine,

LE PERE MATTHIEU. — Ah ! ça François, est-ce que tu perds l'esprit ?... Tu appelles Jeannette ma cousine, maintenant ?

FRANÇOIS. — C'est que... mon oncle...

JEANNETTE, *avec condescendance.* — Vous pouvez m'appeler Jeannette comme autrefois, quoique mon vrai nom soit Jane ; mais, enfin, comme nous sommes cousins éloignés, le diminutif peut être toléré.

FRANÇOIS, *un peu froidement.* — Vous êtes bien aimable.

TANTE CATHERINE, *reprenant.* — Et puis, tu ne sais pas, François, elle apprend le piano. M. Bécard vient lui donner deux leçons par

semaine et paraît très satisfait des progrès qu'elle fait.

LE PERE MATTHIEU, *s'adressant à François.*

— Tu me croiras si tu veux, mon petit, quand Jeannette joue de la musique, les chiens, les canards, les veaux même, oui, les veaux ! chantent avec elle tellement qu'ils trouvent ça joli ! Joue quelque chose, ma fille, que François voie si je ne dis pas vrai !

TANTE CATHERINE. — Oui, oui, c'est ça... joue ta valse avec des fleurs sur la couverture.

JEANNETTE, *avec modestie.* — La valse des roses ?... Je ne sais pas si je saurai ?...

TANTE CATHERINE. — Essaye toujours, on verra.

JEANNETTE. — Voulez-vous François ?

FRANÇOIS, *avec empressement.* — Comment donc ! Mais vous me ferez le plus grand plaisir !

(*Jeannette s'avance vers le piano en minaudant, enlève son bracelet, feuillette dix morceaux de musique, s'assied sur le tabouret avec mille grimaces, regarde ses doigts puis la musique, compte un, deux, trois, joue très mal en reprenant les endroits qui ne marchent pas ; elle compte tout le temps.*)

MATTHIEU, *avec admiration.* — Très bien, ma fille, très bien ! ... Qu'est-ce que tu dis de ça, François ?...

FRANÇOIS, *comme sortant d'un rêve.* — Que Jeannette est très bonne musicienne, mon oncle.

JEANNETTE, *retourne le tabouret de piano sur lequel elle est assise.* — Ma valse vous a plu ?

FRANÇOIS. — Oui, oui, beaucoup.

JEANNETTE. — Vous n'avez pas étudié la musique à Paris ?

FRANÇOIS. — Non ! Oh non !...

JEANNETTE. — Alors, que faites-vous pour employer vos loisirs ?

FRANÇOIS. — Je n'ai pas de loisirs. Quand ce n'est pas mon esprit qui travaille, ce sont mes mains ; je ne reste pas un instant inactif.

MATTHIEU, *tapant sur le bras de François.* — A la bonne heure, mon p'tit ! Je te comprends ! Le travail, vois-tu, c'est fait pour les braves gens ! Il n'y a que les propres à rien qui musent ! Qu'est-ce que tu vas faire maintenant que te voilà revenu chez la mère ?... Tu ne vas pas faire le féniant, hein ?

FRANÇOIS, *sérieux.* — Oh ! non, mon oncle ! Je vais remettre en culture les terres du Haut-Moulin que nous avons laissées en jachère depuis la mort de mon père. Je pense aussi agrandir les étables, construire une bergerie, essayer d'acclimater une espèce de très beaux moutons que j'ai vus à l'exposition, peut-être même m'occuper un peu d'élevage.

MATTHIEU, *avec admiration.* — Tu as raison, mon p'tit ! Tu as raison.

FRANÇOIS. — J'aurai même à ce propos recours à vous, mon oncle. Vous connaissez à

fond le sol du pays et vous pourrez me donner de précieux renseignements.

MATTHIEU, *flatté*. — Tout à ton service, mon fieu, tout à ton service !... Pour dire vrai, tu as raison quant à la terre du Haut-Moulin ; je la connais comme qui dirait ma propre enfant... Ton père l'a acheté de mon père... voyons... il y a... il y a... attends... quinze... vingt... trente-deux ans... C'que j'lai pioché !... c'que j'y ai mis d'engrais dans ce lopin-là !... ce n'est rien de le dire !... (*Un silence.*) Alors comme ça, tu vas faire de l'élevage ?... C'est une bonne idée, quoique le cheval, maintenant ça ne donne plus guère... Enfin, tu es jeune, tu as de l'argent en veux-tu en voilà, tu as du savoir... avec ça on fait de la bonne besogne ! (*Il se lève subitement et se frappe le front.*) Ah ! misère de misère !...

TOUS ENSEMBLE, *saisi*. — Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'avec-vous ?...

MATTHIEU. — Jeannette, ma fille, cours vite au grand pré dire qu'on rentre la Rousse et son poulain ; voilà la fraîcheur qui vient, elle attrapera un rhumatisme, bien sûr !... Ah ! misère de ne plus avoir ses jambes de vingt ans !

JEANNETTE, *avec l'air de ne pas avoir entendu*. — Vous dites, mon père ?...

MATTHIEU, *impatiente*. — J'te dis d'aller quérir la Rousse et son poulain !... C'n'est pas difficile à comprendre !...

JEANNETTE, *avec des grimaces*. — Mais je ne sais pas... si je pourrai... avec ma robe fraîche, mes souliers clairs... l'écurie est si sale !

FRANÇOIS, *se levant vivement*. — Laissez-moi faire, Jeannette, ne risquez pas d'abîmer votre jolie robe. (*Se tournant vers Matthieu.*) Vous dites que la jument est dans le grand pré, mon oncle ? J'y cours !

SCENE VI

LES MEMES, MOINS FRANCOIS

MATTHIEU. — Quel brave fieu ! Non, mais quel brave fieu ! Qu'est-ce que tu en dis, hein, Jeannette ? En voilà un beau garçon, et pas fier pour un brin, et paysan comme avant qu'y parte, et bon travailleur !... Non, mais c'qu'y me va, ce garçon-là !... C'qu'y me va !

TANTE CATHERINE. — Il faudrait peut-être lui offrir une petite collation ?

MATTHIEU. — Bien sûr, avec c'qu'y a de mieux dans la maison ! Allons, Jeannette, c'est ton affaire, ça ma fille !... Dégourdis-toi un peu !... Va tirer un pichet de cidre, et puis, tiens, voilà les clés, tu prendras une bouteille de blanc derrière la paille. (*Il regarde Jeannette qui essuie furtivement une larme.*) Eh bien qu'est-ce que tu as ? Voilà qu'tu pleures ?

JEANNETTE, *refoulant ses sanglots*. — Non, mon père, j'ai un peu de migraine seulement.

MATTHIEU. — Pauvre petite ! C'est l'émotion depuis que tu as revu ton prétendu !... Pauvre petite ! Va te laver les yeux avec de l'eau bien fraîche que tu tireras du puits ; il n'y a rien de tel pour enlever le mal de tête ; pendant de temps là, ta tante et moi nous arrangerons tout en bas pour la collation : va vite dans ta chambre.

(*Jeannette sort, la main sur les yeux.*)

MATTHIEU, CATHERINE

SCENE VII

MATTHIEU. — Qu'est-ce qu'elle a la petite ?
TANTE CATHERINE, *soucieuse*. — Je ne sais pas du tout.

MATTHIEU. — Si tu montais la voir ?

TANTE CATHERINE. — Oui, quand j'aurai tout apprêté pour la collation.

(*Elle dispose sur la table une nappe en grosse toile bise, des verres, des assiettes, une motte de beurre, deux assiettes de fruits, un gros gâteau de campagne.*)

MATTHIEU. — Est-ce que tu ne trouves pas que François a l'air tout drôle ?

TANTE CATHERINE, *préoccupée*. — Si.

MATTHIEU. — M'est avis qu'il trouve Jeannette... comment est-ce que je dirais ?... qu'il la trouve, qu'il la trouve...

TANTE CATHERINE. — Trop belle dame pour vouloir de lui ?

MATTHIEU. — Oui, quelque chose comme ça.

TANTE CATHERINE. — Il est très bien, lui.

MATTHIEU. — Oui, mais c't'un monsieur pour les habits et un paysan pour le cœur, tandis que Jeannette...

TANTE CATHERINE. — Jeannette est trop jolie pour être restée paysanne sous des habits de la ville.

MATTHIEU. — J'sais bien... mais j'sais pas comment te dire ça !... Enfin, as-tu vu comme François la regardait pendant qu'elle jouait du piano ?

TANTE CATHERINE. — Il l'admirait.

MATTHIEU. — M'est avis que non.

TANTE CATHERINE. — Tu te fais de drôles d'idées. Je te dis qu'il l'admirait.

MATTHIEU. — Tu crois ?

TANTE CATHERINE. — J'en suis sûre... D'ailleurs, voilà François, nous allons savoir le fin mot de l'histoire.

SCENE VIII

LES MEMES, FRANCOIS

FRANÇOIS. — Votre jument est à l'écurie, mon oncle, avec une bonne couverture sur le dos et une botte de foin dans son râtelier. Je crois que vous aviez raison de vouloir la faire

rentrer, la fraîcheur monte, il ne fait pas chaud du tout.

MATTHIEU. — Je te remercie, mon garçon. Qu'est-ce que tu dit du petit, hein ?

FRANÇOIS. — Il est superbe ! Bien bâti, une jolie tête, un bon poitrail ; quel âge a-t-il ?

MATTHIEU. — Il aura deux mois le 15.

FRANÇOIS. — Deux mois seulement, c'est un beau sujet ; du reste, la mère est une bien jolie bête.

MATTHIEU, *se regorgeant*. — N'est-ce pas ? C'est ma fille... (*Riant*.) Non, pas ma fille, mais mon élève... A propos de fille... hem ! hem ! (*Il tousse*.) Jeannette est malade, tu sais ?

FRANÇOIS, *froidement*. — Ah !

TANTE CATHERINE, *embarrassée*. — Oui, elle vient de monter dans sa chambre avec une grosse migraine.

FRANÇOIS, *toujours froidement*. — J'espère que ce ne sera qu'un malaise passager.

MATTHIEU, *prenant son parti*. — Tout ça c'est des belles phrases, et moi ce n'est pas des belles phrases qu'il me faut ; c'est la vérité ! Dis-moi tout franc, en me regardant bien dans les yeux, pourquoi tu as fait cette figure-là à la petite tout à l'heure.

FRANÇOIS, *étonné*. — Mais je ne vous comprends pas, mon oncle.

MATTHIEU. — Tu n'as pas besoin de faire l'étonné, tu sais tout comme moi ce que j'veux dire... Là, il y a un moment, quand Jeannette est venue, tu n'as pas été du tout comme autrefois ; pourquoi ?

FRANÇOIS, *ému*. — Parce que je m'attendais si peu !...

MATTHIEU. — Tu t'attendais à quoi ?... Allons parle !... Faut-y t'arracher les mots de la bouche, à présent ?

FRANÇOIS, *bravement*. — Eh bien ! mon oncle, puisque vous me forcez à parler, je vais vous dire tout franchement ma pensée... Oui, j'ai été étonné, péniblement étonné même, de

voir le changement de Jeannette. Je l'avais quittée, il y a deux ans, jolie, gentille, fraîche...

MATTHIEU. — Ça, c'est bien vrai !

FRANÇOIS, *continuant*. — Quant je pensais à elle là-bas, dans ma chambre de Grignon, je revoyais la petite paysanne gaie, rieuse, à qui j'avais donné toute mon affection, l'amour de mes vingt ans, jeune et frais comme nous deux... j'avais bâti tout mon petit plan de vie... (*Au moment où il dit ces mots, Jeannette paraît à la porte en costume de paysanne ; elle s'arrête étonnée, et, sans faire de bruit, écoute ce que dit François. Disposer la scène de façon à ce que les acteurs tournent le dos à la porte d'entrée ; les spectateurs, seuls, doivent apercevoir Jeannette*.)... Je revenais au pays, on refaisait un peu connaissance, et puis, quand les pommes auraient mûri, nous nous serions mariés et je l'aurais amenée sous mon toit, dans un joli petit nid bien douillet en lui disant : " Ma Jeannette, ma chérie, vous êtes chez vous, tout ce qui vous entoure, je l'ai mis là pour vous plaire, je ne vous demande en retour qu'un sourire pour ma vieille maman et un peu d'affection pour votre mari... Mais je le vois, tout cela n'était qu'un rêve, un rêve dont le réveil est bien triste !

MATTHIEU, *très ému*. — François, mon enfant, mon François, tu te trompes, ce n'est pas un rêve que tu as fait là ; Jeannette sera ta femme, et ça, je t'en répons !

FRANÇOIS, *tristement*. — Elle ne voudra plus de moi !

(*Jeannette fait irruption sur la scène, les joues rouges les larmes aux yeux*.)

JEANNETTE. — Ce n'est pas moi qui ne voudrai plus de vous, François, c'est vous qui ne m'aimez plus !

MATTHIEU, TANTE CATHERINE ET FRANÇOIS, *en un cri*. — Jeannette !... Ma Jeannette d'autrefois !... Ah ! ma fille !

JEANNETTE, *poursuivant avec véhémence*. —

**C'est le seul Orange Pekoe qui
soit aussi habilement mélangé**

LE THÉ
MÉLANGE
ORANGE
PEKOE
"SALADA"

F 753

'Tout frais des plantations'

Oui, vous ne m'aimez plus ! Je l'ai bien senti à votre froideur de tout à l'heure.

FRANÇOIS, *très ému*. — Jeannette, je vous assure que vous vous trompez !

JEANNETTE. — Non, non, je ne me trompe pas ; j'ai entendu ce que vous venez de dire à mon père, et, en vous écoutant, j'ai compris... Oui, j'ai compris ma folie !... J'ai été une sottise, une sottise prétentieuse ! Par gloriole, par désir de briller, par vanité, j'ai voulu paraître ce que je n'étais pas en réalité !... J'ai menti, mentien action !... Mais aussi j'ai été bien cruellement punie !

(*Tante Catherine fait signe à Matthieu de laisser les deux jeunes gens seuls. Ils se retirent discrètement au fond de la scène, François et Jeannette occupent le premier plan.*)

JEANNETTE, *prend la main de François. D'une voix altérée*. — Ah ! mon bon, mon cher François, si vous saviez ce que j'ai souffert depuis une heure !... J'ai cru que ma raison allait défaillir !... Vous étiez froid, indifférent ; votre regard si tendre autrefois était devenu sévère.

FRANÇOIS, *avec étonnement*. — Mais, Jeannette, Jeannette, vous divaguez !

JEANNETTE. — Non, je ne divague pas, je ne dis que la triste vérité, hélas ! Alors, en vous voyant ainsi, il m'a semblé qu'un grand coup

m'ébranlait toute, j'ai vu clair, et, sans hésiter une minute, j'ai jeté loin, bien loin, ces robes, ces rubans qui allaient faire le malheur de toute ma vie ; j'ai remis ma petite coiffe, et, sous les plis de mon châle, j'ai senti mon cœur battre comme il ne l'avait pas fait depuis deux ans ! Voulez-vous oublier, François ?

FRANÇOIS, *avec transport*. — Je veux tout ce que vous voulez, ma petite Jeannette, mais je veux surtout me souvenir des bons jours passés, de votre affection, des jolis rêves que nous faisons, de nos projets, de ce que vous m'aviez promis... Voulez-vous remplir cette promesse ?

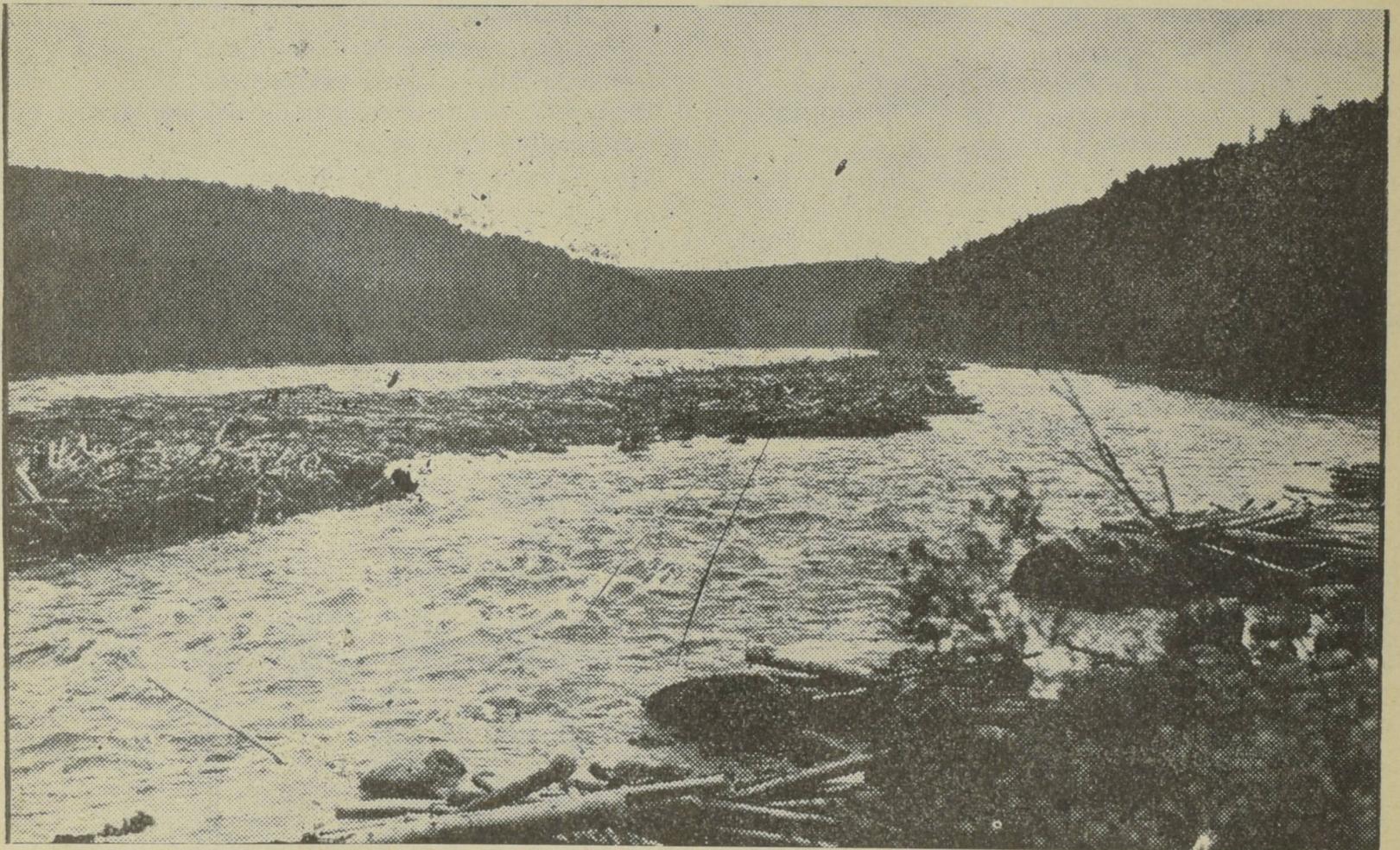
JEANNETTE, *souriant doucement et mettant sa main dans celles que François lui tend toutes grandes ouvertes*. — Oh ! oui, je le veux bien ! Et de grand cœur même !

MATTHIEU, *radieux, revient vers les jeunes gens à qui il ouvre les bras, moitié pleurant, moitié riant*. — A la bonne heure, les enfants !... J'avais toujours dit que la noce se ferait à la cueillette des pommes.

RIDEAU

JEAN D'ASSENOY.

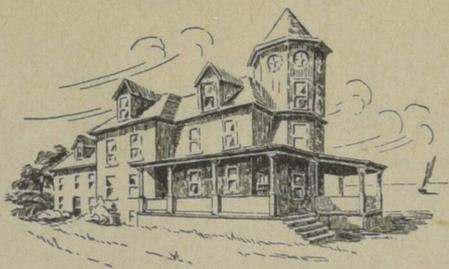
(*Le Noël.*)



VUE DU RAPIDE BLANC, DANS LE HAUT ST-MAURICE. Ce rapide sera exploité par la Cie Shawinigan Water & Power.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

LOGOGRIPE

Amusette — Musette.

PHRASE A COMPLETER

Lourdes c'est le paradis sur la terre.

CHARADE FANTAISISTE

C — si — le — Cécile.

VERS A TERMINER

Te voilà fort et grand garçon,
Tu vas entrer dans la jeunesse.
Reçois ma dernière leçon,
Apprends quel est ton droit d'ânesse.

Pour le connaître en sa rigueur,
Tu n'as pas besoin d'un gros livre.
Ce droit est écrit dans ton cœur.
Ton cœur, c'est la loi qu'il faut suivre.

Ont trouvé toutes les solutions exactes :
Mlle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis,
et le Couvent des Sœurs de la Charité, St-Joseph de Beauce, à qui nous avons envoyé les prix.

JEUX D'ESPRIT N° 137

CHARADE FANTAISISTE

Élément très utile est mon premier.
S'il vous arrive mon troisième,

C'est bien toujours trop mon deuxième.
Mais s'il plaisait à Dieu de vous les envoyer,
Ne faites pas trop mon dernier.
Mon tout à plus d'un fait envie,
Mais à plus d'un aussi il a coûté la vie.

LOGOGRIPE

Je serais un meuble avec ma tête,
Je suis un chiffon sans ma tête.
Tel que j'éclaire avec ma tête,
Rougirait de moi sans ma tête.
Un grand me suit avec ma tête.
Un gueux me traîne sans ma tête.
La nuit je brille avec ma tête,
Et je fuis le jour sans ma tête.

QUESTION LITTÉRAIRE

Quel est l'auteur de la phrase suivante, et dans quelle œuvre se trouve-t-elle : " Une femme doit savoir filer, se cacher, se dévouer, et se taire. "

ANAGRAMME

Avec les mots *Noyau*, *Veufs*, *Melle*, *Quitte*, et *Vins*, former un proverbe en sept mots.

PAUVRE DIABLE

On parle d'un malheureux bohème, qui renouvelle rarement sa garde-robe.

— Au moins celui-là n'a guère à craindre des voleurs.

— Oh! non, c'est plutôt lui qui leur ferait peur. Tous ses vêtements leur montrent la corde.

MOTS DROLES

Un de Marseille :
... Alors je m'élançai sans peur vers le tigre et je lui coupai la queue!
— Tiens, pourquoi pas la tête?
— Té!... Quelqu'un l'avait fait avant moi!

Les sabots de la Vierge

En Basse Bretagne sur la lisière d'un grand bois, une antique chapelle de la Vierge Marie, au toit d'ardoises bleues, aux fenêtres ovales, aux murs crevassés, envahis par un manteau de lierre, à la tour pointue où parfois sonne, fort grêle, la voix d'une gentille clochette donnant le réplique aux oisillons qui font leur prière.

Quand on a franchi la porte sculptée, mais vermoulue, on aperçoit dans la pauvreté de l'édicule une vieille statue de la Vierge. Nul ne peut dire qui l'a faite si belle, si douce au regard ; c'est l'œuvre d'un artiste bon chrétien, qui n'a pas écrit son nom sur le socle. Quand par la petite fenêtre, un rayon de soleil vient mettre la gaieté de sa flamme sur ce visage attirant, on dirait que la Vierge est vivante avec ses cheveux d'or, ses joues roses, sa bouche entr'ouverte, qui sourit si doucement, et ses yeux bleus, qui semblent regarder avec tant de bonté ceux qui viennent la prier. Blanc comme la fleur des lis, son front s'auréole d'une couronne étoilée sur un voile sans tache qui couvre ses longs cheveux. Le corps est revêtu d'une robe blanche, semée de roses d'or, retenue par une ceinture bleue comme le ciel. Ses mains blanches pressent étroitement contre elle l'Enfant Jésus, qui entoure de ses bras caressants le cou de sa mère et pose sa tête blonde sur son épaule.

Aux pieds de la Vierge Marie, deux sabots, oui, deux sabots de bois, petits, mignons, jaunes, couleur de chataignier, sculptés comme une dentelle de bois. Des sabots à une statue de la Vierge ? Jamais pareille chose ne s'est vue, je pense ? Eh bien ! écoutez : je vais vous raconter l'histoire merveilleuse de ces petits sabots :

Dans le bois près de la chapelle, voilà cinquante ans au temps des grandes guerres de la Basse-Bretagne, un sabotier trouva par la froidure un enfant perdu qui pleurait et gémissait. Il le releva et le porta à sa petite loge au milieu du bois. Mais ce ne fut pas par pitié qu'il le garda, car le sabotier, nommé Guillaume, ne pensait qu'à trouver le père afin d'être largement récompensé.

Mécontent de ne pas découvrir la famille de l'enfant, à mesure que celui-ci grandissait l'homme des bois devenait plus dur à l'égard de son pupille, qu'il avait nommé Hervé. Recevant plus souvent des coups que du pain, l'abandonné, triste et mélancolique, restait souvent de longues heures dans les bois, écoutant chanter les oiseaux jolis et babillards. Alors il se disait : " En leur nid bien tiède, les oiselets ont une tendre mère qui les couvre de ses ailes caressantes et qui les nourrit avec

un perpétuel dévouement. Et moi, qui donc a pitié de moi ? " Aussi, ses heures de bonheur étaient celles qu'il allait passer à la chapelle. Là, il avait trouvé une mère. La Vierge compatissante semblait le protéger de son regard d'amour et lui sourire doucement de ses lèvres consolatrices, quand il venait pleurer aux pieds de la vieille statue.

Il grandissait pourtant, en dépit des privations et des mauvais traitements, sous la tutelle de la Vierge à laquelle il confiait tous ses chagrins.

Vint l'âge de la première communion. Quelque méchant que fût Guillaume le sabotier, il n'osa pas cependant empêcher son pupille d'aller au catéchisme. Là Hervé se montra si sage, si désireux de s'instruire que le recteur le proposait comme modèle aux autres enfants. Aux approches du mois de mai, le recteur engagea chaque enfant à préparer un don à la Vierge Marie pour le jour de leur première Pâque.

Les yeux pleins de larmes, prosterné aux pieds de sa mère du ciel, Hervé lui disait : Hélas ! douce Mère, je n'ai rien que mon cœur qui est à vous depuis longtemps, mais d'autre cadeau, je ne saurais en trouver en ma pauvreté. " En cet instant, le soleil tombant sur les pieds nus de la Vierge, lui suggéra une idée. Il retourna à la cabane du sabotier, prit un mouceau de bois de hêtre, et, longtemps, longtemps, se cachant de Guillaume, avec un couteau bien aiguisé, il travailla. Peu à peu le bois prit la forme de deux petits sabots jolis et légers. Le petit ouvrier les perça et les sculpta gentiment de fleurs et de feuillages déliés. Puis il les fuma jusqu'à la belle couleur d'or jaune. On eût dit deux petits bateaux à la proue mince et relevée, chargés chacun d'une petite rose brodée sur un bouquet de fleurs et de feuilles en bois, et ils reluisaient comme une châtaigne mûre.

Le grand jour est arrivé. Hervé, habillé de neuf par la dame du château, était vêtu à la mode du temps, culotte courte et veste bleue de mer. Ses cheveux longs, blonds, fins et soyeux retombant sur ses épaules, reluisaient au soleil, sous le chapeau aux larges bords. En ses yeux brillants, se reflétait l'allégresse de son cœur. Sous ses bras, bien enveloppés dans un linge blanc, se cachaient ses deux petits sabots sculptés comme dentelle. Comment dire le bonheur du cher enfant quand il reçut l'Enfant Jésus, son frère tant aimé ! Vous le savez, ce jour est le plus beau de la vie et jusque-là Hervé n'avait connu aucun bonheur terrestre.

Après la messe, selon l'usage, les enfants allèrent déjeuner au presbytère, puis jouer dans un grand parc. Alors, ils montrèrent chacun le don qu'ils avaient préparé.

— Hervé, disaient-ils, montre-nous ce que tu dois offrir à la Vierge.

Hervé ouvre l'enveloppe de toile blanche, mais à la vue de l'offrande du pauvre petit sabotier, un éclat de rire moqueur se fit entendre.

— Des sabots à la Vierge, il faut que tu sois bien sot ! et comment les lui chausseras-tu ?

— Regarde, dit le fils du meunier, regarde la chaîne d'or que j'offre à la Vierge.

— Et moi, dit un autre, je lui offre un voile blanc, fin et léger, tissé avec soin par ma mère.

Alors le fils du marquis Raoul Kerbruc, ouvrit un petit coffret, et montra aux enfants étonnés une couronne d'or, ornée de perles, qui brillait sur un fond de velours bleu.

Hervé, attristé et honteux, baissa la tête les yeux pleins de larmes. Sa joie était tombée devant les railleries jalouses de ses compagnons.

En son cœur germait, intense, le désir de broyer sous les pieds les petits sabots qu'il avait creusés et ornés avec tant d'amour.

Mais le recteur avait tout entendu ; il consola le pauvre enfant en disant :

— La Vierge regarde bien plus à l'intention, qu'à la valeur de l'offrande. Venez, enfant, formez la procession pour porter vos dons à la Vierge bénie.

Ils marchèrent joyeux, chantant des cantiques. A la chapelle, après les vêpres solennelles, chacun s'approcha de l'autel pour remettre son offrande. Le petit marquis Raoul

posa avec orgueil sur le front de la Vierge la couronne étoilée ; les autres enfants défilèrent ensuite avec leurs présents, Hervé le dernier. Ses yeux bleus pleins de larmes regardent tristement la Vierge : " O chère douce mère, ne méprisez pas mon ouvrage ; avec lui, je vous donne mon cœur. "

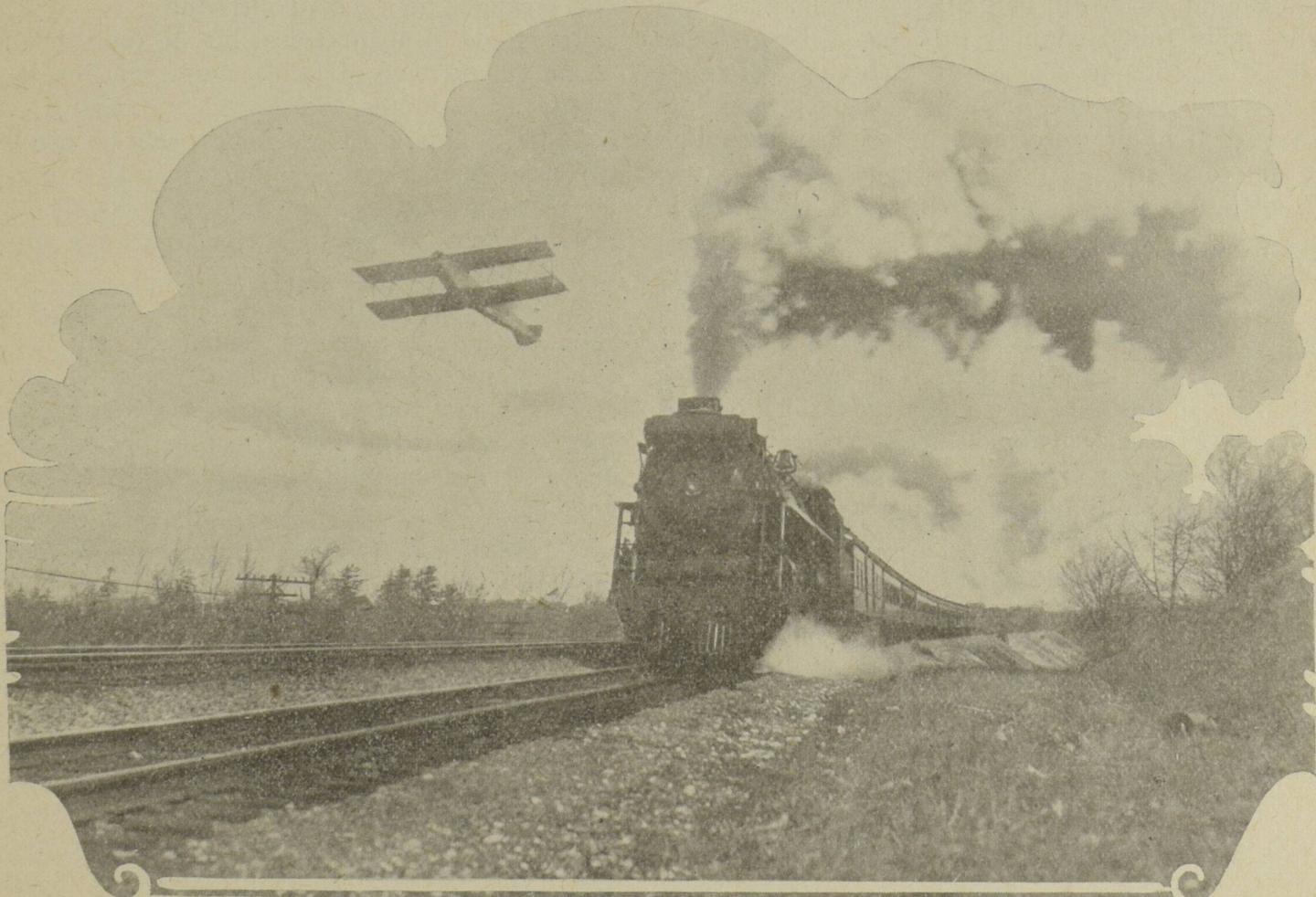
Cependant, il reste timidement à distance et n'ose avancer tout près de la Vierge. Mais la statue semble lui sourire. Il approche... — et quelle merveille vit-on alors !...

La Vierge de bois lève, l'un après l'autre, ses deux pieds blancs, et Hervé, tout tremblant, peut lui chausser les sabots ciselés. Puis la Vierge étend les bras, baisse sa tête couronnée vers l'enfant abandonné, pose sa main bénie sur sa tête, et met un baiser caressant sur son front blanc et pur.

Le pauvre enfant, sous la douceur de ce baiser céleste, le cœur noyé d'allégresse, perd connaissance, et doucement glisse à terre. Le recteur étonné et effrayé, le relève. Les yeux bleus, restés ouverts, étaient pleins de bonheur, sa bouche souriait doucement, mais son cœur, trop étroit pour tant de joie, avait cessé de battre. Il semblait mort... Il ne l'était pas cependant, il n'était pas mort de bonheur...

Revenu à lui, Hervé prosterné à deux genoux devant sa mère du ciel, lui vouait sa vie entière, et la statue de la Vierge a gardé les sabots chaussés par miracle.

(D'après le texte breton d'Herminik.)



DEUX CONCURRENTS

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

2

VII

DE NOUVEAUX MYSTÈRES DONT ON AURA PLUS TARD L'EXPLICATION

Tout ce qui était arrivé à Henri de Brabant depuis deux jours, tout ce qu'il avait vu et entendu était si extraordinaire qu'on ne doit pas s'étonner si le sommeil semblait fuir ses paupières.

Sous l'influence des pensées qui l'absorbaient, il se leva de dessus la couche où il s'était assis, passa dans le compartiment de la tente où ses deux pages dormaient déjà d'un profond sommeil, et sortit du pavillon.

La lune brillait dans tout son éclat; dans le camp, tout était silencieux, car c'était seulement à l'extérieur du bois qu'étaient placées les sentinelles, à intervalles réguliers.

Lorsqu'il fut arrivé près des fourrés, le chevalier vit devant lui un étroit sentier; il s'y engagea résolument, mais tout-à-coup il lui vint à l'esprit que c'était de ce côté qu'il avait vu Satanaïs s'éloigner avec ses deux suivantes. Mû par un sentiment de délicatesse, il allait retourner sur ses pas lorsqu'un bruit de voix sortant d'une caverne située à une petite distance frappa ses oreilles. La curiosité le poussa en avant; au bout d'une cinquantaine de pas, il traversa un pont jeté sur un ruisseau, aperçut un filet de lumière, et se trouva près d'une sorte de maisonnette qu'enveloppait un feuillage épais.

Le chevalier fit un demi-tour, et se trouva en face de l'entrée. Il hésitait, en se demandant s'il devait reculer ou avancer, quand il entendit un bruissement au milieu des arbres, et, en se détournant, il distingua plusieurs lumières qui approchaient de son côté. Il se jeta vite derrière un hêtre et de là il vit défiler plusieurs femmes et deux hommes masqués, qui pénétrèrent tous dans le souterrain. Henri de Brabant se glissa derrière eux. Alors il se trouva dans une longue cavité, dont l'allée principale était bordée, de chaque côté, d'énormes roches qui ressemblaient à autant de tombeaux. En marchant avec précaution il s'avança jusqu'à l'autre extrémité du souterrain; et se plaçant entre deux fragments de rochers, il s'arrangea de façon à tout observer sans être vu.

La caverne, dans le fond, était éclairée par plusieurs torches.

Les deux hommes se tenaient debout sur une sorte de plate-forme, et les femmes, au nombre de dix ou douze, s'étaient rangées en demi cercle.

Il parut au chevalier qu'il était destiné à être témoin, dans les lignes mêmes du camp de Zitzka, de mystères aussi surprenants que ceux qui l'avaient tant étonnés la nuit précédente, dans le château de Rotenberg.

Tout à coup, une porte s'ouvrit dans un rocher, et quelle fut la stupéfaction de notre héros en reconnaissant Zitzka en personne conduisant par la main une dame dont le visage était recouvert d'un voile.

Le chef Taborite fronça les sourcils en promenant ses regards sur ceux qui l'entouraient et ensuite sur celle qu'il tenait par la main.

Soudain cette dernière lève lentement le bras, rejette son voile en arrière, et plonge un regard rapide dans la caverne, comme pour s'assurer qu'aucun étranger ne s'y était introduit.

Henri de Brabant tressaillit de tout son corps et ce ne fut qu'avec difficulté qu'il réprima le cri qui monta à ses lèvres. Ces yeux, ces regards, c'étaient ceux de Satanaïs. Et cependant, cela ne pouvait être, car cette dernière, avons-nous dit, était brune comme les filles de l'Espagne, et celle qu'il voyait devant lui était blanche, et ses cheveux tombaient en masses luxuriantes sur ses épaules.

A peine le chevalier avait-il eu le temps de faire cette observation, qu'une femme, la plus âgée, s'avança d'un pas lent et solennel, vers la jeune fille et lui dit d'un ton suppliant:— Mariette, je t'en conjure, reviens parmi nous, nous te promettons l'oubli du passé, la tranquillité pour le présent et le bonheur pour l'avenir.

— Veuillez m'écouter patiemment pendant quelques minutes, répliqua la jeune fille, d'une voix qui vibra jusqu'au fond de l'âme du chevalier; écoutez-moi patiemment, répéta-t-elle après une pause durant laquelle il régna un si profond silence qu'on aurait entendu tomber une épingle: Je ne suis point venue ici pour vous donner une preuve de versatilité, mais pour agir d'après la résolution qui vous est déjà connue.

Je sais combien sont sévères les lois qui régissent votre association, je puis donc apprécier à sa valeur la bonté que vous me témoignez en m'accordant l'oubli du passé, je vous remercie, du fond de

mon cœur, ajouta-t-elle d'un accent agité; mais, reprit-elle aussitôt avec fermeté, ma détermination est inébranlable, rendez-moi ma liberté et prenez en échange l'or que je vous apporte. Ne sommes-nous pas convenus du prix?

En prononçant ces dernières paroles une expression de mépris se joua sur ses lèvres, et elle étendit le bras avec un mouvement tout à la fois superbe et gracieux.

— Mariette, dit la vieille femme que nous avons mentionnée, l'or que tu nous offres ne nous consolera pas de t'avoir perdue; reviens avec nous.

— Jamais, répondit la jeune fille avec décision, à partir de ce jour, je redeviens libre et reprends le nom que ma sainte mère m'a donnée, non par un sentiment de faiblesse et de vanité, mais par respect pour la mémoire de celle qui a veillé sur mon enfance, et qui est maintenant un ange au ciel.

En l'entendant ainsi parler, Zitzka, qui demeurait tranquillement appuyé sur son épée, eut un sourire de satisfaction.

La vieille femme s'approcha alors tout près de la jeune fille, et étendant les mains au-dessus de sa tête, elle dit d'une voix qui avait quelque chose de sépulcral:

— Puisque tu l'exiges, je te délie de ton serment, je...

A ce moment, Henri de Brabant entendit le bruissement d'une robe au milieu des rochers où il était lui-même caché. Il tourna la tête soudainement, et vit un homme de haute taille, dont la figure était complètement couverte par un capuchon, glisser rapidement vers la partie supérieure de la caverne. Ce petit incident s'était produit si brusquement que le chevalier avait peine à croire qu'il ne s'était pas trompé. Toutefois, il avait suffi pour lui faire perdre le fil des paroles de la vieille femme.

Lorsqu'il reporta son attention de ce côté, il entendit Zitzka s'écrier avec une vivacité qui témoignait de son impatience.

— Cette scène ne va-t-elle pas bientôt finir?

— C'est fini, répliqua la vieille femme d'un ton sévère. Cependant, j'ai encore un mot à ajouter. Écoutez donc. Cet or que tu as apporté, farouche guerrier, et qui devait être le prix de la transaction de cette nuit, cet or, je le refuse, je le dédaigne comme s'il était souillé de sang.

— Par le Ciel, cria Zitzka, dont le visage s'enflamma de colère; cette insulte...

— Silence! rappelle-toi ton serment! exclama la vieille femme en étendant les bras d'un geste impérieux.

— Patience, un moment de patience! dit la jeune fille, d'un accent suppliant et en tournant ses regards éloquents sur le chef Taborite; un moment de patience répéta-t-elle, et tout sera fini.

— Soit! puisque tu le veux, répliqua Zitzka en détournant la tête d'une scène qui ne lui inspirait que dégoût, et à laquelle, évidemment, il n'assistait qu'à contre-cœur.

— N'avez-vous rien à ajouter? demanda la jeune femme à la vieille. Il me semble que vous avez tort

de refuser la somme que le capitaine général m'a mise à même de pouvoir vous offrir.

— Nous ne toucherons pas à cet or! s'écria la vieille femme en l'interrompant, mais maintenant, Mariette, ou quel que soit désormais ton nom, prends garde, car notre vengeance t'atteindra tôt ou tard. Tremble! te dis-je, tremble! car dès ce moment, tu es condamnée...

— *A la Statue de bronze et au baiser de la Vierge!* cria une voix forte et sonore.

En même temps, l'individu que le chevalier avait remarqué auprès de lui, entre les rochers, s'avança le bras étendu, d'un air menaçant, au milieu de la caverne.

Aussitôt un cri strident s'échappa des lèvres de la jeune fille, et Henri de Brabant la vit tomber comme si elle eut été frappée d'un coup de tonnerre. Au même instant, les torches furent éteintes comme par magie, et la plus profonde obscurité régna dans la caverne. D'un bond, le chevalier s'élança vers le haut de la caverne.

Le plus grand silence avait suivi le cri de la jeune fille et l'extinction des lumières; Zitzka lui-même n'avait pas proféré une parole. Mais le chevalier n'eut pas le temps de chercher l'explication de ce mystère, car à peine eut-il fait quelques pas qu'il entendit le bruit de plusieurs personnes se précipitant vers l'issue de la grotte; puis il y eut comme une lutte, et un corps roula lourdement à terre.

Soudain, Henri de Brabant, dans sa précipitation, se heurta contre quelqu'un avec une telle violence qu'il chancela. Mais, à son grand plaisir, ses mains rencontrèrent la longue chevelure d'une femme, et la pensée lui vint que celui qu'il venait ainsi de renverser profitait de la confusion générale pour l'enlever.

Convaincu qu'on n'avait que de mauvaises intentions à son égard, le chevalier l'arracha des bras de son adversaire, mais aussitôt ce dernier lui porta un coup de dague. Heureusement pour notre héros, l'obscurité était si épaisse que le misérable frappa au hasard, et l'arme se brisa contre un quartier de rocher. Le chevalier riposta par un coup de poing tellement vigoureux que son ennemi tomba sans pousser ni un soupir ni un gémissement. Quant à savoir s'il était mort ou seulement étourdi, Henri de Brabant ne prit pas la peine de s'en assurer.

VIII

SUITE DES AVENTURES DE LA NUIT

Tout cela s'était passé en quelques instants et au milieu de la plus profonde obscurité. Après s'être débarrassé de son adversaire inconnu, le chevalier saisit la jeune femme dans ses bras, et gagna la porte de la caverne. Un instant, il crut n'avoir sauvé qu'un cadavre; mais les battements de son cœur qui devenaient de plus en plus forts, lui prouvèrent qu'elle vivait encore.

L'idée lui vint que l'enlèvement de cette dernière avait été chose préméditée, et que Zitzka avait été victime d'un guet-apens. Avant de sortir de la ca-

verne, il s'arrêta, tira son épée, prit son fardeau sous son bras gauche, de façon à ce que sa main droite fût entièrement libre; car il était résolu à se frayer un chemin à travers ses adversaires, quelque nombreux qu'ils fussent, ou à périr noblement.

A peine eut-il fait deux ou trois pas en plein air, qu'il aperçut à distance plusieurs des femmes qu'il avait remarquées dans la caverne; et au moment où celles-ci le virent tenant d'un bras la jeune fille et de l'autre son épée nue, elles poussèrent des cris de rage et de désappointement.

— Nous sommes trahis! cria l'une d'elles; et aussitôt, toutes s'enfuirent, saisies d'une terreur panique.

Le chevalier se dirigea vers le sentier qu'il avait suivi en venant, mais à peine eut-il fait vingt pas que la jeune fille s'agita entre ses bras; alors, se rappelant qu'il y avait près de là un ruisseau, il s'en approcha, et l'aida à reprendre connaissance en lui jetant délicatement des gouttes d'eau sur le visage.

Ouvrant lentement les yeux, la jeune fille regarda quelques moments le chevalier d'un air hagard; puis elle les referma, comme pour mieux recueillir ses impressions.

— Ne craignez rien, madame, dit le chevalier en voyant qu'elle l'examinait de nouveau avec étonnement; ne craignez rien, je suis un ami.

— Merci, mille fois merci! pour l'assurance que vous me donnez, dit la jeune femme en se redressant doucement et en s'asseyant sur l'herbe. Puis, se penchant vers le chevalier, et posant la main sur son bras, avec un air de confiance et de familiarité, elle ajouta: — Je sais qui vous êtes...

— Vous me connaissez? s'écria le chevalier en tressaillant d'étonnement.

— Oui, répliqua-t-elle, en souriant: vous êtes le chevalier Henri de Brabant. Je vous ai vu, quoique vous ne puissiez m'apercevoir, durant tout le temps que vous avez causé avec le capitaine-général et Satanaïs.

— Et qui est Satanaïs? et qui êtes-vous vous-même? demanda le chevalier.

— Satanaïs est ma soeur, et je me nomme OËtna, répondit-elle d'une voix tremblante et légèrement embarrassée.

— J'en étais sûr, cela devait être, dit Henri; car, de même que le Jour et la Nuit, quoique si différents, sont les enfants du même père, le Temps, vous si blanche et votre soeur si belle dans sa sombre splendeur avez la même origine.

— Oui, nous sommes jumelles, observa OËtna, avec mélancolie. Mais, dites-moi, s'écria-t-elle soudainement, dites-moi jusqu'où s'étendent mes obligations envers vous. De quel péril m'avez-vous sauvée? autrement, comment suis-je ici?

— A dire vrai, répondit le chevalier, j'ai assisté dans la caverne à la scène étrange dont vous avez joué le principal rôle.

— Comment y étiez-vous? Qui est-ce qui vous y avait amené? demanda la jeune fille avec une sorte

d'impatience, et en le regardant comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur.

— Madame, vous saurez la vérité, la vérité dans toute sa simplicité, dit le chevalier. Ne pouvant dormir, je suis sorti dans le bois; des lumières ont attiré mon attention, je suis entré dans la caverne et, désirant n'être pas remarqué, je me suis placé au milieu des rochers.

— Et de là vous avez tout vu, tout? s'écria OËtna qui frémissait d'impatience. Mais le résultat... Comment m'avez-vous conduite ici?

— Vous allez le savoir dans un instant, dit le chevalier. Vous vous êtes évanouie, les lumières se sont éteintes, je ne saurais dire comment, mais je me suis précipité à votre secours. Je me suis heurté contre un homme qui vous emportait, je vous ai arrachée de ses bras; il m'a porté un coup de sa dague, mais, grâce à Dieu, il ne m'a pas atteint. D'un seul coup, je l'ai étendu par terre, et je vous ai transportée hors de la caverne.

— Mais cet homme, contre lequel vous m'avez ainsi bravement et généreusement protégée, dit OËtna en l'interrompant et avec une agitation étrange, a-t-il été tué par le coup que vous lui avez porté?

— Je ne saurais le dire, répondit le chevalier. Il faisait obscur, et je me suis pas arrêté à m'en assurer.

— Encore une question, s'écria la jeune fille: croyez-vous que la personne qui m'emportait ainsi était celle-là même qui est apparue soudainement au milieu de la caverne, et qui a prononcé ces terribles paroles?...

Mais s'arrêtant tout court, elle frissonna de la tête aux pieds, et trahit un si grand effroi que le chevalier s'en aperçut.

— Au nom du ciel! qu'avez-vous? s'écria-t-il en lui prenant les mains, et les serrant entre les siennes pour la rassurer.

— Rien... rien! cria OËtna en faisant un effort surhumain pour réprimer les sentiments d'horreur qui agitaient tout son être. La question que je vous ai adressée au sujet de cet homme, continua-t-elle précipitamment, vous n'y avez pas répondu?

— Cela ne m'est pas possible, répliqua le chevalier; car dans l'obscurité, au milieu de la confusion de l'excitation...

— Oui, il vous était impossible de reconnaître l'homme des mains duquel vous me sauviez, ajouta OËtna en finissant la phrase.

— Mais ces paroles si étranges qu'il a prononcées d'une voix si sonores, dit Henri de Brabant qui songea malgré lui au rapport que semblait avoir cet incident de la caverne avec ce qu'il avait vu au château de Rotenberg, pourriez-vous me dire, madame, ce que signifiaient ces mots: *la statue de bronze et le baiser de la Vierge?*

— Silence! silence! Mon Dieu, n'articulez pas d'aussi effroyables syllabes! murmura OËtna d'une voix altérée, et, en s'attachant au chevalier comme ferait une soeur à son frère, à la vue d'un horrible danger.

— Ne craignez rien, dit Henri de Brabant; j'éviterai de vous questionner sur un sujet qui vous cause tant de peine et d'angoisse; mais soyez bien convaincue que tant que je serai près de vous, vos ennemis quels qu'ils soient, et quels que soient leurs desseins, ne toucheront pas un cheveu de votre tête.

— Merci, encore une fois merci, pour votre générosité, dit OËtna. Mais, grand Dieu! s'écria-t-elle soudainement, de quelle ingratitude et de quel impardonnable oubli ne me suis-je pas rendue coupable, en ne vous demandant pas de nouvelles du capitaine-général, du brave et généreux Zitzka?

— Ah! exclama le chevalier en bondissant sur ses pieds, moi aussi, je l'avais oublié. Je crains qu'il ne soit arrivé malheur au grand capitaine Zitzka.

— Hâtons-nous de lui porter secours, s'il en est encore temps! s'écria OËtna avec une sorte d'égarément. Venez, seigneur chevalier, retournons dans la caverne.

— Permettez-moi, plutôt, madame, dit Henri de Brabant en l'interrompant, permettez-moi plutôt de vous reconduire au camp, et là, après avoir averti les Taborites, je me mettrai à leur tête.

— Henri de Brabant, je vous conjure de vous laisser guider par moi! s'écria la jeune fille d'un accent de supplication. Gardez-vous de jeter l'alarme parmi les soldats! Venez avec moi, et ne craignez pas que ma présence devienne pour vous un embarras, quoiqu'il arrive. Au contraire, mon bras si faible qu'il soit, secondera le vôtre, si fort, si puissant. Voyez, je ne suis pas tout à fait sans défense.

Et la lame longue et flexible d'une dague, qu'elle tira des plis de sa robe flottante, brilla aux rayons de la lune.

— Femme étrange, incompréhensible, et aussi mystérieuse que votre soeur Satanaïs, s'écria le chevalier, commandez et j'obéirai.

En prononçant ces paroles, il tira son épée du fourreau, et tous deux se dirigèrent vers la caverne.

En quelques minutes, ils furent arrivés au souterrain. Ils écoutèrent s'ils n'entendaient pas causer ou marcher, mais le plus profond silence régnait à l'intérieur.

Le chevalier prit OËtna par la main et la précéda. Ils avancèrent en tâtonnant au milieu des rochers. Henri de Brabant se baissa et chercha aux environs de l'endroit où s'était tenu Zitzka pendant la scène; sa main droite rencontra enfin un corps humain qui était étendu immobile. Il fit part de sa découverte à OËtna, qui, persuadée que Zitzka avait été assassiné, poussa un cri d'angoisse.

C'était bien, en effet, le chef taborite qui gisait là à terre; il était facile de le reconnaître à ses armes massives, à son corselet et à son casque.

— Sa figure est froide, mais ce n'est pas le froid de la mort, dit Henri de Brabant. Non, la vie n'est pas éteinte, un spasme vibre à travers son corps, la conscience lui revient. Oh! de la lumière!

— Attendez, je vais revenir! s'écria vivement OËtna.

Et le chevalier l'entendit s'éloigner dans les ténèbres.

Au bout de quelques instants, une lumière brilla par la porte où nous avons vu entrer Zitzka dans le chapitre précédent, et OËtna revint tenant une torche à la main.

— Il reprend connaissance, dit le chevalier, dès que la lumière de la torche éclaira les traits du guerrier. Puis, promenant rapidement ses regards autour de lui, il ajouta: L'individu des mains duquel je vous ai arrachée n'est plus ici.

— Non, répondit-elle d'une voix agitée: s'il vit, il a repris ses sens et s'est enfui; s'il est mort, ses complices l'ont emporté.

Mais à peine eût-elle prononcé ces paroles, qui exprimaient son anxiété, qu'elle parut se souvenir que l'état de Zitzka réclamait tous ses soins et toutes ses pensées.

— Voyez! le capitaine-général n'était qu'étourdi, dit le chevalier; la couleur revient à ses joues, ses lèvres s'agitent.

— Mon Dieu, quel coup il a reçu au front! s'écria OËtna qui, agenouillée auprès de Zitzka, dont elle tenait la tête sur ses genoux, montra au chevalier une large blessure qui lui traversait le front, au-dessus de la tempe droite. Oh! murmura-t-elle en s'interrompant et d'un ton d'angoisse s'il allait mourir, je ne me pardonnerais jamais; car c'est ma faute, par suite de mon obstination.

— Ne vous affligez pas, madame, dit Henri de Brabant, en la rassurant, le brave et généreux Zitzka ne mourra pas.

En achevant ces paroles, le chevalier souleva le chef taborite dans ses bras, et le plaça sur un large fragment de rocher; puis, tandis qu'il desserrait son corselet, OËtna lui bassina le front avec de l'eau. En quelques minutes Zitzka fut assez bien pour pouvoir observer où il était, et qui étaient ceux qui prenaient soin de lui.

Ses regards se portèrent alternativement du chevalier à la jeune fille, et malgré sa surprise, il n'exprima aucun mécontentement de les voir ainsi dans la société l'un de l'autre.

— C'est à Son Excellence Henri de Brabant, dit OËtna en s'adressant à Zitzka, mais en se tournant modestement vers le chevalier, que je dois mon salut. C'est lui qui m'a arrachée des mains des misérables qui avaient résolu de me soustraire à votre protection et de m'entraîner Dieu sait où, ajouta-t-elle en frissonnant de tout son être.

— Je sais pourquoi tu trembles OËtna, dit le chef taborite en parlant avec difficulté, mais avec une expression de visage presque féroce. Par le ciel! s'ils osent faire tomber un cheveu de ta tête, ma vengeance sera terrible!

L'effort qu'il fit pour articuler ces menaces, loin de l'affaiblir, rappela, au contraire, toute son énergie.

— Je dois tous mes remerciements au chevalier Henri de Brabant pour le rôle qu'il a joué dans les aventures de cette nuit, reprit-il, après une pause de quelques instants.

Mais comment se fait-il, demanda-t-il avec respect, tout en fixant un oeil scrutateur sur notre héros, comment se fait-il que vous soyez trouvé là, à une pareille heure ?

Henri répéta au chef taborite l'explication qu'il avait déjà donnée à OËtna, et dont Zitzka se montra satisfait.

— Vous avez rendu un service essentiel à cette jeune femme, observa le guerrier en désignant OËtna. Moi aussi, vous m'avez rendu votre obligé en sauvant une personne à laquelle je m'intéresse profondément, que j'aime, oui, que j'aime autant que sa soeur Satanaïs ; mais j'ai une autre faveur à réclamer de vous, seigneur chevalier, ajouta le capitaine-général.

— Parlez, s'écria Henri. Qu'avez-vous à me demander ?

— Le silence le plus absolu, le secret le plus profond sur les aventures de cette nuit, répondit Zitzka d'un ton solennel. Je vous demande, et je m'adresse à votre loyauté de chevalier, de considérer ces aventures comme un songe, ou du moins comme des faits que vous ne devrez jamais révéler. Si le hasard vous faisait jamais rencontrer OËtna, vous ne ferez pas illusion à ces incidents, à plus forte raison éviterez-vous de lui en demander la signification.

Puis-je espérer que vous m'accorderez cette faveur ? puis-je être sûr que vous ne manquerez pas à votre promesse ?

— Je jure, dit Henri de Brabant en baisant la poignée de son épée, faite en forme de croix, je jure de garder un secret inviolable sur tout ce que j'ai vu ou entendu cette nuit.

Zitzka et OËtna lui témoignèrent tous leurs remerciements et leur gratitude.

— A présent, regagnons le camp, dit le chef taborite.

Le chevalier offrit son bras à OËtna, qui le prit avec le plus parfaite aisance, comme si ce qui venait de se passer les avait déjà rendus amis intimes et familiers.

Lorsqu'ils furent à une petite distance, de l'autre côté du ruisseau, OËtna dit au chevalier :

— Il faut que je vous quitte ici.

— Mais j'aurai sans doute le plaisir de vous revoir demain avant mon départ ? observa Henri de Brabant.

— Non, répondit la jeune fille : je mène une vie tout à fait retirée, car, ajouta-t-elle avec une soudaine et étrange agitation, je suis bien différente de ma soeur Satanaïs !

— Mais, dois-je donc vous dire ainsi adieu, sans espoir de jamais vous rencontrer ? dit le chevalier, au moment où Zitzka était sur le point de les rejoindre.

— Vous allez à Prague, n'est-ce pas ? répliqua OËtna à voix basse et avec précipitation. Le premier

jour d'août, moi aussi, j'y serai. Là, nous nous retrouverons. Adieu !

En achevant ces mots, elle s'éloigna rapidement et disparut dans le feuillage. Henri de Brabant accompagna Zitzka jusqu'au camp, où ils se séparèrent pour rentrer chacun sous la tente qui leur était réservée.

IX

LE TALISMAN

Le lendemain, entre huit et neuf heures, du matin, le déjeuner fut servi dans le pavillon de Zitzka. Satanaïs, ses deux suivantes, le chevalier et ses pages, et le chef des Taborites, s'assirent autour d'une table servie avec abondance, mais aussi avec frugalité.

Satanaïs se plaça auprès du chevalier, à qui elle fit les honneurs du repas, lui choisissant les fruits les plus mûrs, et les lui présentant avec un air de modestie qui ajoutait à ses charmes. Plus Henri de Brabant la regardait, plus il était frappé de la ressemblance merveilleuse qui existait entre elle et sa soeur. La couleur des cheveux et du teint formait la seule différence entre elles.

Du même côté de la table que Satanaïs étaient ses deux jeunes suivantes auxquelles nous avons déjà fait allusion. Elles étaient soeurs, et avaient le même genre de beauté, car l'une et l'autre avaient les cheveux noirs, les yeux bleus, les dents blanches et une taille de nymphe. C'étaient d'excellentes jeunes filles, prudentes, discrètes et modestes ; elles avaient pour leur maîtresse un dévouement et une admiration illimités.

L'ainée qui se nommait Linda, avait juste dix-neuf ans ; l'autre, Béatrice en avait dix-huit. Lionel et Conrad, les deux pages de Henri de Brabant, en avaient vingt ; il était donc bien naturel qu'ils se montrassent pleins d'égards et d'attentions envers les jeunes amies de Satanaïs.

Quant à Zitzka, complètement refait de la violence dont il avait été l'objet, il voyait sans déplaisir l'attention que le chevalier témoignait à Satanaïs. Il est évident que le chef Taborite avait conçu une grande estime pour Henri de Brabant qu'il traitait avec un respect marqué.

Mais, durant tout le repas, il ne fut pas fait la moindre allusion aux événements de la nuit précédente, non plus qu'à OËtna.

Quand on eut déservi, Zitzka dit au chevalier :

— J'espère que Votre Excellence nous fera l'honneur de passer quelques jours dans notre camp ?

— Je serais très heureux de pouvoir accepter cette invitation, répliqua notre héros ; mais des circonstances impérieuses me forcent de me rendre directement à Prague.

Le chevalier tourna les yeux du côté de Satanaïs et il crut surprendre dans son regard une expression de reproche. Mais sans doute il s'était trompé, car la jeune femme, se levant de son siège, et faisant

signe à ses suivantes de l'accompagner, dit à Zitzka et à Henri :— Nous allons vous laisser pour le moment; vous devez avoir des affaires particulières.

— Un mot, Satanaïs! cria le chef Taborite: ne peux-tu te joindre à moi pour prier le chevalier de nous donner quelques jours, afin d'apprendre à nous mieux connaître? Allons, Satanaïs, répète-lui l'invitation que je lui ai déjà faite; il se laissera mieux persuader par ton éloquence.

— Si Son Excellence Henri de Brabant veut nous faire l'honneur de rester avec nous quelques jours il peut être assuré qu'il sera le bienvenu. Et en prononçant ces paroles, Satanaïs jeta sur le chevalier un regard où il y avait tout à la fois de la crainte et de la prière.

— Il m'en coûte de répondre par un refus à tant de bonté, dit Henri de Brabant, qui regrettait sincèrement de ne pouvoir accepter.

— Il serait mal à nous d'insister davantage, dit Satanaïs en baissant la voix. Mais une autre fois, ajouta-t-elle en se remettant soudainement, quoiqu'une légère rougeur colorât ses joues, une autre fois, peut-être Son Excellence Henri de Brabant voudra-t-il nous honorer d'une plus longue visite.

— Soyez bien assurée, Madame, s'écria le chevalier, que je profiterai de mes premiers moments de loisir pour venir vous remercier de la bonté que vous et le brave Zitzka m'avez témoignée.

— Et vous serez le bienvenu, dit Satanaïs.

Puis elle sortit du pavillon, et fut suivie de Linda et de Béatrice.

Après son départ, Henri de Brabant éprouva une sorte de tristesse, que toutefois il s'empessa de secouer. Il fit signe à ses pages de se retirer.

Aussitôt que Zitzka et le chevalier se trouvèrent seuls dans le pavillon, le premier prit la parole.

— Votre Excellence, dit-il, a fait connaître à la sentinelle, hier soir, que vous désireriez avoir un entretien avec moi. Je suis prêt à vous écouter avec la plus grande attention.

— Général, répondit le chevalier, vous savez que je voyage au service du duc souverain d'Autriche. Les seigneurs épars doivent s'assembler prochainement à Prague, et le duc a été invité à envoyer un représentant muni de pleins pouvoirs, pour discuter et régler en son nom les affaires de Bohême. Je suis l'homme à qui le duc d'Autriche a confié cette importante mission, j'avais pour instructions, en quittant Vienne, de tâcher, s'il était possible, d'obtenir de vous une entrevue avant la réunion du conseil.

— Dans quel but? demanda Zitzka avec une certaine sécheresse.

— Pour connaître votre opinion sur l'état du pays. Mais, ajouta le chevalier, j'avais ordre quoiqu'il arrive, de ne faire des renseignements que vous voudriez bien me donner, qu'un usage loyal et honorable.

— Vous n'ignorez sans doute pas, seigneur chevalier, que je suis non seulement déterminé à maintenir les droits que le peuple m'a confiés, mais aussi

a repousser jusqu'à la mort toute espèce d'intervention étrangère.

— L'Autriche ne médite pas d'intervention armée, observa Henri de Brabant, du moins tant que les circonstances resteront ce qu'elles sont.

— Je suis charmé de l'assurance que vous me donnez, dit Zitzka. Savez-vous dans quel but doivent se rassembler les seigneurs?

— Je suis sous ce rapport dans la plus complète ignorance, répondit le chevalier. L'assemblée ouvrira ses séances le soir du second jour d'août, et ce même soir, d'importantes communications seront sans doute faites par les chefs qui ont provoqué cette réunion.

— Ce même soir, croyez-vous? dit le chef Taborite, d'un ton pensif.

— Très probablement, répliqua Henri.

— Alors, j'y serai! s'écria Zitzka en frappant un violent coup de poing sur la table.

— Comme ami ou comme ennemi? demanda le chevalier.

— Votre Excellence ne doit pas avoir de peine à le deviner, dit le Taborite.

— Vous voulez dire comme ennemi. Mais je pensais qu'une trêve qui aboutirait à la paix était possible entre les Taborites et l'aristocratie. Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, s'il vous arrivait malheur, Zitzka, cela m'affligerait plus que je ne saurais vous dire, ajouta Henri de Brabant d'un ton d'évidente sincérité.

— Vous êtes généreux autant que brave, dit Zitzka et je suis content de vous avoir rencontré. Les quelques heures que j'ai passées avec vous ont singulièrement modifié mon opinion sur le caractère de votre pays.

Quoiqu'il advienne, que l'Autriche continue à garder la neutralité, ou qu'elle intervienne, ce qui pourrait être que contre les Taborites, j'aurai toujours la plus haute estime pour Votre Excellence. Si nous devenons ennemis nous nous ferons généreusement la guerre. Et maintenant, continua le guerrier, j'espère que vous me permettrez de vous offrir un léger témoignage de mon amitié, et aussi de ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu la nuit dernière. Promettez-moi de portez cette bague, ajouta Zitzka, en présentant au chevalier un joyau de prix.

— A condition que vous accepterez celle-ci en échange, dit Henri de Brabant, en ôtant de son doigt une bague magnifique qu'il présenta au chef Taborite.

— Puisque vous le désirez, j'aurais tort de refuser, répliqua Zitzka. Puis l'échange faite, il ajouta d'un ton plus sérieux et qui semblait renfermer quelque signification cachée:

— Votre Excellence voyage dans un pays qui peut passer pour étrange, et la mission dont vous êtes chargé n'est pas sans danger. Je prie Dieu de vous protéger; mais nous ignorons ce qui nous est réservé. Si donc vous vous trouviez en péril ou à la merci des ennemis, peut-être la bague que vous venez de mettre à votre doigt possède-t-elle un talisman. Dans

tous les cas, ne désespérez jamais avant d'avoir mis sa vertu à l'épreuve.

— Mais de quelle manière devrai-je essayer l'effet de cette bague ? demanda le chevalier, convaincu que ce n'était qu'une simple superstition qui dictait à Zitzka cette recommandation.

— Les vicissitudes de la vie peuvent vous plonger dans un donjon, ou vous livrer entre les mains d'hommes altérés de votre sang, reprit le guerrier taborite : si un pareil malheur arrivait, faites briller, comme involontairement cette bague aux yeux de ceux de qui dépendront votre vie ou votre liberté. Me suis-je expliqué compréhensiblement.

— Parfaitement, général, répondit Henri de Brabant, et je vous remercie de cette nouvelle preuve de vos bons sentiments à mon égard. Je vous assure qu'il m'en coûte d'être ainsi forcé de précipiter mon départ, ajouta-t-il en se levant.

— Nous nous reverrons bientôt, observa Zitzka. Allons, je m'aperçois que vous avez hâte de nous quitter ; je vous accompagnerai jusqu'à la lisière du bois où seront votre cheval et ceux de vos pages. En parlant ainsi le chef Taborite souleva la draperie qui fermait le pavillon, et tous deux sortirent.

Satanaïs était nonchalamment assise à l'ombre d'un arbre voisin, tandis que Lionel et Conrad causaient avec Linda et Béatrice, à quelques distance.

Henri de Brabant se dirigea vers Satanaïs, et en approchant, il reconnut qu'elle était plongée dans une profonde rêverie. Mais en apercevant soudain le chevalier, elle se redressa, et, légère comme un faon, bondit sur ses pieds.

— Pardonnez-moi, Madame, s'écria Henri, de vous avoir interrompue au milieu de vos réflexions ; mais je viens vous dire adieu, et vous remercier de l'hospitalité que j'ai reçue au camp des Taborites.

— Votre Excellence est donc décidée à nous quitter ? dit Satanaïs. Puis, après un instant d'hésitation, elle ajouta, en indiquant Zitzka, qui donnait des ordres à quelques-uns de ses hommes : — Le capitaine-général va sans doute vous conduire jusqu'à l'endroit de la route où vous attendent vos chevaux ?

— Telle est, en effet, l'intention que m'a témoigné Zitzka, répondit le chevalier.

— Moi aussi, je vous accompagnerai, dit Satanaïs. Et plaçant sur sa tête sa toque ornée d'une plume qu'elle tenait à la main, elle se dirigea avec Henri de Brabant du côté où se trouvait Zitzka.

— Je vais vous rejoindre dans une minute, dit le chef Taborite ; Votre Excellence voudra bien permettre à Satanaïs d'être son guide ; j'ai des instructions qui ne souffrent pas de délai.

— Nous nous dirigeons tout doucement vers la grande route, observa Satanaïs.

— Vous menez une existence bien étrange et bien romantique, Madame, dit le chevalier à Satanaïs, en marchant à côté d'elle. Vous avez pour demeure les forêts au feuillage d'émeraude ; les fleurs décorent le tapis de verdure que la nature étend sous vos pieds, et les oiseaux vous récréent par leur délicieuse musique.

— Oui, en effet, étrange et romantique est mon existence, murmura Satanaïs. Ma vie a été ainsi depuis mon berceau, et elle continuera à l'être jusqu'au tombeau.

— Mais vous êtes heureuse ? demanda Henri, avec un intérêt qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

— Qui est-ce qui est entièrement heureux en ce monde, seigneur chevalier ? observa Satanaïs en jetant sur lui un regard profond.

— J'aurais désiré emporter la persuasion que vous avez le bonheur que vous méritez, dit le chevalier ; mais, ajouta-t-il, si j'avais le droit de vous adresser des paroles autres que celles qu'autorise une connaissance qui date seulement de quelques heures...

— Oseriez-vous donc rechercher l'amitié d'un être étrange, mystérieux et incompréhensible comme je dois l'être à vos yeux ? dit Satanaïs d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, donnez-moi votre amitié, et appelez-moi du nom d'*ami*. C'est une faveur que je saurai apprécier. Mais, ajouta-t-il en changeant de ton, quand aurons-nous occasion de nous rencontrer, jamais ?

— Je serai à Prague le 1er août, répondit Satanaïs.

Le chevalier eut à peine le temps de remarquer la coïncidence qu'offraient ces paroles avec la réponse que lui avait faite OEtna à une semblable question, lorsqu'ils furent rejoints par le capitaine général.

Henri de Brabant tendit la main à Satanaïs, qui se détourna aussitôt après pour aller retrouver ses suivantes ; puis, après avoir échangé encore quelques paroles avec Zitzka, il sauta à cheval, et lui et ses pages s'éloignèrent au grand trot.

X

UNE CONVERSATION INTERESSANTE

Nos lecteurs savent déjà que c'est au mois de juillet que notre histoire a commencé ; mais afin de bien établir l'ordre chronologique des incidents que nous racontons, il est nécessaire d'observer que c'est le 20 de ce même mois que le chevalier Henri de Brabant et ses deux pages quittèrent le camp des Taborites, de la manière que nous avons rapportée.

Le lendemain soir, le 21, le chevalier entra dans la ville de Prague. Il se rendit directement au *Faucon-d'Or*, qui était le meilleur hôtel de la ville, et qui était situé sur la grande place.

Le maître de l'établissement, dont la nature joviale charmait ses habitués, était un homme entre deux âges, avec une figure rubiconde, de petits yeux clignotants, et un sourire qui se jouait perpétuellement sur ses lèvres. Il avait pour aides dans la tenue de sa maison, sa femme, une véritable gailarde, et une très jolie fille.

L'urbanité que l'on était toujours certain de retrouver au *Faucon-d'Or*, avait porté très loin la réputation de cet hôtel.

On se hâta de mettre à la disposition du chevalier et de ses pages une suite d'appartements qui avaient vue sur des jardins.

Après avoir fait honneur au souper qu'on leur avait servi, Henri de Brabant se fit apporter un flacon de vin du Rhin, et invita l'hôtelier à le vider avec lui.

Le fait est que notre héros désirait obtenir des renseignements sur certains points et il comptait, pour cela, sur l'humeur naturellement bavarde de son hôte.

Après avoir échangé quelques observations sans importance et avoir rempli les verres, Henri de Brabant dit à l'aubergiste : — Les environs de votre ville sont beaucoup plus pittoresques et plus agréables que ceux de la capitale de l'Autriche.

J'ai remarqué en venant, à une distance d'environ trois lieues de Prague, une maison blanche, située sur une éminence, qu'entourent des bois superbes, dont la beauté m'a frappé.

— Ah ! c'est la résidence de la bonne et excellente baronne Hamelin, exclama l'hôtelier ; et, sans attendre qu'on le questionne davantage, il se hâta d'ajouter : — Cette noble dame, seigneur chevalier, est le modèle de son sexe, et toute la Bohême devrait être fière d'elle. Quoiqu'elle ait à peine quarante ans, et qu'elle soit une très belle femme, les pauvres et les malheureux la regardent comme étant leur meilleure protectrice. Dieu seul pourrait vous dire combien de coeurs brisés elle a consolés, combien de larmes elle a séchées et combien de douleurs elle a calmées.

— Mais ce que vous me dites est merveilleux ! s'écria Henri, que la bonté et la vertu avaient toujours le don d'émouvoir. Je serais fier de connaître une telle femme et de déposer à ses pieds l'expression de mes hommages.

— La baronne Hamelin, reprit l'aubergiste, est restée veuve il y a une quinzaine d'années. Son mari était l'un des plus riches propriétaires de Bohême, et il lui légua tout ce qu'il possédait.

Aussitôt que la période de son deuil fut écoulée, elle fit jeter les fondements de l'édifice que Votre Excellence a admiré, et qui fut achevé environ deux ans après. Mais ne croyez pas que l'intention de la baronne Hamelin ait été de satisfaire son orgueil et sa vanité ; elle avait en vue un projet bien plus noble.

— Elle voulait fonder une institution philanthropique, peut-être ?

— Justement, répondit maître Tremplin. En visitant les malheureux, la baronne avait appris qu'un nombre des plus grandes infortunes doivent être rangées celles des veuves et des jeunes filles orphelines ; et en voyant quelles richesses énormes son mari avait laissées à sa disposition, elle résolut de sauver un certain nombre de ces infortunées de la triste destinée qui les attend généralement. C'est ainsi que sa maison est devenue l'asile d'un nombre égal de veuves et de jeunes orphelines.

— Vous pouvez à bon droit être fier de la baronne Hamelin ! exclama le chevalier avec enthousiasme. Continuez, mon digne ami, et dites-moi tout ce que vous savez de cette excellente dame.

— Il y a douze ans que la baronne prit possession de sa nouvelle demeure, continua l'aubergiste, et cinquante veuves et cinquante orphelines ont trouvé un refuge sous son toit.

Quand l'une meurt, une autre prend sa place, dès que l'on s'est procuré les renseignements nécessaires sur le caractère et la moralité de la famille ; car vous concevez que les demandes d'admission sont extrêmement nombreuses. Mais afin que sa charité et sa bienveillance soient basées sur certains principes fixes, la baronne a établi diverses règles touchant l'âge des jeunes personnes, la situation dans laquelle elles se trouvent, etc.

Ainsi, je crois que les veuves peuvent être admises de vingt-cinq à quarante ans, et les jeunes filles de quinze à vingt.

— Il faudra absolument que je présente mon respect et le tribut de mon admiration à la baronne Hamelin, fit le chevalier. Une femme aussi exemplaire mérite les hommages de tous.

— Votre Excellence ne dit que ce qui est la vérité, dit maître Tremplin ; mais je vous avertis que tous ceux qui en ont le désir ne sont pas admis dans la maison.

— Je comprends qu'ayant chez elle une aussi grande communauté de femmes, elle se montre difficile sur ceux qu'elle admet à l'honneur de la voir. N'est-ce pas là ce que vous voulez dire ? demanda le chevalier.

— Justement ; car parmi tant de femmes il y en a qui sont douées de grandes qualités physiques et morales, et la précaution la plus vigilante lui est ainsi recommandée.

— Sans doute ; mais croyez-vous donc qu'elle hésite à recevoir celui que le duc d'Autriche a accrédité comme son représentant à l'assemblée des seigneurs de Bohême ?

— Je ne doute pas qu'elle ne s'empresse d'accueillir Votre Excellence, répondit Tremplin, d'autant plus qu'elle est ennemie déclarée de Zitzka et de sa horde sauvage.

— Vous parlez bien sévèrement des Taborites, dit le chevalier ; ne seriez-vous pas prévenu contre eux ?

— C'est possible, répliqua l'aubergiste, comme si cette pensée le frappait pour la première fois. Mais, ajouta-t-il, je n'en ai pas fini avec tout le bien qu'a fait la baronne Hamelin. N'avez-vous pas remarqué un vaste bâtiment qui s'élève à un quart de mille à peu près de la maison blanche ?

— Oui, je me rappelle ; je me suis même arrêté pour regarder l'édifice dont vous parlez. Mais quel rapport a-t-il avec les détails que vous alliez me donner concernant la baronne ?

— Ce vieux bâtiment n'est autre que le château d'Hamelin, et il appartient également à la baronne. En même temps que la maison blanche s'ouvrait pour servir d'asile aux orphelines, le château recevait autant d'orphelins, dont on se charge de faire l'éducation.

La baronne les marie plus tard avantageusement ; et, rentrés dans le monde, ils travaillent à assurer la prospérité de la maison qui a abrité leur enfance et à laquelle ils vouent leur influence.

— Mais tant de bonté et de bienveillance est incroyable ! s'écria le chevalier ; une telle femme est presque une divinité.

— Elle paraît n'avoir d'autre préoccupation que le bonheur d'autrui, dit l'aubergiste. Son éloge est dans toutes les bouches. Il y avait bien, cependant, ajouta-t-il, des personnes qui secouaient la tête, en parlant de l'entreprise de la baronne, qui assuraient que ses intentions pouvaient être bonnes, mais qu'elles n'aboutiraient à rien qui vaille. Mais, en dépit, aussi des terribles et mystérieux auspices sous lesquels l'établissement s'ouvrit, tout a réussi au-delà même de l'attente de la baronne, et le bonheur de faire des heureux l'a récompensée de ses peines.

— Vous parlez de terribles auspices, dit le chevalier avec étonnement.

— Ah ! j'avais oublié de dire à Votre Excellence quelle mystérieuse tragédie eut lieu au temps dont nous parlons, exclama maître Tremplin. Puis, après avoir rempli les coupes, il continua d'un ton plus sérieux : — A l'époque où la baronne faisait construire la maison blanche, elle employait divers maçons et charpentiers à réparer le château d'Hamelin, et à y faire divers changements. Parmi ces ouvriers étaient trois frères nommés Schwartz : deux étaient maçons, le troisième était charpentier. Il paraît — car l'histoire est encore toute fraîche dans ma mémoire, — que quand les réparations furent terminées au château, la baronne renvoya tous les ouvriers en leur donnant une belle récompense outre leurs gages ; mais se rappelant soudain qu'il restait encore quelque chose à faire dans la cour, elle retint les trois frères Schwartz.

Ils ne se firent pas prier ; et comme il arrive fréquemment en pareil cas, il se trouva qu'il y avait beaucoup plus de besogne qu'on avait cru d'abord. Au lieu de quelques jours, ils restèrent plusieurs semaines après leurs camarades, ce qui provoqua, sans doute, la jalousie de quelques-uns de ces derniers, car les frères Schwartz disparurent si soudainement et si étrangement, qu'on a tout lieu de croire qu'ils furent assassinés.

La baronne qui était depuis longtemps déjà installée dans sa nouvelle demeure, fut très affligée de cet événement ; mais elle agit avec tout l'énergie et la promptitude qu'on était en droit d'attendre d'elle en de pareilles circonstances. Elle promit une bonne récompense à ceux qui découvriraient ce qu'étaient devenus les frères Schwartz, et elle mit à l'abri du besoin les familles que ces malheureux laissaient derrière eux.

— Et apprit-on quel avait été leur destin ? demanda Henri de Brabant.

— Jamais, répondit Tremplin. Quelques-uns de leurs anciens camarades furent arrêtés ; mais les plus rigoureuses recherches de la part des officiers de justice ne révélèrent contre eux aucune preuve à l'appui de l'accusation. Ils furent, en conséquence

mis en liberté, et la baronne avec sa générosité habituelle, les indemnisa largement de l'emprisonnement auquel ils avaient été soumis durant leur prévention.

— Et, cependant, s'écria le chevalier, on devait être généralement persuadé que ces hommes avaient tué les trois frères par jalousie.

— Je me souviens qu'il y avait alors une foule d'opinions contradictoires, dit l'aubergiste. Il y a encore des gens qui croient à la culpabilité des accusés et qui ont blâmé la baronne de sa générosité ; d'autres ont prétendu que les frères Schwartz ont fort bien pu n'avoir point été assassinés, et qu'ils se soient enfui après avoir trouvé un trésor ou avoir commis quelque autre vol.

Je me souviens aussi que le bruit courut que les trois frères avaient été rencontrés et reconnus, conduits par des cavaliers masqués, la nuit même qui suivit leur mystérieuse disparition, et à plusieurs lieues de Prague ; d'autres personnes déclarèrent encore qu'on les avait vus une seconde fois, dans le voisinage du château de Rotenberg.

— Le château de Rotenberg ! exclama le chevalier.

— Silence ! Ne parlez pas si haut, je vous en supplie ! dit maître Tremplin d'un ton d'anxiété.

— Pourquoi, craignez-vous qu'on m'entende prononcer le nom de Rotenberg ? demanda le chevalier Henri de Brabant.

— Simplement parce que le baron de Rotenberg est en ce moment sous mon toit, répondit Tremplin ; il occupe l'appartement au-dessus de celui-ci.

— Ah alors je pourrai lui faire remettre une lettre dont je suis le porteur et qui lui est adressée, observa Henri. Vous me parliez tout à l'heure des bruits que l'on avait fait courir au sujet de la mystérieuse disparition des frères Schwartz, est-il admis comme vrai qu'on les avait vus gardés par des cavaliers masqués ?

— On ne fit pas beaucoup attention à ces rumeurs, répondit Tremplin, d'autant qu'il était difficile de remonter à leur origine. Pour ma part je ne savais que penser ; mais douze ans se sont écoulés depuis lors, et...

— Et naturellement vos impressions sont moins fraîches et moins vives, dit le chevalier. Rien n'a jamais pu faire deviner quel pouvait avoir été le sort de ces trois hommes ?

— Rien, jamais, répondit Tremplin.

— Cela était, en effet, bien mystérieux, fit remarquer notre héros.

— Maintenant, mon digne hôte, ajouta-t-il, permettez-moi de vous adresser quelques questions sur un autre sujet. Que pensent les habitants de Prague au sujet de la position de la capitale et de leur patrie ?

— Parlons d'abord de la capitale, répondit Tremplin. Jusqu'à ces derniers temps, Zitzka et ses Taborites ont campé sous les murs de la ville, et nous ont fait la loi.

Mais ayant appris que les provinces du sud se révoltaient, Zitzka a marché dans cette direction avec ses troupes. On assure que non seulement il a rétabli l'ordre, mais que le nombre de ses partisans s'est

grandement accru. Dès qu'il eût quitté le voisinage de Prague, les plus puissants seigneurs du pays y sont rentrés; et ayant réuni des troupes en assez grand nombre pour se défendre, ils ont résolu de tenir un conseil auquel ils ont convié différents États voisins.

Chose étrange, Zitzka n'a rien fait pour s'opposer à cette réunion, quoiqu'elle soit dirigée contre lui et son autorité; et tandis que certains considèrent sa conduite comme une preuve de faiblesse, d'autres tremblent qu'il ne tombe sur la ville avec la soudaineté d'un coup de tonnerre.

— Et quelle est votre opinion, à vous, monsieur Tremplin? demanda Henri de Brabant.

— Je suis de l'avis de ces derniers, répondit l'hôtelier, parce que je sais que Jean de Zitzka n'est point un lâche. Il a un motif pour tout ce qu'il fait, et son inactivité est certainement méditée. En un mot, seigneur chevalier, ajouta Tremplin en baisant la voix, je crains que Zitzka ne laisse les seigneurs s'assembler qu'afin de les prendre tous d'un coup de filet.

— Ah! ce n'est pas improbable! exclama Henri de Brabant, qui avait à l'esprit la conversation qu'il avait eue la veille avec le chef taborite.

— La ville de Prague, continua l'aubergiste, est assez tranquille en ce moment; la présence des seigneurs et de leurs partisans suffit pour maintenir l'ordre; mais les affaires et le commerce sont dans un triste état. Nous attendons avec anxiété le grand jour, le 2 août, date de la réunion du conseil, et qui décidera de la destinée du pays.

— Et dans les provinces... , quel est l'état de l'opinion? demanda le chevalier.

— Le parti des seigneurs est plus puissant là qu'ailleurs, répondit Tremplin. Oh! mon Dieu, exclama l'aubergiste avec une explosion soudaine de sentiment, si la guerre civile allait éclater, quel épouvantable malheur!

— Vous avez raison, dit le chevalier, et l'on doit tout faire pour l'empêcher. Mais, dites-moi, savez-vous ce qu'est devenu l'enfant unique du roi Wenzel, la princesse Elisabeth?

— Hélas! la malheureuse princesse a été contrainte de se cacher dans quelque retraite ignorée, répondit l'hôtelier; et même ses meilleurs amis, et ses serviteurs les plus dévoués ignorent le lieu de sa résidence.

— Mais à qui a-t-elle été confiée? demanda Henri de Brabant, curieux de savoir, s'il était possible, si l'on était au courant des relations que M. Cyprien prétendait avoir existé entre lui et l'ancien monarque.

— Tout ce qui concerne la pauvre princesse est entouré de mystère, répondit l'hôtelier. A l'époque où mourut son père, la plus grande agitation régnait à Prague, et c'est à peine si l'on s'est aperçu de sa disparition.

— Est-il vrai que Jean Zitzka a été poussé par certaines injures personnelles à lever l'étendard de la révolte? demanda le chevalier.

— On a prétendu qu'il y avait quelque chose comme cela, répliqua maître Tremplin, mais je ne saurais préciser aucun détail. Je crois cependant qu'une soeur ou une cousine qu'il avait fut victime d'un outrage... et que c'est de là qu'est né son antagonisme contre ceux qui étaient autrefois ses amis. Il faut aussi que je vous dise, continua l'aubergiste, que Zitzka a toujours été regardé comme un personnage étrange, mystérieux, même du temps où il était chambellan du roi Wenzel. Bien certainement il a dû éprouver dans sa jeunesse des chagrins et des déceptions qui sont cause de sa misanthropie. Il est brave jusqu'à la témérité, il était jadis célèbre par sa générosité et son bon coeur.

— Ainsi, d'après vous, Zitzka ne s'est jamais marié? dit le chevalier.

— C'est du moins l'opinion générale, répondit Tremplin.

— Mais il a des parents, des soeurs, des nièces, observa Henri de Brabant.

— Je suis porté à croire qu'on n'a à ce sujet que des présomptions, répondit l'hôtelier. La vérité est qu'on ne sait rien ou presque rien de l'histoire privée de Zitzka.

— Avez-vous jamais entendu dire, demanda le chevalier, qu'il y a dans le camp des Taborites une très belle femme dont le nom et l'origine sont singulièrement mystérieux, et qui exerce sur eux une très grande influence?

— Votre Excellence fait allusion à l'être étrange et incompréhensible qu'on appelle Satanaïs, dit Tremplin, dont la figure prit tout à coup une expression sérieuse. Personne ne sait qui elle est, d'où elle vient, ni comment ont commencé ses relations avec les Taborites. Personne ne pourrait dire si elle est de chair et d'os comme nous, ou si elle ne cache pas plutôt un démon sous le corps d'une femme. Je ne l'ai jamais vue et j'espère, bien ne jamais la rencontrer, continua Tremplin en faisant le signe de la croix, car on assure que ses yeux brûlent comme des charbons ardents. Et puis, son nom, seigneur chevalier, ce nom terrible, ajouta-t-il en frissonnant; ne vous semble-t-il pas qu'elle mérite bien d'être la fille de Satan?

— Avez-vous jamais oui dire qu'elle ait quelque une de ses parents avec elle, une soeur, par exemple?

— Non, jamais, répondit Tremplin d'un ton solennel. C'est bien assez d'un démon comme elle pour bouleverser toute la chrétienté. Non, seigneur chevalier, Satanaïs n'a point de soeur, autrement je l'aurais appris de l'un ou l'autre des nombreux voyageurs qui descendent au *Faucon-d'Or*.

— Acceptez tous mes remerciements, mon cher hôte, pour le plaisir que m'a procuré votre conversation, dit le chevalier. Je ne vous tiendrai pas plus longtemps, car je me suis aperçu que votre maison est considérable, et qu'elle doit réclamer toute votre attention. Pourtant je vous prierai d'aller porter cette lettre au baron de Rotenberg, ajouta le cheva-

lier, en tirant de sa poche la missive que lui avait confiée le jeune Rodolphe.

Tremplin la prit, s'inclina, et sortit pour aller s'acquitter de sa commission.

XI

UN SOUPÇON MAL FONDÉ

Tandis que la conversation que nous venons de rapporter avait lieu entre le chevalier Henri de Brabant et le maître du *Faucon-d'Or*, un dialogue d'une nature pour le moins aussi intéressante s'engageait dans un appartement de l'étage supérieur.

D'un côté d'une table était assis un homme de haute taille, au teint bruni, à l'air hautain et dédaigneux. Il approchait de la cinquantaine, mais c'est à peine si l'on remarquait un cheveu gris sur sa tête abondamment pourvue; des sourcils épais et d'énormes moustaches ajoutaient encore à son aspect farouche. Il était richement vêtu; son pourpoint était magnifiquement brodé et orné de pierres précieuses. La poignée de sa dague et de son épée était enrichie de diamants, ainsi que la broche à laquelle était attachée la plume rouge de sa toque.

Ce personnage n'était autre que le baron de Rotenberg, l'un des plus puissants seigneurs de Bohême.

De l'autre côté, en face de lui, était assis M. Cyprien. Le capuchon de sa redingote, faite en forme de robe, était jeté en arrière, et laissait voir sa figure, qui était pâle, creuse, et portait les traces de grandes fatigues physiques. Il avait sur le front une large contusion qui, évidemment, était d'une date récente.

Un flacon de vin et deux coupes étaient sur la table, et dès que le domestique qui les avait apportés se fut retiré, Cyprien remplit son gobelet et le vida de l'air d'un homme qui n'en pouvait plus de soif et d'épuisement.

— Vous avez voyagé vite? dit le baron.

— Il y a quatre jours j'étais à la grotte, qui est d'au moins six lieues plus éloignée de Prague que le château de Votre Excellence, répondit M. Cyprien. J'attendais là une communication du duc d'Autriche en réponse à la proposition que je lui avais fait parvenir.

— Et vous l'avez reçue? demanda le baron avec une certaine impatience: autrement, vous ne seriez pas à Prague en ce moment.

— Laissez-moi respirer, monseigneur, et vous saurez tout, dit Cyprien. Rappelez-vous que je tombe de fatigue, et que je serais plutôt disposé à aller me coucher qu'à passer encore une heure ou plus à causer.

— Vous ne me ferez pas croire que vous avez accompli un si long voyage à pied, et en quatre jours? s'écria le baron: c'est impossible!

— J'ai pu, pour quelques instants, me procurer un cheval, répondit M. Cyprien, mais presque toute la route, je l'ai faite à pied. Ne soyez donc pas étonné de me voir à bout de forces.

— Il paraît aussi que vous avez éprouvé quelque accident, dit le baron, qui remarqua la contusion qu'il avait à la tête.

— Par tous les diables! je me vengerai *de cela*, s'écria Cyprien d'un ton qui exprimait toute la haine et la rancune qu'il nourrissait intérieurement. Au surplus, ajouta-t-il en redevenant calme, *c'est* une affaire qui ne regarde que moi, et qui n'a rien à voir avec celle qui nous occupe. J'ai donc à vous apprendre que le 18 de ce mois, un jeune page est venu me trouver à la grotte, et m'annoncer que son maître, un certain Henri de Brabant, envoyé du duc d'Autriche, était arrivé en Bohême, et qu'il avait l'intention de passer la nuit au château de Rotenberg.

— Ah! j'espère alors que mon fils l'a accueilli convenablement, exclama le baron. Continuez.

— J'ai envoyé le page avec un message où je donnais rendez-vous à son maître, pour le lendemain, et à un certain lieu que je lui désignais. Nous nous sommes effectivement rencontrés, et je lui ai développé tous les plans que Votre Excellence connaît.

— Oui, oui: vous n'avez pas besoin d'y revenir, dit le baron. Comment cet envoyé autrichien a-t-il accueilli vos propositions?

— Admirablement, répondit Cyprien. Mais il a insisté pour être présenté à la princesse Elisabeth, dès son arrivée à Prague, afin de s'assurer que c'est volontairement et de son plein gré qu'elle accorde sa main au duc d'Autriche.

— Très bien; y a-t-il à craindre un refus de la part de la princesse? demanda le baron.

— Aucunement, répondit vivement Cyprien: elle suivra mes instructions à la lettre.

— C'est ce que je pensais, observa le baron; et étranges et mystérieux furent les regards qu'ils échangèrent par-dessus la table. Ainsi donc, continua le baron, jusque-là tout paraît marcher admirablement; le duc d'Autriche épousera la princesse Elisabeth et deviendra roi de Bohême, et alors *vous et moi* nous serons sûrs de notre jeu. Mais si docile et si obéissante que soit la princesse, ne demandera-t-elle pas qu'on lui fasse le portrait de son futur époux? Dans ce cas, elle ne prendra pas sur elle d'interroger Henri de Brabant et lui ne s'offrira pas à donner de telles explications; et comme ni vous ni moi, n'avons jamais vu le duc d'Autriche?

— Tranquillisez-vous de ce côté, monseigneur, dit Cyprien; et il vida encore une autre coupe de vin.

— Encore une fois, je le répète, tout marche à souhait, dit le baron; cependant il y a un air de contrainte, de malaise et d'ennui sur votre visage, que je ne puis vous expliquer. Au nom du ciel, qu'est-ce qui vous tourmente?

— Il y a bien des choses qui ne me satisfont pas, répondit Cyprien. D'abord, quoique nos projets semblent réussir, comme vous le dites, je suis loin d'être content de cet Henri de Brabant. En un mot, je me défie de lui, et je tremble qu'il ne soit un fourbe.

— Ce que vous dites là est sérieux, en effet, exclama le baron. Mais quelles raisons avez-vous de concevoir ces soupçons?

— Je vais vous le dire, répliqua brusquement Cyprien. Mon entretien avec lui a eu lieu à la chapelle à l'entre-croisement des routes, à trois lieues du château de votre Excellence.

— Je connais parfaitement l'endroit, observa le baron. Mais comment se fait-il que vous ne soyez pas venus ensemble à Prague puisque votre destination était la même ?

— Ah ! c'est là justement ce que je voulais vous dire. J'avais un certain motif pour aller dans le voisinage du camp des Taborites ; je me suis donc séparé du chevalier sous prétexte qu'il était dangereux pour moi de m'approcher des lignes de Zitzka. A minuit, j'étais dans une caverne, non loin des tentes des Taborites. Je ne vous expliquerai pas comment j'ai échappé à la surveillance des sentinelles, ni pour quel motif je m'étais aventuré là. Qu'il me suffise de vous dire que dans la caverne où j'étais ainsi rentré, j'ai vu le chevalier Henri de Brabant. Oui, je l'ai vu caché au milieu des rochers, et je l'ai reconnu immédiatement, quoiqu'il ne m'ait pas aperçu.

— Ainsi, cet envoyé autrichien était dans le camp du général Zitzka ! s'écria le baron, profondément surpris.

— Oui, ou plutôt il était dans son voisinage ; dans tous les cas, il était dans ses lignes d'où nous avons le droit de conclure qu'il était l'hôte de Zitzka. Mais comment, encore une fois, se trouvait-il dans la caverne, et pourquoi se tenait-il caché ? Il faut que vous sachiez, continua Cyprien en baissant la voix, que tout avait été arrangé pour livrer une nouvelle victime à la statue de bronze.

— Et cette victime, qui était-elle ? demanda le baron, en se penchant en avant, et avec un air de vif et profond intérêt.

— C'était une femme, ou plutôt une jeune fille, car elle n'a pas vingt ans. Mais vous n'avez pas à chercher qui elle est ou ce qu'elle est. Qu'il vous suffise de savoir qu'il convenait à mes projets de lui faire subir le baiser de la Vierge, ajouta-t-il d'une voix sombre. Mais au moment où je l'emportais au milieu des ténèbres, quelqu'un me l'a arrachée violemment des bras, et en luttant, j'ai été renversé d'un coup dont je porte encore la marque. Après être resté quelque temps étendu sans mouvement, j'ai repris connaissance ; et, craignant d'être pris par les Taborites, je me suis traîné hors de la caverne. C'est alors que j'appris qu'on avait vu le chevalier emporter celle que nous avions condamnée, et c'est lui sans aucun doute, qui m'a frappé si ignominieusement.

— Mais il ignorait que son antagoniste, c'était vous ? dit le baron de Rotenberg.

— C'est peu croyable, répondit Cyprien. Toutes les circonstances, d'ailleurs, se réunissent pour l'accuser : sa présence dans la caverne, la promptitude, l'énergie avec lesquelles il s'est précipité au secours de la victime désignée.

Le baron se disposait à faire de nouvelles observations, lorsqu'il en fut empêché par l'entrée de l'hôtelier.

— Quelles nouvelles, maître Tremplin ? demanda-t-il avec impatience.

— Son Excellence Henri de Brabant, envoyé de Son Altesse le duc d'Autriche, est arrivée ce soir au *Faucon-d'Or*, répondit l'aubergiste ; il m'a chargé de vous remettre cette lettre, dont il était porteur.

Tremplin se retira dès qu'il se fut acquitté de sa mission. Le baron regarda la suscription de la lettre, reconnut l'écriture de son fils, et se hâta de briser le cachet.

Après avoir parcouru le contenu de la lettre, il la passa à Cyprien, qui lut ce qui suit :

“ Bien cher et bien honoré père,

“ Le porteur de cette lettre, le chevalier Henri de Brabant, a honoré votre château de sa présence, en se rendant à Prague. Je l'ai suffisamment vu pour être bien certain qu'il est un très digne chevalier et un très agréable gentilhomme, et que, assurément, il est fait pour honorer le Conseil à Prague, en supposant qu'il doive y prendre part, comme je le pense. Les nouvelles agréables vont vite, et j'ai toute raison de croire que Henri de Brabant est tel que je vous le présente ; veuillez, mon honoré père, l'accueillir en conséquence.”

Votre fils soumis,

“ Rodolphe.”

— Cette lettre dit beaucoup de bien de l'Autrichien, observa Cyprien en rendant la missive au baron ; et votre fils s'exprime avec un enthousiasme et une autorité...

— Assez ! cria le baron. Croyez-vous que dans des temps aussi troublés que ceux que nous vivons, il n'y ait pas des précautions à prendre au sujet de sa correspondance ? Il y a entre Rodolphe et moi, une certaine entente sous ce rapport ; et nous allons voir tout à l'heure si la signification vraie de sa lettre est ce qu'elle paraît être.

En parlant ainsi, le baron étendit la lettre sur la table en plaçant le côté écrit en dessous ; puis de son doigt, il mouilla le papier avec du vin qu'il prit dans sa coupe. Cela fait, il reprit la lettre et la relut vivement, tandis que Cyprien suivait ses mouvements avec une curiosité mêlée d'une certaine anxiété.

— Ah ! voilà qui est différent ! s'écria-t-il. Lisez-la maintenant.

Cyprien prit la lettre, la parcourut à la hâte et trouva qu'en effet, elle avait éprouvé une grande altération.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Bien cher et bien honoré père,

“ Le porteur de cette lettre, le chevalier Henri de Brabant, a *déshonoré* votre château de sa présence, en se rendant à Prague. Je l'ai suffisamment vu pour être bien certain qu'il est un très *indigne* chevalier, et un très *désagréable* gentilhomme, et que assurément, il est fait pour *déshonorer* le Conseil à Prague,

en supposant qu'il doive y prendre part, comme je le pense. Les nouvelles désagréables vont vite, et j'ai toute raison de croire que Henri de Brabant est tel que je vous le représente; veuillez, mon honoré père, l'accueillir en conséquence.

“Votre fils soumis,
“Rodolphe.”

— A présent, nous avons de bonnes raisons de nous défier de ce rusé d'Autrichien! s'écria Cyprien. Il est évident que M. Rodolphe a des motifs pour nous mettre ainsi en garde. Mais il nous est impossible, pour le moment, de voir quel est son but. Dans tous les cas, vous conviendrez avec moi que, tout en nous montrant vis-à-vis de lui polis et courtois, nous devons le surveiller de près.

— C'est en effet, le mieux que nous ayons à faire, répondit le baron. Quand avez-vous intention de présenter le chevalier à la princesse?

— Demain matin, répondit Cyprien en se levant et en boutonnant son ample redingote.

— Où comptez-vous passer la nuit? demanda le baron de Rotenberg. Ne feriez-vous pas bien de vous reposer ici jusqu'à demain?

— Non, monseigneur; il est absolument nécessaire que je me rende sans délai au château d'Hamelin.

Après avoir prononcé ces paroles, Cyprien salua le baron et partit.

(A suivre.)

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co.

R257

BOITE 50

WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens



LE SÉCHAGE DE LA MORUE DANS LES PÊCHERIES DE GASPÉ.